

LA  
MUSE  
CHRÉSTIENNE  
DU SIEVR

ADRIAN DE ROCQUIGNY.

*Revue, embellie & augmentee d'une*

*Seconde Partie par l'Auteur*



M. DC. XXXIV.



# L'IMPRIMEUR

Au Lecteur.

**L**E Sieur de ROCQUENY m'ayant employé il y a quelque temps, pour l'impression d'un Livre intitulé LA MUSSE CHRESTIENNE, m'a fait du depuis entrer en consideration, que nous vivons en un Siecle où tout le zele Chrestien est presque pery, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le Sang duquel elles sont tachees, & partant me resoudre à le r'imprimer avec plusieurs pieces de pareille étoffe, qu'il a composees de nouveau, & qui sont heureusement parvenues entre mes mains, connoissant leur excellence, par le tesmoignage mesme de divers bons Esprits qui les ont admirees devant moy: Reçoy les donc favorablement.



# SVR LA MVSE

Chrestienne de Monsieur

DE ROCQUIGNY.

STANCES.



*Oux de qui le desir infame  
N'aime que ce bas Elements,  
Et qui ne semblez avoir d'ame,  
Que pour la rendre un jour morte éternellement :  
Esprits toujours rampans, s'il est quelque esperance  
De vous voir un jour relevez,  
Venez à Rocquigny, vous serez r'adrez  
En ces sacrez Discours leus avec reverence.*

## Sur la Muir

Vous aussi donc l'ame seconde  
De celestes affections,  
N'aime que la Vie seconde,  
Venez nourrir icy vos saintes passions.  
Bons, Mauvais, accourez, pratiquez ce Volume,  
Icy Rocquigny parle à vous ;  
Et vous faisant du bien, il vous oblige sons,  
A ne parler qu'en bien des saints Vers de sa plume.

Sa divine & belle Vranie  
A tant de charmes & d'appas,  
Que l'Apollon qui la manie,  
Peut rendre bien vivant, celui qui ne l'est pas.  
Ses termes sont choisis, il fait la guerre au vice,  
Il rétablit les bonnes mœurs,  
Et ses conceptions toutes riches d'honneurs,  
En tout ce qu'il écrit, reluisent d'artifice.

Quant à moy qu'un mal de coeur me tourment,  
Dont la Chair à mon coeur d'apris,  
Tient si pressé contre la terre,  
Qu'à peine puis-je en haut élever mon esprit,  
Si tost qu'en mes froids ans, je mets l'ail sur ce livre,  
Il m'est la Harpe de David ;  
L'Ange mauvais me quise, un saint feu me rendit,  
Et soupirant au Ciel, je commence à redire,

Mon



## Chrétienné.

Mon cœur à sa Musique sainte,  
Grossi d'un celeste penser,  
Rend aussi tost mon ame enccinte  
De bienheureux desirs qu'on ne peut offenser  
Mon esprit dédaignant le lieu bas où nous sommes,  
S'élance dans les plus hauts Cieux;  
Et suivant comme il peut, ses Vers délicieux,  
Pour vivre avec les Saints abandonne les hommes.  
Voyez comme à cet Edifice,  
Où se loge la Verité,  
Il a posé pour frontispice,  
Vn pourtrait accompli d'ardente Charité.  
Et bien est elle mise au front de cet Ouvrage,  
Puis qu'elle est la perfection,  
Qu'en elle est le vray corps de la dévotion,  
Et qu'en rien n'est pour tant de si froid que nostre âge.  
Peut-on pas dire à nostre honneur,  
Que si bien il nous cède ailleurs,  
L'Infidelle icy nous surmonce,  
Et qu'à faire du bien, les Payens sont meilleurs  
Estre vrayement Chrétien, c'est estre charitable,  
Voire mesme à ceux de dehors.  
Mais combien entre nous meurent de plusieurs morts,  
Pour n'avoir pas le pain qui est sous nostre table.

## Sur la Muse

Lettez vostre œil sur la peinture  
De ce Parc & de ces prez vers ;  
Direz vous pas que la Nature  
Verse à pleine mains ses trésors plus divers ?  
Le printemps éternel d'une douce rosée,  
Sans cesse y distille du Ciel ;  
Tout y va dé coulant & de lait & de miel,  
Et de milleruisseaux la terre est arrosée.

C'est là qu'a trouvé sa retraite,  
Avant que de partir d'icy,  
Cette Charité si parfaite,  
Qu'elle y respand par tout l'effet de son soucy.  
Considérez l'amour, l'ardeur, la diligence,  
De ces charitables Bergers,  
A paître leurs brebis, les garder des dangers,  
Et quant elles ont mal, leur donner allégeance.

D'ailleurs voyez comme l'Eglise,  
Qui souffre les fers & les fers,  
Au milieu des tourmens méprise,  
D'un courage indomté, les portes des Enfers.  
Voyez vous ses enfans qui quittent leurs Provinces  
Et s'enfuyent dessus les eaux ?  
Voyez vous comme Dieu les sauve des bourreaux,  
Et fait qu'en leur exil ils trouvent de bons Princes ?

Sous

## Chrestienne.

Sous leur assistance royale,  
Voyez comme ils sont assemblez,  
Et d'allegresse generale,  
En voyent jusqu'au Ciel leurs hymnes redoublez,  
Regardez les Pasteurs de ces troupes fidelles,  
Remarquez leur gouvernement,  
Leur aimable union, leur juste reiglement;  
Et vous direz que Dieu se tient au milieu d'elles.

Mais je voy bien que je m'engage  
A plus que je ne pourroy pas,  
Si je pense avoir du langage,  
Et de la force assez pour aller sur tes pas.  
Il suffit Rocquigny, que mon ame t'admire,  
Et qu'en peu de mots faisant voir,  
Quels sont tes beaux Discours, quel est nostre devoir,  
Je convie sans plus un chacun à te lire.

O vous donc qui cherchez de joindre,  
Poussez d'un louable desir,  
Au profit qui ne soit pas moindre,  
Les dous ravissements d'un extreme plaisir,  
Fueillez avec moy cette Muse Chrestienne,  
Devorez la de bout en bout;  
Voyez si Rocquigny ne vous donne pas tout,  
Et ne merite point que son Vers vous retienne?

Avez



## Chrestienne.

Avez vous volonte d'entendre  
L'effet du Petun & du Vin ?  
Quant & comment il les faut prendre,  
Et que c'est qui les fait Medecine ou venin ?  
Voulez vous voir punir une Langue insolente ?  
Le Luxe des femmes du temps ?  
Les Calomniateurs, les Flateurs impudents,  
Avec l'Ingratitude encore plus meschante ?  
Voulez vous voir la Solitude  
D'un Esprit superstitieux ?  
Le soyn, l'industrie & l'estude  
D'un Peuple que la guerre a fait ambitieux ?  
Vn Savoir sans savoir ? Vne orde Conscience,  
Et les tourmens qu'elle produit ?  
La Mauvaise du temps, & le mal qui la suit ?  
Donnez à ces Escrips seulement audience.  
Sur tout, ô vous de qui la vie  
Se souille dans l'impureté,  
Voyez qu'elle sera suivie,  
Si vous ne vous changez, du loyer merité  
Tremblez à ce pourtrait des Infernales peines,  
L'effet du celeste courroux ;  
Et poussez de frayeur, meschans amendez vous,  
Pour ne sentir un jour la rigueur de ces geines.

# Chrestienne.

Mais vous, Troupe religieuse,  
Venez voir d'une sainte ardeur,  
La Jerusalem glorieuse,  
Reluisante par tout de celeste splendeur,  
Contemplez la Cité loyer de vos services,

Où rien de plaisant ne defaut ;  
Et durant cet exil, levez vos yeux en haut,  
Où vous devez jouir de ces saintes delices.

En ce lieu d'une sainte ruse,  
Rocquigny, pres du Fils de Dieu,  
Tut'arrêtes avec ta Muse :

Avec toy donc aussi je m'arrête en ce lieu.

Heureux trois fois heureux, que malgré tant d'obstacles

Nous ayons si bien réussi !

O qu'il est bon pour nous, que nous soyons icy !

Icy donc pour jamais faisons nos tabernacles.

P. Berand, R.

B

A

Sur la Muse



# SVRLA MVSE

Chrestienne de Monsieur

DE ROCQVIGNY.

HVICTAIN.

**L'***Un par sa valeur fait gloire,  
De signaler sa memoire:*

*Et l'autre avec le pinceau,  
Saiuve son nom du Tombeau.*

*Ainsi l'amy de Nature,*

*Se rend fameux par sa cure;*

*Mais Rocquigny par Escrit,*

*Eternize son Esprit.*

L. BROVAERT,  
D. en Medecine.



Chrestienne.

# SVR LA MVSE

Chrestienne de Monsieur

DE ROCQVIGNY.

EPIGRAMME.

**E**scrivains afettez, Satyriques esprits,  
Ne touchez qu'en respect à ces graves Escrits,  
Sans les examiner dessus les regles vaines  
De vos profanes veines.

L'Apollon de ces vers, est la devotion,  
Leur regle, le devoir de toute ame fidelle,  
Ils ont la Foy pour Muse & pour fongue le zele,  
Et leur mont de Parnasse est le mont de Sion.

P. DU MOULIN, M. D. S. E.

AVX DETRACTEURS.

**L**Oin, Hibous ennemis de l'Aube Matiniere,  
Qui vous donne la nuit en nous donnant le jour:  
On ne vient voir Phœbus & sabelle lumiere,  
Qu'avec les yeux d'un Aigle & les aistes d'Amour.

I. SIGNARD, M. D. S. E.

Sur la Muse



A MONSIEVR  
DE ROCQVIGNY,  
SVR SA MUSE  
Chrestienne.

**V**ous qui pervertissez les dons de la Nature,  
Pour d'un vers fabuleux, vos noms eterniser,  
Venez & contemplez en la riche peinture

De ces diuins Cayers, comme il en faut user.

Profanes, ce n'est pas pour atiffer le vice,  
Saper l'honneur public, paistre l'ame de vent,  
Mentir de bonne grace, & avec artifice,

Que l'homme ingenieux se doit monstrier scavant.

Ces dons viennent d'en haut, un celeste partage  
Ne doit pas se nourrir, pour se faire admirer:  
Ils doiuent vers le Ciel porter nostre courage,  
Le redresser, s'il faut, & non pas l'égarer.

## Chrestienne.

De Rocquigny, l'honneur des nourrissons d'Acree,  
Nous le fait bien paroistre au vers qu'il a chanté :  
Il oppose aux erreurs, la verité sacree,  
Aux auares projets, la vraye Charité,  
La voicy sur son Char, si belle & bien assise,  
Qu'elle void à ses pieds, tous ces esprits mondains,  
Qui par leurs vers lascifs, imposture & surprise,  
Perdoient, en se perdant, les credules humains.  
Pour divertir nos sens, de la voix charmeresse,  
Des autres que l'Amour tient aux ceps enserrez ;  
Il anime sa Lyre, & d'une sainte adresse,  
Exprime des Bergers les Cantiques sacrez.  
Des Pasteurs anciens les fameuses Musiques,  
Qui souloient animer l'oreille des plus sourds,  
A l'air de ses Chansons se trouueront muettes ;  
L'on n'orra plus chanter que ces grans discours,  
Il nous pourroit la Luxe, & peins la gourmandise,  
Qui s'enfle de Fumee, & s'enivre de Vin,  
Qui les vrais aliments applique à friandise,  
Changeant par ce, & leur douceur en vanité,  
Et veu que de ses maux la troupe insatiable,  
Est tous iours aux abbois de la paine qui suit,  
Pour en leuer ceux-la que Christ void à sa Table,  
Il nous monstre d'iceux & la fin & le fruit :



## Sur la Muse

Supposant que de là, procedent les tempestes,  
Qui noircissant le Ciel, roulent de tous costez;  
Et de là le courroux, qui grondant sur nos testes,  
Menace nos esprits & nos cœurs indontez.

Chantre, contente toy, n'enfonce à tire-daille,  
Ces mysteres profonds, n'eschelle pas les Cieux;  
Ton dessein est louable, & louable ton zele,  
Mais leur brillant esclat t'esbloüiroit les yeux.

C'est assez qu'en nos jours, tu fais voler ta plume,  
Au dessus de l'envie & d'imitation:  
Nul ne peut disputer le pris sur ce Volume,  
Remply de pieté, non d'ostentation.

Je ne te flatte point, je n'en ai jamais ce vice,  
Je t'honore du los tel que l'as mérité:  
Aussi tu peints si bien des flatteurs l'artifice,  
Qu'on n'oseroit parler de toy qu'en verité.

Ne crains pas les Censeurs, que ta docte Vranie  
Asçeu si bien depeindre, en peignant leurs méfaits:  
Tu les as jà batus, batant la Calomnie;  
Ils te tendent les mains, & demandent la paix.

ENGELBERT DES MONS,  
Secrétaire de Monseigneur le  
Comte Mansfeld.

Chrestienne.

A MONSIEVR DE  
ROCQVIGNY, SVR  
SON TRIOMPHE DE  
CHARITE.  
SONNET.

**D**Es Poetes fameux les non-mourans esprits,  
Ont depeint autrefois d'un pinceau favorable,  
L'honneur des vertueux; pour d'un los memorable,  
Eternizer leur noms, par leurs doctes escrits.

Mais toy, De Rocquiny, pour emporter le pris,  
Décris de Charité le Triomphe admirable,  
D'un stile si poly, si pur & veritable,  
Que nul ne peut ternir son dessein entrepris.

Les premiers ont bien dit, ton discours les surpasse;  
Leurs noms estoient bien peints, le tien seul les efface;  
Leurs Vers sont blandissans, les tiens religieux.

L'homme est proye du temps, Charité immortelle;  
L'honneur tombe & perit, sa gloire est eternelle;  
Leurs dons estoient du monde, & le tien vient des Cieux.

Philippe Serrurier.

Sur la Muse



SVR LA MVSE

Chrestienne de Monsieur

DE ROCQVIGNY.

EPIGRAMME.

**V**ous, dont les plumes flatteuses  
Ornent vos Vers de tant d'appas,  
Quand vous prestez à vos Maistresses,  
Mille beautez qu'elles n'ont pas ;  
L'Autheur de ceste Sainte Ryme,  
Par qui la verité s'exprime,  
Vous doit faire tomber la plume de la main :  
Car vos Vers pres des siens, demeurent sans estime ;  
Son langage est Celeste & le vostre est humain ;  
Aussi l'Amour Divin est celuy qui l'anime,  
Mais celuy qui vous pousse est un Amour mondain.

E. PRIMEROSE.

A



Chrestienne.

A MONSIEUR  
DE ROCQVIGNY,  
SVR SA MVSE  
Chrestienne.

SONNET.

**E** Sprits qui recherchez une gloire faconde,  
Dans l'honneur éternel des Lauriers precieux,  
Venez voir un ouvrage, où la Muse des Cieux  
Estale richement l'immortelle faconde.

Tout ce que la Memoire a gravé sur le monde,  
Des esclaves d'Amour, des cœurs ambitieux,  
Des Astres, des Combats, des bons, des vicieux,  
Doit admirer les airs de cette voix profonde.

Rocquigny, si l'Envie attaque tes beaux Vers,  
Ils sont si relevez au front de l'Univers,  
Qu'il faut assurément que le Ciel les soustienne.

Mais quel Monstre voudroit profaner ta vertu,  
Qui voyant à l'abord, son orgueil abatu,  
Ne rende enfin des vœux à ta Muse Chrestienne?

N. Gougenot,

C

Sur la Muse



A M O N S I E V R  
D E R O C Q V I G N Y ,  
S V R S A M V S E  
Chrestienne.

O D E.

**A** Pres que la fameuse Lyre  
De tant d'ingenieux esprits,  
A sceu si magnardement dire  
Le merite de tes escrits;  
Ce seroit une outrecuidance,  
D'ajouter à leur elegance,  
L'essay d'un foible jugement;  
N'estoit Rocquigny, que la gloire,  
Qui couronnera ta memoire,  
Nous fournit à tous d'argument.

## Chrestienne.

Je sçay que ma veine est trop basse,  
Pour entreprendre à l'estimer,  
Et que les filles de Parnasse  
Ne m'ont pas appris à rimer,  
Quand poinct de la fureur sacree  
Qui sort de la source d'Acree,  
L'arborisois dans leurs Vergers :  
Car quittant la trace ordinaire,  
Je cherchois d'un soin moins vulgaire,  
D'autres simples que les Lauriers.

Maïs il faut que cette Vranie,  
Qui t'a pris pour son favori,  
Et cet admirable Genie  
Que ta douce Muse cherit,  
Esventent le feu qui m'anime,  
Afin que je m'oppose au crime  
Des envieux de tes travaux ;  
Et s'ils persistent à mesdire,  
Avec la drogue d'Anticyre  
Je repurgeray leurs cerueaux.



## Sur la Muse

Esprit en dons incomparable,  
La bonte des hommes Sçavans,  
Qui rends nostre Ecole une Fable  
Et fais nos Livres des Pedans;  
Di par quelle adresse nouvelle,  
Dépeins tu Charité si belle,  
Triomphante par l'Univers?  
C'est que ton clair œil l'a voit veüe,  
Et qu'elle logeoit toute nue  
En ton cœur premier qu'en tes Vers.

Bergers, ce n'est plus d'un Tytre,  
Dont j'admire les chalumeaux;  
Ni vostre Astree qui m'attire  
A cherir vos gentils hameaux.  
Rocquigny d'une voix exquise,  
Chante si bien sur la Tamise,  
Vos plaisirs & vostre bon-heur,  
Qu'on dira voyant son adresse,  
Qu'en faveur d'une autre-maistrresse,  
C'est Phœbus qui s'est fait Pasteur.

Comme

## Chrestienne.

Comme les extrêmes tempêtes  
Succedent aux calmes plus doux ;  
Ainsi les riantes Musettes  
Des Bergers qui nous charmoient tous,  
Sont suivies de ces Misères  
Qui persecuterent nos peres ;  
Où tu pleures si tendrement,  
Que tous ceux qui lisent tes Carmes,  
S'ils pourroient exprimer ces larmes,  
Voudroient bien souffrir ce tourment,

Après sur la cime de Pinde,  
Tu chantes aux Muses les dons,  
Que Bacchus dans l'un & l'autre Indes  
Fournissoit à ses compagnons :  
Et fais que leur troupe estimée  
Reçoit ton Vin & ta Fumée,  
Si bien qu'es âges qui suivront,  
Le Pampre & la feuille fumeuse,  
Dessus leur Montagne fameuse,  
Serviront à parer le front.

## Sur la Muse

*Mais qu'elle prepostere veine,  
Bigarrant les Vers que je fais,  
A fait panteler mon baleine,  
Aloïer tes premiers projets ;  
Si ta Ierusalem Celeste  
Surpasse encore tout le reste ?  
Et fait juger à nos esprits,  
Qu'ès autres discours, tu conquêtes  
Le Laurier des autres Poètes,  
Mais qu'icy tu vaincques tes escrits ?*

*Cela suffisoit à ta gloire,  
De vaincre en ces hauts arguments :  
Mais tu fais braver ta victoire  
Jusqu'au plus bas des Elements ;  
Et d'un si rare caractere,  
Tu dépeins si bien la misere  
De ces infernales Prisons,  
Que les Démonz les moins ployables,  
En deviennent plus sociables,  
Et s'accroissent à tes chansons.*

*En*



## Chrétienné?

En fin ta divine Vranie,  
Avant que rebrousser aux Cieux,  
Triomphe de la Flatterie,  
Et des Momes injurieux,  
Et du Luxe insolent encore,  
De ce vain Sexe qu'on adore.  
Or si tu permets seulement,  
A nous qui louions tes ouvrages,  
D'insérer nos noms dans ces pages,  
Nous vivrons éternellement.

**M. BLANCHARD,**  
**Medecin.**

Sur la Muse

A M O N S I E V R  
D E R O C Q V I G N Y ,  
S V R S A M V S E  
Chrestienne.

S T A N C E S .

**O** V l'Aigle se fait voir, les Oyseaux s'effarouchent,  
Au lever du Soleil, tous les Astres se couchent,  
Tous Chantres sont muets à la voix d'Apollon.  
Si faut-il que luy-mesme avec sa troupe, vienne  
Avoüer franchement qu'ils sont tous au billon,  
Par les accords nombreux de sa Muse Chrestienne.

Elle seule à pouvoir d'entrer és plus Saints lieux,  
Et de mettre sa main aux Archives des Cieux;  
Le rapport qu'elle en fait en la langue des Anges,  
Ravit si fort nos sens, les sçait si bien charmer,  
Que n'ayant le moyen de dire ses loüanges,  
Nous asseurons pourtant qu'on ne peut l'estimer.

I. G. Advocat.

S V R

Chrestienne.

LA IER VSALEM  
CELESTE.

**C**ondita carminibus Thebarum moenia jactet  
Materiam superans Vatis & artis opus :  
Carmines supremas Coelo deducere sedes,  
Inque solo solium cogere posse Iovis,  
Nil mortale sonans opus, hæc Vrania prodens,  
Rocquigny, nomen vatis ad Astra feret.

L. G.

D



Sur la Muse  
A MESSIEVRS ET  
TRES-CHERS FRERES  
LES PASTEVRS, ANCIENS  
& Diacres de l'Eglise Françoise  
recueillie en la Ville de Londres.

SONNET.

**V**ous maison de Iacob, que Dieu par le tourment,  
A fait sortir du joug de l'Egypte rebelle ;  
Et qui loin des Pharaons, sous un Prince fidelle,  
Paissez d'un don divers, vos troupeaux seurement.  
Puis que pour estre instruit dans ce grand bastiment,  
Au travail qui du lieu fait paroistre le zele,  
J'ay servy parmy vous & pris pour mon modelle,  
Ce que Dieu dicté aux siens pour leur enseignement.  
En faveur de ces dons, faites que la matiere  
Puisse reprendre place où son jour prit lumiere :  
C'est ce qu'attend mon Vers, si vous l'avez à gré.  
L'éclair retourne en haut lieu de son origine :  
Le corps de terre pris, en terre se termine ;  
Et ce qui vient de vous, reprendra son degré.

Chrestienne.



# LA MUSE CHRESTIENNE,

PAR

ADRIAN DE ROCQVIGNY.

---

## LE TRIOMPHE DE CHARITE.



*Ans l'unique Archetype, où l'esprit trouve en-  
A l'heure que le corps digere le sommeil, (trac,  
Morphee me monstra sur le point du réveil,  
Vne beauté celeste & sa pompe satree.*

C'est elle qui m'induit à reduire en memoire,  
 Les choses que le Ciel me veut représenter :  
 C'est elle qui m'anime, afin de raconter  
 Au peuple qui craint Dieu, son Triomphe & sa gloire.

Je sçay que j'entreprend ce que maint personnage,  
 Pourroit me de vançant, avoir déjà chanté :  
 Mais celle dont l'Amour n'a pareil en bonté,  
 Peut rendre plus que l'art, utile mon langage.

Immortel, Tout-parfait, Source d'intelligence,  
 Dieu qui, comme il te plaît, disposes du sçavoir ;  
 Esleve à toy mon ame, & me fay concevoir  
 Propos digne des dons de ta grand Sapience :

Afin qu'lluminé par la mesme lumiere,  
 Qui decouvre aux petits, tes secrets moins compris,  
 Je sois rendu comme eux, d'un art sans art appris,  
 Propre à ta verité, range sous ta banniere.

Charité, c'est le nom de celle que je chante,  
 Et qui guide à son point & ma plume & mamain :  
 Elle va sur un Char, non fait d'Or à dessein,  
 Pour monstrier d'un Tubal la fabrique excellente.

Ains à voir sa splendeur, qui pourroit le décrire,  
 Il ressemble à celui qui porta dans les Cieux,  
 Le Prophete vivant, qui laissa soucieux,  
 Sa Mante à son Disciple, & le don de prédire.



## Chrestienne.

3

Loin du soucy mondain, que l'homme avare prise,  
Plus qu'aucun des Edicts que Dieu donne en sa Loy,  
La vraye Humilité, l'Esperance & la Foy,  
Luy preparent sa course en faveur de l'Eglise.

Qui tire ce grand Char & son bel exercite,  
Sont quatre Pelicans qu'un seul Agneau conduit,  
La Vefve l'accompagne & l'affligé la suit;  
Et cette Charité jamais les siens ne quitte.

Charité sur son chef porte au lieu de Couronne,  
Vn attiffet de Fleurs entre-lacé de Thyn;  
L'œillet y flaire bon, le Lys, le Rosmarin,  
Et maint bouton de Rose en son temps y fleuronne.

C'est ô Muse mon soin, la fleur saintement belle,  
Par qui nous desarmons l'Eternel de courroux:  
Le Baume precieux, le Parfum si tres doux,  
Qu'il donne à nos esprits une odeur immortelle.

Tout autour de son corps rayonne une lumiere,  
Qui décore sans art sa parfaite beauté;  
Constance, Patience, avec la Pieté,  
Costoyent en tout temps sa pompeuse banniere.

La vertu magnanime & l'experte Prudence,  
Portent de vant son Char un Thrône de douceur,  
Où celle qui deduit nostre procez peu seur,  
Preside pour les siens, avec la Temperance.

Au lieu plus éminent, Vérité tient le livre  
Où sont enregistrez les dons de son pouvoir ;  
Or afin que chacun les puisse bien sçavoir,  
J'ay voulu que mon Vers en ces mots les delivre.

Dieu est de Charité l'inépuisable source,  
Son amour envers nous vient de sa grande bonté :  
Les siens luy sont connus par cette Charité,  
Et sans la Charité l'Amour faut sans ressource.

L'homme a beau se vanter de sa docte Eloquence :  
Quand bien il parleroit le langage des Cieux,  
S'il n'a la Charité, son ton mélodieux  
Est semblable à l'airain qui tinte sans cadence.

Il a beau se montrer aux Sciences habile,  
Beau sçavoir discourir des choses à venir ;  
Il a beau de ses biens au pauvre subvenir,  
Sans cette Charité, son œuvre est inutile.

Il a beau presumer d'avoir en sa puissance,  
La vertu du Miracle au regard de sa Foy :  
Il a beau servir Dieu, beau souffrir pour sa Loy,  
S'il n'a la Charité, sa vertu peut l'avancer.

Charité vers les siens n'est jamais dépitueuse,  
Elle est d'un cœur benin, & parle doucement ;  
L'utilité d'autrui, de son pur mouvement,  
Elle préfère au sien, sans en être envieuse.

Charité

## Chrestienne.

Charité s'éjouit, lors que quelcun prononce  
La simple verité, sans s'egayer du mal:  
Charité est ardente, & son but principal  
Est de donner secours avant qu'estre semonce.

Charité souffre tout, croit tout & tout espere,  
Charité peut de soy satisfaire à la Loy:  
Charité peut déjà nous donner par la Foy,  
Le gage bien-heureux du bien-heureux mystere.

Mais tandis que ces mots decouloient de ma plume,  
Et que de mes desseins je poursuivois le bout,  
Vne Vieille affamee en consumant le tout,  
Refroidit, las ! trop tost, le Sainct feu qui m'allume.

Car ses os paroissans à travers sa chair nuë,  
Ses ongles tortueux, ses yeux noirs enfoncez,  
A force de conter ses tresors entassez,  
Firent que Charité disparut de ma veüe.

Le temps qui la cognoist, la nommee Avarice,  
Nom qui ne peut assés exprimer son desir,  
Et qui fait maintenant, touché de déplaisir,  
Que je veux incister à décrire ce vice.

L'Avarice ressemble à la femme hydropique,  
Qui boit à tous momens sans alléger son corps:  
Son cœur engloutit l'Or, comme un gouffre les morts,  
Sans dire, c'est assez; tant elle est tyrannique.

Elle



Elle est le feu, l'acier, les marteaux & l'enclume,  
 Où Satan & l'Enfer forgent les vanitez :  
 Elle est le grand Caribde où nos cœurs agitez,  
 Se laissent abîmer au flot qui les consume.

Tout peché nous déplaist à force de le suivre ;  
 Jamais de ses desirs l'homme n'est satisfait :  
 Tout peché par le temps va perdant son effet ;  
 Mais plus elle vieillit, plus on la void revivre.

En fin ce vice est tel, quoy que l'on puisse feindre,  
 Qu'il engendre dans nous les autres passions,  
 Qui pour luy faire escorte en ses pretentions,  
 Font icy tant d'efforts que je veux les dépeindre.

La premiere du rang, pour se voir mieux suivie,  
 Enfle d'Ambition les cœurs plus eslevez :  
 L'Ire y roule ses yeux ardents & relevez,  
 Et l'autre au poil d'Aspic, y produit son envie.

Sur un Thrône de fer arrive l'Injustice,  
 Son poids d'Or en la main trébuchant fausement :  
 On void l'Hyrocrisie y parler doucement,  
 Mais sous un zele feint croupit son avarice.

Celle qui sans remords est toujours aboyante  
 Apres l'Or & le Sang, s'appelle Cruauté :  
 La Vengeance s'y trouve, & la Stupidité,  
 Imbecille de corps, mais d'esprit violente.

La miserable crainte y perd la patience,  
 Et la Haine endurcie y fait voir son corroux :  
 La Vanité les suit, mais voulant plaire à tous,  
 N'y conçoit que du vent, au bout de sa science.

L'autre, à voir sa façon, & que Satan incite,  
 A déguiser son teint, d'un fard qui la trahit,  
 Doit estre l'Inconstance, au port de son habit,  
 Qu'elle change à toute heure, & qui fait qu'on l'imite.

La foiblesse y paroist, comme on la représente,  
 Ore pâlre, ore rouge, & si rien ne luy sert ;  
 Le doute des bazards & l'esperoir qu'elle perd,  
 Font qu'on la void tomber, sans qu'aucun s'en ressente.

A costé de ce monstre, on void la Jalousie  
 T'souhaiter cent yeux, pour escherir sur tout :  
 On y void la Paresse accroupie en un bout ;  
 Et la Pauvreté mesme, au bissac endurcie.

A quatre pas de là, je voy la servitude,  
 Qui n'a ny Dieu, ny Foy, que le respect des grands :  
 Puis la Bouffonnerie, entre les plus sçavans,  
 Pervertissant le droit, par mots d'incertitude,

Sa prochaine, qui n'a ny sçavoir, ny sagesse,  
 Et qui fait une loy, de tout ce qu'il luy plaist,  
 Doit estre l'Ignorance, au bruit de son arrest,  
 Qu'elle prononce à tous, & puis demande, Qu'est-ce ?

Je ne dois oublier d'ajouter à ce compte,  
 Cette autre de qui l'œil corrompt la chasteté,  
 Et qui pour un présent, quelque fois disputé,  
 Fait gloire, en se perdant, du gibier qu'elle affronte:

Nice ventre de porc, qui durant sa furie,  
 Atant de fiers regards, & marche en limacon :  
 Veu qu'en dissipant tout, sale dans la boisson,  
 Elle les suit de pres ; car c'est l'Yvrongnerio.

Plus bas, la Trahison taciturne en malice,  
 Trame ses lâches tours, & la Formalité :  
 Pres d'elles, l'Insolence & la Cupidité,  
 Tiennent aussi cartier sous ce chef d'Avarice.

Quatre horrible pechez, d'une fureur bouillante,  
 Roulent son Chariot plein de desloyauté ;  
 Le premier est, de Dieu le Messpris effronté,  
 Et le second, l'oubly de la Mort violente.

Deffaillance de cœur, & l'Inhumain courage,  
 Compagnons de mal-heur, les suivent pas à pas :  
 Rapine & chiebeté la menent haut & bas,  
 Imitants du Cocher l'humeur & le langage.

Quel tan vous fait quitter, Eumenides cruelles,  
 Les effroyables bords du gouffre Stygieux,  
 Ministres de Pluton, Monstres prodigieux,  
 A quoy tend le projet de vos dextres bourrelles ?

A quoy



A quoy ces hurlemens, à quoy sert cét orage,  
 Qui fait trembler d'aban vos cachots indontez,  
 A quoy ce noir essein, que vos cris redoutiez,  
 Font sourdre de l'Enfer, tout bouillonnant de rage?

Est-ce pour divertir l'homme de sa malice,  
 Que vous luy dépeignez ses peines à venir?  
 Ou bien, sont-ce vos maux qui feignans le punir,  
 L'esveillent des dangers que luy trame le vice.

Non, non, plustost le jour qui nous sert de lumiere,  
 Pervertissant son cours, esclairoit la nuit,  
 Et la nuit chasseroit l'Astre qui nous conduit,  
 Que jamais vous changiez vostre haine premiere.

Car hélas ! qui ne void que plus un homme est riche,  
 Et moins de son salut il se rend soucieux ?  
 Qui ne void que le bien le rend audacieux,  
 Et que plus il amasse & plus il devient chiche.

He ! qui ne void encor, que tel durant sa vie,  
 Affamera son corps au milieu de ses biens,  
 Pour un jour les laisser, par faute d'enfans siens  
 A maint, voire & souvent qui luy portoit envie.

Or posons que ses fils heritent de sa gloire,  
 Et qu'ils soient illustrez de tiltres blandissans ;  
 Posons que leurs manoirs soient des Palais luisans,  
 Où brillent les Saphirs, l'Or, l'Argent & l'ivoire.

Maïs qui ne void aussi, que parmy la richesse,  
Sembræz quelquesfois le feu de volupté,  
Feu duquel les tisons ardens d'iniquité,  
Ne s'esteignent jamais que le sujet ne cesse ?

A quoy donc leur laisser tant de vaine chevance,  
Que pour les surcharger d'inutiles tresors ?  
Las ! à quoy ce Mammon, puis que l'ame & le corps  
Ressement de ces maux la penible souffrance ?

Il fait qu'au bien d'un autre ils portent jalousie,  
Et que d'un œil malin ils luy crevent les deux :  
Il les rend arrogans, perfides, cauteleux,  
Muables, effrontez, remplis d'hypocrisie.

Il les rend insolens d'une audace camuse ;  
Car ce vice a cela, qu'il fait teste aux plus forts :  
Il les rend violens d'esprit plus que de corps,  
Pour faire par autrui ce que leur main refuse.

Il les rend ignorans, amis de la paresse,  
Volages, hebetez, stupides, libertins ;  
Il les livre à Bacchus, pour apres les festins,  
Les engager au jeu, dont s'ensuit la détresse.

Car delà vient des biens la fatale ruine,  
Pour en voir quelque fois sur un dex traversé,  
Qui perdent plus d'un coup, que le pere au passé,  
N'avoit mis à couvert en vingt ans de rapine.

De là viennent encor les soudaines querelles,  
L'injure, les cartels, & le meurtre secret;  
Et de là que souvent est fait du plus discret,  
Le gibier d'un pendart, putains ou maquerelles.

Il fait avant le temps; pour beriter du frere,  
Que le frere inhumain avance son cercueil,  
Il fait que la colere outrage son pareil,  
L'intime ses amis & la fille sa mere.

Il les mene au parquet où regnent les chicanes,  
Sacrileges, larcins, brigues & faux Contracts:  
Bref il les precipite entre les Magistrats,  
Rendant les uns meurtriers, & les autres prophanes.

Si ces coups impunis es lieux de ma naissance,  
N'avoient infecté l'air des autres Nations,  
Je me fusse efforcé par mes devotions,  
Acacher de leurs traits la detestable engeance.

Voire si les excez qu'on void en la jeunesse,  
Le mespris des parens & le degast de biens,  
Ne m'eussent provoqué, jusqu'à tenter les miens,  
J'eusse tû la douleur qui cause ma tristesse.

Mais, prodige de maux, tes maudites racines  
Ont mesme traversé pour prendre germe icy:  
Ma Muse, tu le sçais, tu le sçais, mon soucy,  
Pour avoir depuis peu rencontré leurs espines.



Ces procez intentez, remplis d'ingrattitudes,  
 Ces escrits menaçans, ces livres tant costez,  
 Or que ne les ayons ny veus ny redoutez,  
 Si nous ont-ils pourtant distraits de nos estudes.

Mais comme un feu caché dans l'espais de la nuë,  
 Flambe, gronde, rougit, creve & puis se dissout :  
 Dieu d'un coup haut-tonnant, apres m'avoir absout,  
 Fit eclater au jour la verité connue.

Car la fille du Ciel, Themis que nul n'affronte,  
 Observant que ce monstre abusoit de ses loix,  
 Prit son glaiue en la main, la balance & le poids,  
 Pour d'un coup decider du procez à sa honte.

Grave & prudent Noé, Sçevole de nostre âge,  
 Es-tu pas admirable à tous ceux du parquet ?  
 Mais sur tout en cecy, de ce que son caquet  
 Ne pût avec son Or, t'induire à faire outrage ?

Soit donc tous jours ainsi, grand Dieu par ta Justice,  
 Repousse l'outrageux & sa desloyauté :  
 Soit ton coup si bien veu, qu'à jamais l'equité  
 Triomphe des pervers, Charité d'Avarice.

Ce fut assez, c'est là, par l'aide subsistante  
 Des esclairs redoublez du beau Char indonté,  
 Que j'aperçeu captifs, devant la Charité,  
 Tous ceux qui m'empeschoient de la voir triomphante.

Au premier rang, je vi ce grand chef d'Avarice,  
Chargé de mille fers, sous les mains de Pluton;  
Je vi tous les Lutins sourdre du Phlegeton,  
Pour le mener au port de son dernier supplice.

Non loin, marche celui que la beste muette,  
Pour sa rebellion, censura vivement :  
Puis j'appeçoy Laban puny severement,  
Pour avoir poursuivy Iacob en sa retraite.

Là s'afflige Ioel avec Abja son frere,  
Pour n'avoir observé le conseil paternel :  
De mesme Giezi, de ce que l'Eternel  
Luy fait encor sentir l'ardeur de sa colere.

Iebojachim atteint d'avarice sanglante,  
S'y trouve accompagné de mille grands Seigneurs,  
De Iuges corrompus, de chiches Gouverneurs,  
Et d'un peuple exerçant usure violente.

L'on y recognoist bien, avec leur triste mine,  
Ceux qui pervertissoient l'offrande à l'Eternel;  
Et tout joignant, ceux-là dont tant s'est plaint l'Autel,  
Pour avoir retenu ses dismes par rapine.

Au plus noir des bas lieux que l'art puisse descrire,  
On void les Pharisez gemir au second rang;  
Puis j'apperçoy celui qui tout couvert de sang,  
Fut traistre, parricide, & des larrons le pire.

Car sans doute c'est luy (pour censurer Marie;  
Du present qu'elle fit à l'endroit du Sauveur)  
Qui luy dit, qu'un tel don eust eu plus de saveur,  
Envers ceux des Croyans, que la Faim injurie.

Mais ton coup, mal-heureux, s'est rendu manifeste;  
Car qui te conseilla (sit tu peux, dile moy)  
De vendre au plus offrant, ton Seigneur & ton Roy;  
Mesme de le livrer par un baiser funeste?

Tu sçais, subtil-vendeur, que ce fut l'avarice,  
Appelée à bon droit, la mere de tous maux:  
A ton dam tu le sçais, & ces lieux infernaux,  
Où tu grince les dents, t'en donnent le supplice.

Sillez vous donc, mes yeux; ou bien si vos prunelles  
Ne se lassent de voir les jugemens de Dieu,  
Observez ce qui suit; nous sommes en un lieu,  
Qui n'a moins de tourmens, que d'ames criminelles.

Son prochain est celui qui cuidoit temeraire,  
Acheter par argent, le pur don du Seigneur;  
Je le voy censuré d'une juste fureur,  
Portant encor au front, la marque du salaire.

Non loin, pleure celui qui pleura sa boutique,  
Lors qu'il vid abolir son mestier & ses Dieux:  
Et là sont tenaillez, les maistres oïeux,  
De celle qui vendoit sa science magique.



De mesme cét espoux & sa compagne folle,  
Qui firent leur complot sur un don pretendu,  
Et qui se parjurans apres l'avoir vendu,  
Furent frappez de mort au son de la parole.

On void au dernier rang, où souffrent les modernes,  
Mille & mille artisans diversement gesnez,  
On y void les Lombards tristement estonnez,  
De voir tant de Marchands sourdre de leurs cavernes.

Ce sont eux voirement, qui comblez de misere,  
Souffrent desesperez, le fruit des maudissons,  
Et qui dans le tourment, detestent les moissons,  
Es quelles ils rongioient le pauvre par enchere.

Ils les voy talonnez des autres qui par chance,  
Risquoient mal preparez, le bien d'autrui sans peur,  
Et qui pour s'enrichir, d'un trait lâche & trompeur,  
Le payoient de delais, ou d'une fuite estrange.

Dont j'en remarque deux qui pleurent sans relâche ;  
Le premier, ce Picart, qui d'un cœur assassin,  
En mangeant le chetif, trompa son Medecin,  
Tant il estoit expert à trousser sa moustache.

L'autre, ce Justicier qui surchargeoit sa Soye,  
D'un poids qui de foyal tant de monde abusoit ;  
Car comme dans le noir son poids il composoit,  
Son rang des plus noircis, icy rabat sa joye.

L'on y discerne encor ce grand Marchand de Messes,  
 Qui quitta l'Evesché pour tramer son secret :  
 Tentens cét affronteur qui n'aguere indiscret,  
 Se laissa prendre au piège ourdy par ses finesses.

Car c'est luy qu'on a veu prescher, volant le Temple,  
 Que l'Evesque de Rome est l'Antecrist predict ;  
 Puis retournant en place, apres s'estre dédit,  
 Nous condamner au feu dont son corps fut l'exemple.

Non que j'approuve icy, que ce grand Idolatre  
 Deust recevoir du tort, lors qu'il nous eut quitté ;  
 Je me plains seulement de voir l'impieté  
 Deshonorer le front d'un Prelat de Spalatre.

Ayant quitté ce Prestre & ses vains artifices,  
 Je vi les Financiers desja fais au tourment,  
 Je vi des Tabellions l'avare regiment.  
 Suivy des Vsuriers & d'autres leurs complices.

Plus bas, le Magistrat & le luge severe,  
 Tordent leurs doigts de rage, au rang des Advocats :  
 Car plaidans devant eux la vente des Estats,  
 Ils souffrent d'autant plus que la faute est l'enchere.

Or les pires du compte & des meschans l'en vie,  
 Sont ces pestes de Cour, qui pour tromper les grands,  
 Leur apprennoient les mœurs de nos demy-Tyrans,  
 Qui veulent du subject & les biens & la vie.

Je les voy sous le joug des peines plus severes,  
Pour nous avoir chargez d'un million d'impôts,  
Et pour avoir causé qu'on void dans le repos,  
Un peuple qui gemit sous le faix des miseres.

Je ne dois oublier, comme la Simonie,  
Par eux a pris son cours dedans nos lieux Sacrez :  
Ny mesme que par eux se vend au moins lettrez,  
Le droict avec l'Estat, l'Estat par tyrannie.

Mais quoy ? je conteroïs aussi tost les medailles,  
Qui parsement le Ciel de feux estincelans,  
Que de vouloir nombrer les projets violens,  
Qu'ont pour nous asservir, inventé ces Canailles.

Car c'est la verité, que par leur artifice,  
A peine se peut voir Ville, Clocher, Hameau,  
Palais, Terre, Maison, Port, Passage, Ruisseau,  
Exemptes d'aucun Impost, tant regne l'avarice.

Pleust à Dieu que ce Fleau, qui ronge ainsi la France,  
Neust fait voir entre nous son trait de Machiavel !  
Celuy qui dans Saumur nous vendit, & l'Autel,  
Neust acéré le fer qui nous met en souffrance.

Si ne veux-je pourtant, descouvrant sa Cabale,  
Dire icy tous ses traits, veu qu'il est Apostat,  
Et qu'en nous DEFFERRANT, sur l'esperoir d'un Estat,  
Il envioit l'Autel d'une humeur Canibale.



Aussi rien ne m'a tristé, en cottant ces machines,  
 Tant que fait l'étranger, ce grand forger d'Edits,  
 Qui n'aguere morgant dans nos malheurs predits,  
 Trama sous deux grands Roys nos fatales ruines.

Son ris Sardonien, & sa couleur tranfie,  
 Ses yeux noirs esgarez, son corps long descharné,  
 Avec son poil mi-more, & son rang de damné,  
 Le dépeignent assez, sans parler de sa vie.

Si j'eusse esté Toscan, lors qu'avec les deffences,  
 Je vis tes gens au port, prests à saisir mes biens,  
 Tu m'eusses, desloyal, ou bien quelcun de tiens,  
 Permis de les passer, comme à luy nos Finances.

Car j'ose, bien que tard, publier que tes Mulles  
 Ont enlevé de France, aux yeux des Nations,  
 Plus d'Escus en ton temps, pour fournir tes Coyons,  
 Que n'a fait en cent ans, le Pape avec ses Bulles.

Mais quittant tes larcins, Dieu de dans ces ruines,  
 M'ayant sauvé du vol, d'un bras non satisfait,  
 A permis que ton corps fust le pris d'un gibet,  
 Où d'un coup prendrent fin tes vuses Florissins.

Tu n'as pas imité l'humeur du personnage,  
 Qui par pais étrange apperçeut en dormant,  
 Les Anges à teschelle & Iesus l'animant,  
 Luy promettre & aux siens, Canon pour heritage.

C'est

C'est l'homme qui luitoit, afin que le bon Ange  
 Le benist en chemin ; mais toy, joüet du vent,  
 Luitois contre ton Dieu, qui te disoit souvent,  
 Que tu serois maudit des siens, en terre estrange.

Ainsi du tronc flestry la plante Sodomite,  
 Es plaines de Gomorre, incite le passant,  
 Tant à maudire l'arbre au rameau verdissant,  
 Qu'à detester du fruit la pomme aussi maudite.

O Soleil eternal ! puis que sans ta lumiere,  
 L'homme est un loup à l'homme, & l'homme contre toy,  
 Vn profane animal, sans respect & sans foy,  
 Voire un trait effacé de sa gloire premiere ;

Vueille, pour le remettre en l'estat d'innocence,  
 Apres l'avoir lavé dans le sang de ton Cbrist,  
 Si bien luy r'alumer les dons de ton Esprit,  
 Qu'il soit fait un rayon où luisse ta clemence.

Ainsi pour m'approcher du Throne de ta grace,  
 Qu'il te plaise, ô mon Dieu, me tirer hors d'icy :  
 Tire moy de la presse, où ce peuple endurey,  
 Pour trop suivre ses pas, fait que mon Vers se lasse.

He ! me voicy dehors, voicy mal-gré l'Envie,  
 Ceux par qui fut donté cet infame Demon ;  
 Et de qui les bien-fais, pour affronter Mammon,  
 Nous monstrent le chemin du triomphe de voie.

Ca, que je vous embrasse, ô troupe valeureuse,  
 Posant dessus vos fronts, le Laurier merité :  
 Ca, que je vous caresse, à qui la Charité  
 A commis de son Champ la moisson plantureuse.

Venez, peuple indonté, venez, bande Sacree,  
 Triompher glorieuse, apres ce Char vainqueur :  
 Venez, puis qu'à vous seule en appartient l'honneur,  
 C'est raison que la palme en vos mains soit livree.

Abram amy du Ciel & de race bonite,  
 Marche icy le premier, avec Lot son germain :  
 Ioseph les suit de pres, & l'autre qui sous main,  
 Se vid hôte & mary de Ruth la Moabite.

Le Prince qui tira, dans l'amitié juree,  
 Sa fleche & ses conseils, pour sauver un guerrier,  
 S'y trouve couronné d'un si digne Laurier,  
 Que sa felicité plus qu'autre est admiree.

La mesme, Achimelec, pour guerdon de sa vie,  
 Triomphe du Tyrان qui luy fut inhumain ;  
 C'est luy qui porte encor d'une puissante main,  
 La palme de Martyr dont son ame est ravie.

Non loin, Abigail autant sage que belle,  
 Triomphe avec David, d'un courage vainqueur ;  
 Elle pour l'avoir sçeu desarmer de rancœur,  
 Luy, pour d'un Prince abjet avoir pris la tutelle.

Ainsi



## Chrestienne.

21

Ainsi Sobi, Machir, Berzellas & sa suite,  
Y font voir triomphans leur charitable soin :  
De mesme celle-là qui nourrit au besoin,  
D'un peu de pain & d'hyelle, un Prophete en sa fuite.

Puis ce grand Eschanson, qui sauva cent Prophetes,  
Au plus rigoureux temps des feux de Iezabel,  
Y void florir sa palme, en faveur de l'Autel,  
Qui resistoit au choc des plus rudes tempestes.

Son prochain est celuy qui tira Ieremie,  
Du puits où la rigueur le tenoit aux abbois :  
Et l'autre cestuy-là que Dieu de vive voix,  
Reputa droiturier en dépit de l'envie.

A ceux-là joint encor la troupe glorieuse,  
De qui les saints Cayers ont formé le tableau,  
Où Dieu par son Esprit, fait voir d'un vis pinceau,  
Aux hommes plus bagards, Charité gracieuse.

On void à l'autre rang, le bon Onesiphore,  
Que Paul à son Disciple a tant recommandé :  
Gayus homme de vot, s'y trouve secondé  
Du vertueux Zachée avec son Sycomore.

Le Payen converty, le vaillant Capitaine,  
A qui l'Ange donna le tiltre d'aumosnier,  
Y marche accompagnè, comme bon Centenier,  
De ceux qu'il instruisoit pour suivre son Enseigne.

Puis

Puis celle que Jesus a luy mesme exaltee,  
 Pour avoir mis au tronc le peu qui luy restoit,  
 S'y trouve avec Dorcas que Tabit on nommoit,  
 Et qui fut par Simon de mort ressuscitee.

Ainsi Marthe, Marie, & mainte autre avec elles,  
 Pour orner ce triomphe & donner gloire à Dieu,  
 Tiennent si bien leurs rangs, que la moindre en ce lieu,  
 Semble avoir pris sa palme au milieu des plus belles.

Tairay-je le troupeau qui par sa diligence,  
 Devance les premiers, en post-pasant beureux,  
 Vn domaine fertile, un estat plantureux,  
 Aux souffreteux hazards qui suivent l'indigence ?

Ma Muse, pourrois-tu ? he ! pourrois-tu, mabelle,  
 Taire ceux dont l'Amour rend le nostre obscurcy ?  
 Non, mon cœur, c'est à nous, c'est à nous mon soucy,  
 A chanter leurs bien-faits à la troupe fidelle.

L'enfant navré de dueil sur la tombe du pere,  
 Par eux se consolait au plus chaud de ses pleurs ;  
 Par eux, la triste vefve au fort de ses douleurs,  
 Donnoit quelque relâche au cours de sa misere.

Par eux, le cœur froissé dans sa couche ennuyeuse,  
 Reconnoissoit le bras qui l'avoit alité,  
 Les esclaves, par eux, recevoient liberté,  
 Et celle qui pleuroit, par eux estoit joyeuse.

Ceux

Ceux mesmes que l'horreur des prisons plus obscures,  
Detenoit en cachots, tristement affligez,  
Par eux les Visiteurs, s'y trouvoient déchargez  
Du bras qui les tenoit sous le joug des tortures.

L'estranger succombant sous le fais d'injustice,  
Par leurs compassions se relevoit du tort :  
Par eux, les Criminels condamnez à la mort,  
Après en estre instruits, embrassoient le supplice.

Par eux, se vid encor un admirable exemple,  
Des devoirs exercez à l'endroit du passant :  
Par eux, le dévoyé son erreur connoissant,  
Se venoit rendre à Dieu, l'adorant en son Temple.

Ce fut aussi par eux que dans la Macedone,  
Le peuple fut touché du charitable Amour :  
Et par eux qu'Antioche a fait voir à son tour,  
Le fruit que la Judée a fait de son aumosne.

Par eux, la Galatie & sa troupe aumosniere,  
Fit que l'Achaïen se monstra gracieux :  
Par eux on vid Corinthe eslever jusqu'aux Cieux,  
En faveur des Croisans, sa pompeuse banniere.

Mais tandis que le Ciel, à mes vœux favorable,  
Versoit dans ce discours sujet apres sujet,  
Vn reveil importun, jaloux de mon projet,  
Me ravit tout à coup mon songe veritable.



Puis celle que Iesus a luy mesme exaltee,  
Pour avoir mis au tronc le peu qui luy restoit,  
S'y trouve avec Dorcas que Tabit on nommoit,  
Et qui fut par Simon de mort ressuscitee.

Ainsi Marthe, Marie, & mainte autre avec elles,  
Pour orner ce triomphe & donner gloire à Dieu.  
Tiennent si bien leurs rangs, que la moindre en ce lieu,  
Semble avoir pris sa palme au milieu des plus belles.

Tairay-je le troupeau qui par sa diligence,  
Devance les premiers, en post-posant heureux,  
Un domaine fertile, un estat plantureux,  
Aux souffreteux hazards qui suivent l'indigence ?

Ma Muse, pourrois-tu ? he ! pourrois-tu, mabelle,  
Taire ceux dont l'Amour rend le nostre obscurcy ?  
Non, mon cœur, c'est à nous, c'est à nous mon soucy,  
Achanter leurs bien-faits à la troupe fidelle.

L'enfant navré de dueil sur la tombe du pere,  
Par eux se consolait au plus chaud de ses pleurs ;  
Par eux, la triste vefve au fort de ses douleurs,  
Donnoit quelque relâche au cours de sa misere.

Par eux, le cœur froissé dans sa couche ennuyeuse,  
Reconnoissoit le bras qui l'avoit aliété,  
Les esclaves, par eux, recevoient liberté,  
Et celle qui pleuroit, par eux estoit joyeuse.

*Ceux mesmes que l'horreur des prisons plus obscures,  
Detenoit en cachots, tristement affligez,  
Par eux les Visitants, s'y trouvoient déchargez  
Du bras qui les tenoit sous le joug des tortures.*

*L'estranger succombant sous le fais d'injustice,  
Par leurs compassions se relevoit du tort :  
Par eux, les Criminels condamnez à la mort,  
Après en estre instruits, embrassoient le supplice.*

*Par eux, se vid encor un admirable exemple,  
Des devoirs exercez à l'endroit du passant :  
Par eux, le dévoyé son erreur connoissant,  
Se venoit rendre à Dieu, l'adorant en son Temple.*

*Ce fut aussi par eux que dans la Macedone,  
Le peuple fut touché du charitable Amour :  
Et par eux qu'Antioche a fait voir à son tour,  
Le fruit que la Iudee a fait de son aumosne.*

*Par eux, la Galatie & sa troupe aumosniere,  
Fit quel'Achaïen se monstra gracieux :  
Par eux on vid Corinthe eslever jusqu'aux Cieux,  
En faveur des Croyans, sa pompeuse banniere.*

*Mais tandis que le Ciel, à mes vœux favorable,  
Versoit dans ce discours sujet apres sujet,  
Un reveil importun, jaloux de mon projet,  
Me ravit tout à coup mon jonge veritable.*

Car las ! veillant je voy, qu'entre nous l'avarice  
A son regne estably plus que la Charité;  
Le juste est mal-voulu, le méchant redouté,  
Et l'inique fleurit aux yeux de la Justice.

Je voy du riche ingrat la semence barbare,  
Suivre le m'sme train du ere tourmenté;  
Je voy, hélas ! je voy, faute de Charité,  
Perir le souffreteux avec le bon Lazare.

Bref, chacun est si faux en ce temps déplorable,  
Si chiche, si taquin & si plein de discord,  
Qu'on diroit que Satan, par un dernier effort,  
Veut d'un coup empescher ce triomphe admirable.

Mais non, il adviendra que Dieu par sa Justice,  
Fera bien tost vuidier son arrest prononcé:  
Car bien que ce grand jour ne nous soit dénoncé,  
Si est-ce que le mal est proche du supplice.

Attendant donc, Seigneur, que la troupe rebelle  
Soit captive à tes pieds, & les bons triomphans;  
Fay que la Charité, comme à tous tes enfans,  
Guide si bien mes pas, que je regne avec elle.

CHANT





CHANT  
PASTORAL.

G<sub>2</sub>

A

A MESSIEURS

ET TRES-CHERS

FRERES LES DIACRES

de l'Eglise Françoise

recueillie en la Ville

de Londres.

## SONNET.

**L**E Laboureur parle du labourage,  
 Et l'Oyseleur discourt de son gibier :  
 Le Forgeron, de feu, de fer, d'acier ;  
 Et le Nocher, d'eau, de vent & d'orage.

Ainsi du lieu la matiere & l'ouvrage,  
 Bien que diverse, & divers l'atelier,  
 M'ont fait resoudre à vouloir publier,  
 Du soin requis la pratique & l'usage.

C'est donc à vous qui recevez l'honneur,  
 D'avoir en main le bercail du Seigneur,  
 D'oïr ces Vers & leur donner la vie.

Si j'avois mieux en ce lieu profité,  
 Pour vous l'offrir, que ce que j'ay chanté,  
 Vous l'aurez eu ; car c'estoit mon envie.

CHANT



# CHAN T

## PASTORAL.

**V**N jour que le Printemps & l'amoureux Zephire,  
 Chatoüilloient par les champs, mes pensers ocieux,  
 Vn concert de Bergers m'anime gracieux,  
 Par les plaisans objets que j'entreprends d'écrire,  
 Il est vray que le Ciel n'agueres favorable,  
 Fournissant mes Escripts d'un plus grave sujet,  
 Me fait, les contemplant, craindre que mon projet  
 Ne soit par l'auditeur, trouvé desagreable.

Car comme le sujet riche ne peut produire,  
 De soy, que masle mots dignes de l'argument;  
 Le sterile ne peut fournir au maniment,  
 Discours à l'Ecrivain, qui son chant face luire.



C'est de ce doute encor, que lors que plus j'estrivre  
A vouloir commencer, plus je suis traversé ;  
Je sens dans ce conflit, quand je suis redressé,  
Qu'un changement soudain rend ma plume tardive :

Tel que le Pelerin qui d'aise s'achemine,  
Par les divers sentiers que luy monstre le jour ;  
Mais trouvant sur le tard, un soupçonneux d'estour,  
Il s'arreste confus dans l'erreur qui le mine.

Si ne faut-il pourtant, ô Muse mon courage,  
Quitter tous nos desseins, si pres d'un si beau port :  
Non, je suis resolu, sus donc, gagnons le bord  
Des lieux où leur troupeaux font blanchir le rivage.

Et je sçay que celuy qui conduit leurs boulettes,  
Nous ayant mis en main le devoir du Berger,  
Ne permettra jamais qu'enseignons de leger,  
Chose dont le Lecteur blâme nos chansonnettes :

Mais plustost changera toute basse pensee,  
Au zele qui de soy luy fera concevoir,  
Que ce que nous dirons, ne tend qu'à l'émouvoir,  
A voir de Charité l'Enseigne redressée.

Le long de la Tamise, où l'humide Nyronde  
Va fendant le crystal de son flot doux-courant,  
Les fidelles Bergers, dont je voy discourant,  
Me menerent entr'eux, voir leurs parcs à l'aronde.

*Al'abord.*

Al'abord, j'apperceoy du costé de la plaine,  
Vn Champ tout parsemé de Roses & de Lys,  
Et de là, leurs troupeaux à l'ombre des taillis,  
Paistre loin des dangers de l'injure soudaine.

Ce Champ est emmuré d'une espaisse ramée,  
D'où n'a prochent les Ours, ny les Loups ravissans,  
Ses plantes sont Lauriers & Myrtes verdissans,  
Plus souefs que n'est du Musc l'odeur tant estimée.

Là de divers Oyseaux les brigades estranges,  
Trouvans l'air plus serain que leur natal séjour,  
Nichent sous les rameaux, s'entretiennent d'amour,  
Accordant leurs Chansons avec celle des Anges.

Au milieu du parterre, esclatte une logette  
Qui fait teste aux rayons que darde le Soleil;  
Où trouvant ces Bergers assemblez en conseil,  
Ie vi que chacun d'eux parloit de sa houlette.

L'on y traite des Vents, du Sec & de l'Orage,  
Qui pourroient quelquefois attrister le bercail,  
L'on y traite des jours & du divers travail,  
Pour l'emménagement du plaisant heritage,

De sorte qu'au sortir, les uns d'un bras agile,  
Avant que l'œil du Ciel nous lasse de chaleurs,  
Fouchent encouragez ce beau tapy de fleurs,  
Qui decore du pré la campagne fertile.

## La Muse

Les autres, imitant la Fourmy qui butine  
 Les fruits dont la Saison va couronnant Ceres,  
 Assemblent les espics des plus jaunes guerets,  
 Pour nourrir le troupeau quand l'Hyver les chagrine.

Au temps que le Belier la terre renouvelle,  
 Et lors que l'Escrevice avance nos moissons,  
 La Balance le mois qui fanit nos buissons,  
 Et le Dain la Saison où le froid s'amoncelle :

Ces Bergers non contents de leur peine ordinaire,  
 Font chois des plus beaux jours, pour visiter leurs parcs :  
 Tant pour voir le bercail, & prévoir les hazards,  
 Que pour resoudre entre eux ce qu'il y reste à faire.

A ce devoir sont joints, au son de la Musette,  
 Deux des plus vieux Pasteurs qui hantent le Verger :  
 C'est par eux que j'ay sçeu, que le moindre Berger  
 Est digne de veiller la troupe camusette.

Car si par incident, quelque brebis les presse,  
 D'entendre son bestier au dessous des rameaux ;  
 C'est alors qu'on les void esbrancher les coupeaux  
 Des plus tendres scions, pour luy faire caresse.

Si cela ne suffit, la jugeant languoureuse,  
 Ces Bergers en pitié la changent de quartier,  
 Pour la recommander à quelque Forestier,  
 Qui la rend par son art gaillarde & vigoureuse.



Ce sujet m'escartant ore à gauche ore à dextre,  
Pour les voir soulager leur plaisants hamelets,  
Je ne dois oublier la troupe d'Agnelets,  
Qu'on tire aussi des parcs, pour mettre en lieu champestre.

Non, il me semble encor les voir pres d'un bocage,  
Ayant fait choix du Champ, s'asseurer du Rentier;  
Et de là deputer la Guette du cartier,  
Qui pour les y conduire entrepren le voyage.

Bien qu'on ne les met hors de la grand' Bergerie,  
Pour chose que ce soit dont elle aye defaut,  
Ny pour aucun danger que peut donner l'assaut  
De la beste burlante, ou du temps qui varie.

Là jamais le mastin la brebis n'espouvante,  
Jamais Berger n'y void la bauge du Sanglier,  
Jamais le rude Hyver n'y ternit le Laurier,  
Ny l'Estè violent la moins utile plante.

Le mignard Benarric chante sous ses ombrages,  
Le gentil Escurieu s'y joüe avec l'Agneau,  
L'Abeille dans sa ruche, en son nid le Moineau,  
Et le Cygne en tout temps le long de ses rivages.

Cent & cent ruisselets, au tin-tin de la Lyre,  
Arrousent les Seillons de ses bords applanis,  
Où l'aimable Driade & l'amoureux Daphnis  
Dancent soir & matin, sans craindre le Satyre.

Partant j'ose asséurer pour la troupe bergere,  
Que c'est bien à regret qu'elle void ce depart ;  
Et mesme avec regret, je l'ay de bonne part,  
De voir que ses agneaux sont distraits de la mere.

De sorte qu'au plus beau des doux mois de l'annee,  
Lors que la Tourte au bois raconte ses amours,  
Et que l'Abeille sort espiant nos longs jours,  
Pour se fournir de miel où l'herbe est fleuronnee ;

On les void mi-partis, les uns d'un beau courage,  
Prendre le gros en charge & luy faire festin,  
Les autres, battre aux champs des l'aube du matin,  
Pour voir de leur troupeaux le sequestre bercage.

Zephirs qui mignardez les doux presens de Flore,  
En bigarrant nos champs d'un million de couleurs,  
Espandez par les prez vos riantes faveurs,  
Afin que de bouquets ma plume les honore.

Attiffez les buissons des plus belles fleurettes,  
Qu'enfantent vos soupirs pour orner le matin ;  
Faites fleurir l'Ocillet, l'Amarante & le Thyn,  
Et mil' autres fleurons autour de leurs boulettes.

Et vous qui degoisez, sçavantes Philomeles,  
Mille plaisans accords au dessus des buissons,  
Mariez vos accens à l'air de leurs chansons,  
Pour les entretenir sous vos treilles nouvelles.

Et vous aussi, bergers, qui traitez vostre Astree,  
 Et ses troupeaux mignons, au son du flageolet,  
 Faites retentir l'air d'un si plaisant couplet,  
 Que l'Echo mieux parlante en égaye la pree :

Afin qu'au plus doux ton de vos carmes, s'assemble  
 Et Bacchus & Ceres ; que Pan quitte les bois,  
 La Muse ses Ruisseaux. Diane son Carquois,  
 Pour d'un concert de voix les saluer ensemble.

Cela fait, trouvez-vous, d'une humeur plus bardie,  
 Es lieux où les attend la Nymphé de vos parcs ;  
 Assemblez vos moutons, si que de toutes parts,  
 Ne s'entende aujourd'huy, que chants de melodie.

Celuy qui quelquefois, au point d'une seree,  
 A pû voir des poussins se jetter au butin,  
 Que la poule, clappant pour leur faire festin,  
 Avoit le long d'un mur pris à la picoree ;

Peut juger des agneaux la tremoussante presse,  
 Autour du mets friand qui leur est présenté,  
 Peut juger des bergers l'active agilité,  
 Pour flatter l'agnelet qui d'aise les caresse.

Je les vi l'autre jour, au retour du voyage,  
 Qui ne fut sans mentir, moins plaisant que soudain,  
 Les uns par les costaux, chasser un jeune Dain,  
 Les autres à la luite exercer leur courage.



Aucuns d'un pié gaillard, faire sauts de mesure,  
 Pour donner plus débat à leur gaye santé;  
 Et ceux qui de sauter faisoient difficulté,  
 Redresser d'un Paysan la caduque mesure.

Mais de tout ce recit, chose tant ne m'agree,  
 Que leur douce rencontre avec leurs compagnons,  
 Qui fut avant le soir, au milieu des Cantons,  
 Où chacun pour cabane, à sa loge attitree:

Après avoir posé bastons & mantelines,  
 L'un dit, he ! mon berger, dépein nous nos agneaux ;  
 L'autre l'ayant ouï, repart, quoy ? nos troupeaux  
 Se sont-ils bien conduits, sans franchir nos colines ?

Il est vray que le mot fut la fin de l'enqueste,  
 Et qu'entrant en festin, je vi que chacun d'eux  
 Prit sa part du repas, où me trouvant entr'eux,  
 Je les observay tous, pour décrire la feste.

J'admire le banquet pour la delicatesse,  
 J'admire ces bergers pour la civilité,  
 J'admire en leurs discours une sincerité,  
 Mais sur tout un sujet digne pour sa richesse.

Si l'un d'eux proposoit, sa prudence estoit telle,  
 Qu'il n'empruntoit ses mots d'un langage estranger,  
 Il n'imitoit non plus, l'humeur du voyager,  
 Qui sans cesse reedit une mesme nouvelle :

Moins encor ceux qu'on void dans un Senat d'Eglise,  
Assemblez pour traiter de quelque different,  
Apeller en courroux, l'un ou l'autre ignorant,  
Pour n'avoir dit qu'un mot avec trop de franchise.

Non, ceux cymieux instruits, pour prevenir l'offence  
Traittoient en mots conus, la cause du parti;  
Le premier ayant dit, & l'autre reparti,  
Vntiers, sans se fâcher, prononçoit la sentence.

C'est ainsi que pour lors, ayans dépeint le geste  
Du berger, qui par ordre espousa les deux sœurs,  
Et loüé de ses fruits les plaisantes douceurs,  
Fut deduit de Laban le larcin manifeste.

Aucuns representoient l'insatiable envie  
D'un Ours & d'un Lyon, qui le long d'un coupeau,  
Trainoient chacun son bouc ravîs hors du troupeau,  
De celuy qui l'oyant leur fit perdre la vie.

Autres ramendoient qu'un Geant effroiable,  
Par le mesme berger avoit esté vaincu:  
Et tous tous insistoient que Dieu fut reconnu,  
Dans le buisson ardent, par un berger croyable;

Assurans que ce feu, d'une grace pareille,  
Dit à d'autres bergers, la naissance de Christ,  
Lors mesme que de nuict, son Ange leur prescrit  
A chacun, les moyens d'aller voir la merveille.

Puis comme deux soufflets, pour animer la flamme,  
 Par ordre pantelans, embrasent les charbons ;  
 Ces bergers au sortir, pour appliquer ces dons,  
 Rentroient sur le discours du sujet qui m'enflame ;  
 Se disans l'un à l'autre, Or sus, prenons courage.

Imitons du premier l'active agilité,  
 Imitons du second le courage indonté,  
 Pour affranchir nos parcs, de trouble & de carnage.

Allons au clair buisson, l'Eternel nous appelle ;  
 Allons, c'est son conseil qui nous instruit tous :  
 Lors, comme ces bergers, nous irons à genoux,  
 Adorer de son Fils la naissance nouvelle.

Or tandis qu'à ces mots, extaticq je me pâme,  
 Charité m'apparut en habit de berger,  
 Disant, Je suis ta guide & garde du Verger,  
 Où le Ciel te depart ce bel Enthousiame.

Car sçache que le Champ, où la troupe bergere  
 Void paistre ses troupeaux, est la maison de Dieu ;  
 Son tapis fleuroné, la collecte du lieu,  
 Et le peuple d'icelle, une Gent passagere.

La brigade d'oyseaux, nichant sous ses fabriques,  
 Sont autant de bannis distincts de nation,  
 Qui pour exalter Dieu, sauvez d'affliction,  
 Chantent d'aise ravis, ses œuvres magnifiques.



Le troupeau, visité par ordre véritable,  
Sont les pauvres du lieu tant de fois recité,  
Leurs maisons au cartier font un parc limité  
D'où n'approche jamais l'injure insupportable.

Ainsi des Agnelets la longue parabole,  
Compren les Orphelins que l'on esleve aux champs;  
Tant qu'estans parvenus à l'âge de sept ans,  
On les tire de là pour les mettre à l'Escole.

Bref, les vaillans Bergers que ton œil y contemple,  
Sont ceux dont l'on fait choix pour paistre le bercail,  
Et lesquels tu verras, bien dignes du travail,  
Joindre de toutes parts, pour le servir au Temple.

Ton nom est sur le roole, entre ceux que l'Eglise  
Admet de temps en temps, pour eslire Bergers:  
Partant où que tu sois, oyant ses messagers:  
Rends toy dans son Senat, sans user de remise.

Supplee à ses defauts, l'Eternel te convie,  
Et t'assure de plus, qu'en te rendant soigneux,  
Tu seras au chemin du triomphe pompeux,  
Où ma gloire apparut pour façonner ta vie.

C'est par ce beau discours, que ma guide fidelle  
Ayant gagné mon cœur, attire aussi ma main;  
Et par ce seul moyen que j'apperçeu soudain,  
Que chacun doit servir quand le Seigneur l'appelle.

Car pour m'encourager, elle me dit encore,  
Voy-tu ce lieu de paix, ce magazin public ?  
Là demain mes Commis te diront en public,  
Tout ce que Dieu requiert du berger qui l'honore :

Ajoûtant pour cela, Voy donc la diligence  
Des uns, & tu sçauras que tu dois en servant,  
Post-poser ton profit, quoy que mis en avant,  
Pour subvenir à ceux qui sont en indigence.

Autres, pour esprouver ton humeur volontaire,  
T'enseigneront si bien à juger des saisons,  
Que sans t'incommoder, tu paîstras tes toisons,  
Et si tu te rendras un berger salutaire.

A ces mots, le premier d'aise me manifeste,  
Tandis que son troupeau païssoit es plus beaux lieux,  
L'art duquelles accords font connoistre à nos yeux,  
La cadence & le bal du Chariot celeste.

Mais tous ses mouvements conduits par Symmetrie,  
Avec leurs contrepoids justement balancez,  
N'observoient mieux le temps, ny ses points compassez,  
Que luy pour les brebis de sa chere Patrie.

Doh, le beau soucy qui luit en ton parterre,  
Apparoit à mes yeux d'un lustre nompareil;  
Non comme ceux des champs qui fanent au Soleil,  
Mais bien comme un Laurier qui fait teste au Tonnerre.

Car ta fleur au besoin, non moins soüevre que pure,  
Plus qu'autre resistoit à la contagion ;  
Le pauvre en fit esprouve es jours d'affliction,  
Lors mesme que son suc estoit du mal la cure.

L'on dit qu'un Champ est beau, quand la terre immobile  
Produit son verd, sa fleur, son grain & son dizeau :  
C'est ainsi que je voy dans nos Parcs, un Champ-beau  
Produire pour les siens mainte plante fertile.

Je ne puis oublier, tant son dépost m'engage,  
A luy ceder le los tel qu'il a merité,  
Que c'est l'homme, en sept ans, preuve de sa bonté,  
Qui n'a changé de parc, d'humeur, ny de courage.

Son suivant est Lanois, fruiët au goust delectable,  
Et duquel la Vertu confite en son travail,  
Atant & tant de fois ragousté le bercail,  
Qu'à bon droit il est dit Lanois, Noix charitable.

Non loin, je vi Brunin & sa couleur brunette,  
Je dis Brunin le brun, bruneau le nompareil,  
Brunin qui pour son parc n'a point craint le Soleil,  
Ny l'Aquilon frilleux, ny l'aspect du Comette.

Bruneau petit de corps, mais vaillant de courage,  
Brunin aux yeux d'Argus, yeux qui d'un vif regard,  
Découvroient au besoin, la malice & le fard  
Des boucs qui se fourroient parmy son pasturage.



Le bon grain au moulin se dissout en farine,  
 Qu'on passe par le Sas, pour la reduire en pain :  
 C'est ainsi qu'en criblant, j'avise son prochain,  
 Moudre, cuire & donner son blé dans la famine :

Car c'est luy, (je l'ay veu) qui nous ouvroit sa grange,  
 Pour assister du sien, le pauvre à son besoin ;  
 Et qui le visitant, en prenoit un tel soin,  
 Que maint le dit encor exaltant sa loüange.

Puisses-tu donc, Berger, & tes nouvelles plantes,  
 Vivre toujours de mesme en la maison de Dieu,  
 Afin que hauts pilliers assis au beau milieu,  
 Toujours, toujours y soient tes vertus triomphantes.

Mais qui me nommera celui dont les tutelles  
 Le titrent si souvent le pere au soin mignon ?  
 Vrayement à son parler, c'est ce bon Bourguignon,  
 Qui d'un chant d'Oriot passe les Philomeles.

Bergers, si vous voulez comprendre son ramage,  
 Allons ouïr sa voix à l'ombre des buissons :  
 Allons, car c'est l'oyseau duquel les nourrissons  
 Nont repû de sa chair, mais bien de son courage.

Quand je songe à part-moy, pour affronter l'Envie,  
 Aux Hymnes qu'il chantoit en faveur du troupeau,  
 Je dis, & si le crois, que Dieu par son Oreau,  
 Nous preschoit l'avant-goust du triomphe de vie.

He!

He ! qui me fournira d'un Tubal la Science,  
Pour pouvoir imiter sans feindre ou varier,  
L'autre qui pour nos parcs, d'un trait de Serrurier,  
Compose icy la clef d'Amour & de Prudence.

Berger ce sera toy, toy qui seul le peux faire ;  
Ce sera ta houlette & ton soin pastoral,  
Qui seront le fusil, l'enclume & le metal,  
Pour m'apprendre en tout temps ce qui doit satisfaire.

J'ay decouvert tes pas, lors que ta main secrette,  
Administroit secours à maint pauvre honteux ;  
Et quand tu visitois ton parc necessiteux,  
J'ay voulu hazarder d'espier ta cachette :

Où j'ay cent & cent fois, veu ta douce caresse,  
Vers celles qui pleuroient la perte de l'Espoux,  
Et cent fois observé ton œil humain & doux ;  
Vers ceux que le chagrin accabloit de tristesse.

J'ay veu ta pitié, quand ta voix salutaire,  
Implorant l'Eternel allegoit leurs douleurs ;  
Et quand de tes bien-faits tu tarissois leurs pleurs  
J'eû dans l'aise où j'étois, de la peine à me faire.

Mais quoy que le respect, sujet de mon silence,  
Empesche mes desseins d'eternizer ton los,  
Si seray-je pour toy, lors qu'auraport des lots,  
Sera fait choix de ceux dont le rang nous devance.

Je pensois avoir fait, pour vaquer à ma charge,  
 Quand celle qui conduit la plume que je tiens,  
 Me dit, demeure & voy, pour bien paistre les miens,  
 Ceux qui succederont aux autres qu'on décharge.

Alors je vi passer le long de deux murailles,  
 Le noir dessus le dos & le dueil dans le sein,  
 Ces Bergers deux à deux, suivis du noir effein,  
 Qui les accompagnoit plurant deux funeraïles.

De ce triste depart la descharge cruelle,  
 Me fit luy repartir, he ! ma guide, di moy,  
 Qui sont donc ces deux corps ? où s'en va ce convoi ?  
 Afin que leurs tombeaux soient du mien le modèle.

Monstre moy, s'il te plaist, par quelle ligne Astree,  
 Ont passé leurs esprits en quittant ces bas lieux :  
 Guinde moy jusqu'au Ciel, pour y voir glorieux,  
 De quel œil on les void en la pompe Sacree.

Elle respond, Iacob fût trompé du salaire,  
 Apres avoir servi son terme pour Rachel :  
 Mais ceux-cy de bon-heur servans à l'Eternel,  
 Ont receu du loyer l'avance salutaire.

C'est pour eux que tu vois l'air retentir de plaintes,  
 Et pour eux que maint œil fait distiller ses pleurs,  
 C'est pour eux que chacun raconte ses douleurs,  
 Et par eux que la mort a fait voir ses atteintes.

Enfans,



Enfans, sechez vos yeux ; le Dieu qui vous espreuve,  
Vous sera favorable, il est un pere doux :

Et vous qui lamentez la perte de l'Espoux,  
Consolez vos enfans, le Ciel cherit la vefve.

Mais bien vous, delaissez de leur main secourable,  
Débordez vos souspirs sur ce Marbre transi ;  
Arrosez-le de pleurs, & puis dites ainsi,  
Icy giſt des Bergers la fleur incomparable.

Comme je m'efforçois de rentrer dans la plaine,  
L'un des nouveaux Bergers me monstra son faux-bourg,  
Où contemplant les siens, je di, je voy du Bourg,  
Dont ravi je ne puis assez loier la peine.

Car bien que ton cartier soit fâcheux & penible,  
Si-est-ce que le fruit de tes dignes labours,  
Me fait resouvenir d'un gay Printemps de fleurs,  
Où tu repais ta troupe beureusement paisible.

Courage, mon Berger, he ! mon Berger, courage,  
Je voy déjà Laban qui prepare Rachel,  
Tu l'avois avoir ton salaire estoit tel ;  
Mais pour servir deux fois, aime la davantage.

L'on dit que sous la cendre est souvent l'estincelle,  
Qui peut en l'ayvant, brusler un monde entier ;  
Je le puis dire icy, sans sortir du cartier,  
Où l'on regrette encor les feux du bon Lincelle.

Car bien que de son poil la cendre blanchissante,  
 L'eust pû bien excuser de maint fascheux travail,  
 Si fut-il si penible au tour de son bercail,  
 Qu'il surpassoit tout autre en l'œuvre que je chante.

Le Papillon naissant dans la plaine émaillée,  
 D'un vol vol-voltigeant ne hante que les fleurs :  
 Mais mon Vers en peint un, qui parmy les douleurs,  
 Fait voir dedans nos parcs, en tout temps sa volée.

Courage mon David, puis que tienne est la fonde,  
 La Lyre & les Chansons du Propbete Royal ;  
 Fournis toy comme luy, d'un caillou martial,  
 Qui soit dur & pesant & de forme bien ronde.

Afin qu'en combatant ce monstre d'avarice,  
 Qui n'aguères morguoit nos troupes haut & bas,  
 Tu puisses, mon Berger, si bien donter ses pas,  
 Que l'effort de ton coup soit son dernier supplice.

Le proverbe commun n'est toujours veritable,  
 Qu'au dedans des Cercueils ne sont rien qu'ossements ;  
 Car je voy qu'une Tombe & ses vifs mouvements,  
 Departent au troupeau maint dépost admirable.

J'admire quelquefois son humeur volontaire,  
 Et quelquefois aussi sa memoire en detail :  
 J'admire son bon sens, j'admire son travail ;  
 Bref j'admire une Tombe à nos parcs saluaire.

Petit Chien, joly Chien, ton naturel aimable,  
Fait aussi que le pauvre admire tes faveurs :  
He ! qui n'admireroit ces japements vaneurs,  
Que tu fais éclater pour te rendre admirable.

Chasse donc, mon Desquiens, les tempestes soudaines,  
Qui s'élèvent rafflant l'honneur de nos buissons ;  
Chasse le morne Hyver qui de mille glaçons,  
Affaisse nos Costaux, & de neige les Plaines.

Chasse cét avant-Chien qui grille nos montagnes,  
Dessèche nos ruisseaux, & d'un Æthne de feux,  
Moissonne pantelant ces beaux tapis herbeux,  
Dont l'émail jaunissant decoroit nos campagnes.

Et puis comme devant, fay toujours bonne garde,  
Si mon œil ne s'abuse, icy paroist le loup :  
Les temps sont dangereux, il ne faut qu'un seul coup,  
Pour perdre de nos parcs la brebis moins bagarde.

Mais non, rassure toy, le voicy sans furie,  
Sans ruse, sans degast, exempt de cruauté ;  
S'il est loup, c'est de nom, car son humanité  
Cherit de nos hameaux la moindre Bergerie.

C'est souvent ès forests que l'on trouve sans chasse,  
La griffe de la louve & du jangler le croc :  
Mais sans entrer au bois, je voy passer du Bôc,  
Qui chassant est chassé par un loup qui le chasse.

Car



Car tandis, mon Berger, que tu vaquois au large,  
 Pour bastir à l'escart, tes superbes maisons,  
 Le Lou (tel est son nom) allant voir tes toisons,  
 Prit la garde du parc commis de sous ta charge.

Si dois-je dire icy, que ton soin en l'affaire,  
 Bien qu'absent quelquefois, n'est pas du tout blâmé :  
 Non, il ma dit souvent que tu restois aimé,  
 Et que dans ton cartier il n'a veu chose à faire.

Celuy qui marche apres, dont le disert langage  
 Sereneroit le front d'un Tartare cruel,  
 Doit estre à sa façon, ce bon homme Lourdel,  
 Qui n'a rien que le nom, de lourd pour son partage.

Ses discours relevez & sa grace gentille,  
 Versant sur nos troupeaux son suc délicieux,  
 Sont fidelles tesmoins du don officieux,  
 Qui pout instruire un autre, incessamment distille.

Le dernier est celuy qui porte en sa banniere,  
 En faveur de nos parcs, l'incarnat pourpreté,  
 Couleur digne de vray, de son humanité,  
 Representant le sang qui nous donne lumiere :

Couleur qui fit au bois éclater sa puissance,  
 En rachetant les siens des peines de l'enfer :  
 Couleur que j'eusse veu dans mes Vers triompher,  
 Si la nuict qui pressoit n'eust rompu l'assistance.

De sorte qu'au sortir, tout ce que je pû faire,  
Sans leur estre importun, fût de leur demander,  
Et la place & le jour, où pour les seconder,  
Je prendrois la boulette afin d'y satisfaire.

Demande qui leur plût, d'autant plus que requise,  
Disant avec respect; Le Saint Temple est le lieu,  
Où par ordre, demain, la voix du Fils de Dieu,  
Te donnera ta charge en face de l'Eglise.

Or je suis (nous dit-il) la pâture de vie,  
Quiconque vient à moy, n'aura jamais défaut;  
Je suis le bon Berger qui descendit d'en haut,  
Pour sauver mes brebis des pattes de l'envie.

Vous doncques qui voüez par vos fermes promesses,  
De paistre mon troupeau, rassasiez sa faim;  
Faites que l'Orphelin benisse vostre main,  
Et que les affligés exaltent vos caresses.

Que la veuve en tout temps par vous soit secourüe,  
Crainte que le défaut n'aggrave sa clameur:  
Supportez l'estrange, crainte que sa rumeur  
N'allume contre vous mon ire plus aiguë.

Car icy je vous dis, voire je vous le jure,  
Que si quelcun des miens perit entre vos mains,  
Les traits de ma fureur, violens & soudains,  
Redoubleront sur vous pour venger son injure.

Mais si de mes conseils vous suivez l'ordonnance,  
 Tenez pour assuré que le froid, ny le chaud,  
 La tempeste, l'esclair, ny la foudre d'en haut,  
 N'auront jamais pouvoir de vous porter nuissance.

Vous semerez vos champs, & la terre fertile  
 Remplira de ses biens vos granges à foison ;  
 Vos plantes fleuriront pour porter en saison,  
 Fruits dont le goust divers est en tout temps utile.

Le Ciel toujours serain versera sa rosée,  
 Sur vos monts parsemez de fleurs & d'arbriseaux,  
 Vos surgeons fontaniers & vos plaisans ruisseaux,  
 Reverdiront vos prez où l'herbe est divisée.

Vous aurez des enfans, dont la race fidelle  
 Possedera le fruit de vos riches labeurs :  
 Bref en paissant les miens, comme bons conducteurs,  
 Vous aurez pour guerdon la couronne immortelle.

A peine du devoir la charge ainsi prescrite,  
 M'avoit encor appris l'ordre de ce saint lieu,  
 Que me representant la menace de Dieu,  
 Et sa ferme promesse à qui bien s'en acquitte.

Triste j'alloy disant, Les propos de ta bouche,  
 Qui surpasse le baume, & du miel la douceur,  
 Ont produit en mon ame, un effet si tres-seur,  
 Que mon cœur en sursauf les redit dans ma couche.

Mais



*Mais comme un Papillon, je caresse la flamme,  
Qui m'ayant attiré, grille mes ailerons :  
Car pyrauste nouveau, c'est dans tes lamperons,  
Où convaincu je voy de mes pechez la trame.*

*Je voy, mais las ! bien tard, ô Dieu ! je le confesse,  
Qu'un soucy trop mondain a fait glisser mes pas ;  
Je voy que mes plaisirs m'emportant haut & bas,  
Ont esloigné mon cœur des lieux de ma promesse.*

*Voire, hélas ! j'apperçoy qu'une grand' nonchalance,  
A la fin m'a rendu d'un esprit endurcy :  
J'apperçoy qu'au besoin, negligant ta mercy,  
J'ay disputé l'excuse au poids de ma balance.*

*Si bien que plus je songe au cours de ma nature,  
Et plus & plus, mon Dieu ! j'apperçoy mon meschef ;  
Te priant ardemment, comme icy derechef,  
D'avoir pitié de moy qui suis ta creature.*

*Car c'est en vain, Seigneur ! c'est en vain que j'estrive  
A vouloir subsister, tu connois qui je suis ;  
C'est en vain que ma nef découvre ses ennuïs,  
Si ton œil ne l'adresse, où tu veux qu'elle arrive.*

*Attendant donc de toy, la faveur & la grace  
Que tu departs aux tiens, les sauvant del Enfer ;  
Et qu'avec Charité je puisse triompher.  
Guide si bien mes pas que l'œuvre en soit la trace.*

25. ... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..



S V R  
 LES CHARGES DV  
 DIACONAT.

STANCES.

A CELVY QVI PRESIDE.

**A**vant que commencer, avec humble priere,  
 Demande à l'Eternel sa faveur singuliere;  
 Et quand tu finiras loüe encor sa bonté :  
 Encline ton esprit vers celuy qui propose,  
 Afin que son sujet te prepare & dispose,  
 A conduire l'avis où panche l'équité.

K<sub>3</sub>

Veux-tu



*Veux-tu trouver l'erreur, quand un avis varie ?  
 Ne sois prompt à juger celui qui contrarie,  
 Non plus qu'à censurer l'autre qui se meprend.  
 Veux-tu que Charité face voir ton mérite ?  
 Imite sa vertu qui jamais ne s'irrite,  
 Et decide en douceur tous poincts de different.*

### AVX ASSISTANS.

**O** *Peuple bien-heureux, bien-heureuse concorde,  
 Quand l'on cede à raison, & que chacun s'accorde !  
 Car à quoy le debat, à quoy tant s'élever ?  
 A quoy tend ce fusil que le discord allume,  
 Sinon à rompre l'ordre, & contre la coustume,  
 Pervertir les avis à force d'estriuer ?*

*Les ruisseaux que l'on void serpenter par la plaine,  
 Et loin, loin, murmurans écarter mainte veine,  
 Peuvent se rencontrer bien que diversément :  
 Mais ceux qui divisez & disputant estrivent,  
 Ils discourent en vain ; car jamais ils n'arrivent,  
 A s'accorder des poincts, moins de leur argument.*

## A L'ESCRIVAIN.

**D'**Un stile doux fluide & d'une plume isnelle,  
Couche dans tes Cayers, l'extract par le modelle,  
D'un Compte balancé que tu verras parfait :  
Afin que le Boursier de toyne puisse dire,  
Avoir perdu le sien, faute de bien escrire ;  
Ent'acquittant ainsi, tu l'auras satisfait :

## AU BOVRSIER.

**Q**ue ta loyalle main s'esloigne d'Avarice,  
Sçachant que les thresors sont les appas du vice  
Et que les manier sans soin, est t'engager :  
Car comme le peche' commis par oubliance,  
Ne doit estre excusé, moins encor l'imprudence :  
Celuy tente le mal qui se met au danger.

A CELVY QVI RECOIT  
les Aumosnes.

**C'**Est chose qui duit bien, de tenir à la porte,  
Les plats pour recevoir l'Aumosne qu'on y porte :  
Mais comme le passant est prompt à s'oublier ;  
L'offrande pour celarequiert qu'on la demande.  
Partant fay ce debvoir : celui qui le commande,  
Fait aussi que la main ne te peut dénier.

Et si tu veux encor accroistre ta lumiere,  
Imite du Soleil la course journaliere,  
Qui parmi sa chaleur nous depart sa clarté :  
Afin que ton present puisse, digne du Temple,  
Si bien estre observé, que Dieu qui le contemple,  
Te recoive en son temps où regne Charité.



L A  
M U S E  
CHRESTIENNE.

Representant les Miseres du temps, la Calamité publique des Eglises de France, l'estat & la conduite de celle qui est recueillie en la Ville de Londres, sous la favorable protection de leurs Majestez d'Angleterre; A sçavoir ELIZABETH d'heureuse memoire, & du depuis, sous le regne fleurissant de IACQUES premier.

L

A

A MESSIEURS

ET TRES-CHERS

FRERES LES PASTEURS,

Anciens, Diacres, &  
Fideles de l'Eglise.

SONNET.

**L**E Ciel m'ayant fait naistre en un temps de carnage,  
Et ce temps redoublant comme font mes ennuis,  
Ie me suis resolu, dans l'angoisse où je suis,  
De deduire ce temps, son estre & son ouyrage.

Car ayant veu l'esclair au travers de l'orage,  
Vendanger du Seigneur & la Vigne & les fruits,  
Leau s'emprourper de sang, l'air retentir de bruits,  
Que pourroit moins la terre exprimer que l'outrage?

Vous doncques heritiers du bastiment Divin,  
Que Dieu fit de son Sep la tige & le provin,  
Oyez icy parler une voix pitoyable.

Par elle vous sçaurez que jamais les Tyrans  
N'ont tant froissé l'Autel, comme de puis ce temps,  
A fait de nos haineux la rage insatiable.

LES



# LES MISERES. CHANT I.

Ce premier Chant traite du banissement, fuite & persécution des Fideles, sous le regne déplorable de HENRY III. De l'arrivee & bonne reception des bannis, au pays d'Angleterre, & plus particulierement par la Reyne pour lors en la Ville de Londres.



*Insupportable joug qui captive l'Eglise,  
Les fers, le feu, la haine & la crainte d'erreur,  
M'avoient si vivement accablé de terreur,  
Qu'en fuyant le danger, je trouvoy la franchise.*

L2

Du



Du plus bas des rochers, une voix attristee,  
 Pour l'extrême rigueur des Miseres du temps,  
 M'adressant son propos, r'appaisa tous mes sens,  
 Tant bien fut au discours l'assistance adjoûtee.

Je suis (ce me dit elle) & ta sœur & ta mere,  
 Fille du Tout-puissant & Pere Souverain;  
 Je suis Religion, l'Eglise dont le sein  
 T'a nourri de son lait, sous l'aïste de ton pere.

Prends moy donc pour ta guide en ce temps déplorable.  
 Tu dois pour obeir abandonner ce lieu :  
 Celuy qui le commande est instrument de Dieu,  
 Mais qui le frappera d'un coup inevitable.

Et de là m'animant, me monstre une Nacelle,  
 Flottant au gré du vent sous l'estandart de Christ,  
 Où m'attirant à bord, Dieu par son bon Esprit,  
 Nous enflamoit d'amour, de constance & de zele.

Ce fut là qu'au luisant des rais de la lumiere,  
 S'espouventa Python de voir calmer les mers :  
 Nos Hymnes & nos cris de joye tous divers,  
 Parvenoient jusqu'au Ciel, au son de la priere.

Tout-puissant, tout-voyant, Pilote qui sans voile,  
 Fendis jadis les flots pour ton peuple passer,  
 Gouvernera Navire, & me vueille adresser  
 Au port où le Sauveur fait luire son estoille.

*Afin que de paistre du vent & de l'orage,  
Que Babel & les siens soufflent par l'Vniuers ;  
Rangé sous tes Edicts, je décrive en mes Vers,  
Tes peuples rassemblez dedans ton heritage.*

*Encor que l'Alcyon sur nostre bord tranquille,  
Nichoit pres de nos flots, pour monstrier le serain,  
Dieu voulut qu'une Reyne, aux yeux du loup Romain,  
Après un calme heureux, nous reçeut en son Isle.*

*Où ne fûmes plustost conduis à l'Auditoire,  
Où prioit l'estranger ; que l'oracle du lieu  
Nous embrasse & nous dit ; Soyez benits de Dieu,  
Qui vous a preservez pour en avoir la gloire.*

*Ce qu'ayant veu les siens, bien dignes de loüange,  
Nous benirent de mesme & de cœur & de main,  
Demandant les raisons du changement soudain,  
Qui causoit nostre fuitte en une terre estrange.*

*Or si l'un fut pressant d'en sçavoir la nouvelle,  
L'autre ne l'estoit moins pour l'oster de soucy :  
Si l'un en fut émeu, l'autre le fut aussi,  
Au regard de l'Autel sujet de la querelle.*

*C'est de ce seul discours, bien que je n'eusse l'âge  
Pour comprendre l'estat de nos afflictions,  
Que je diray pourtant vuide de passions,  
Avoir oüy ma Guide enfler ce langage.*

La France est aux abois, nos maisons sont en cendre,  
 Nos Saints lieux démolis, nos Prophetes tuez;  
 Où s'il en reste aucuns, ils sont destituez  
 De tout secours humain qui puisse les defendre.

Ha ! respond un Vieillard, la France est ma patrie,  
 Où n'agueres l'Edict avoit si bien pourveu;  
 La France est un pais qui frappe à despourveu :  
 Partant ne cele rien du mal qui la decrie.

Cette voix luy repart, Ceux qui estoient les peres  
 Du troupeau domestique avant l'affliction,  
 Sont aujourd'hu les Loups race de Lycaon,  
 Qui déchirent les parcs des plus dolentes meres.

Car ce n'est plus au Reistre à qui l'on fait la guerre,  
 Moins aux Ducs qui liguez frappaient comme ennemis;  
 C'en est plus au Voleur, qu'un Roy par ses Commis,  
 En veut d'un juste bras, pour en purger la terre.

Non, c'est le bon sujet, c'est l'amyc'est le frere,  
 Qui courbent maintenant, sous l'estandart de Mars :  
 Ce sont les vrais François, qui tombent sous les dars  
 Des François qui les vont accablant de misere.

On void le vieil rustique, en menant sa charuë,  
 Assommé de plein jour, par l'Argolet leger :  
 On void la Pastorelle & son amy Berger  
 Galoppez par les champs du Lancier qui les tuë.



On void le bon bourgeois, bonneur de sa famille,  
Qui souloit commander à maint autre sous luy,  
Battu, pillé, chassé, triste accablé d'ennuy,  
Par le moindre Soldat qui loge dans sa Ville.

Si que le Brigandean qui cerchoit pour retraite,  
En temps de paix des bois l'antre le plus caché,  
Fait vendre & publier au milieu du marché  
Ses larcins & son meurtre, au son de la trompette.

On void trainer lié l'innocent au supplice,  
Suivy du malfaieteur qui luy fait son procez :  
On void du pere occis les fils mal redressez,  
Souffrir sans autre appel, le comble d'injustice.

On void dans le debris des mesures de France,  
Le peuple humilié, le tyran arrogant ;  
L'un nourrir son Voleur, l'autre dire morgant,  
Ie n'ay loy que mon bras, ny zele que puissance.

Bref dans l'estat piteux de nos tristes querelles,  
On void d'un bras armé, les ennemis de Dieu,  
Guetter les eschappez du massacre & du lieu,  
Pour d'un coup achever le reste des Fidelles.

Cette horreur m'a fait voir, passant par les campagnes,  
Que n'agueres le Ciel couvroit de vives fleurs,  
Les champs blanchir des os de ceux que nos voleurs  
Avoient assasinez au sortir des montagnes.

Nos ruisseaux sont de sang, de sang sont nos rivières,  
 Nos sources, nos estangs & toutes sortes d'eaux  
 De sang sont nos maisons, & de sang les berceaux,  
 Où nos tendres enfans reclamoient nos prières.

Comme je m'approchois de la coste beffonne  
 Du port où j'ay fait voile, en traversant un bois,  
 L'entr'oüis les accens d'une si triste vois,  
 Que je me destournay pour chercher la personne.

Trouvant donc une femme au bas d'une Vallée,  
 Aspirant à la mort, je luy tendis la main :  
 Mais le coup du trespas la saisit si soudain,  
 Que l'ame sans parler prit au Ciel sa volée.

Il est vray qu'à ses pieds je trouve un petit livre,  
 Qui traittoit amplement du sujet de son mal ;  
 Que je n'ay sceu qu'après, non, un fier animal,  
 Comme je le lisois, m'empescha de poursuivre.

Ce mastin carnacier appercevant ma crainte,  
 De ce qu'en l'abordant il redoubloit sa voix,  
 Ne me donna respit, tant que chassé du bois,  
 Et la morte au cercueil, je transcry cette plainte.

J'avois pour mon espoux, en ce temps déplorable,  
 Vn homme vertueux & des mieux accomplis ;  
 Je l'ay veu massacrer avec deux de mes fils,  
 Et faire des meurtris un aspect effroiable.

*J'avois*

*J'avois pour mon support trois filles bien paisibles,  
Aqui j'avois appris la crainte de mon Dieu :  
Leurs corps j'ay veu forcer, & mettre au mesme lieu,  
La poudre & le fusil des flâmes plus horribles.*

*Deux enfans me restoient, qui pour ma nourriture,  
Alloient parmi ces bois amasser quelque fruiet ;  
Mais un jour les cherchant, sur le poinct de la nuit,  
J'avise un loup hideux en faire sa pâture.*

*Le cours, mais las ! trop tard, trop tard, je le puis dire,  
Quand des corps déchirez ne restoit que le sang,  
Sang que je r'amassay dans un creux caillou blanc,  
Pour écrire ces mots tesmoins de mon martyre.*

*O France desolee ! ô mere non plus mere,  
Ains traistresse à ton sang, barbare & sans pitié !  
Tu traittes tes sujets, sous fainte d'amitié,  
Tout ainsi qu'un tyran fait son peuple en colere.*

*Iadis on te disoit l'honneur des Monarchies,  
Quand les tiens par la paix t'illustroient de ce rang :  
Mais ores tes enfans meurtris dedans ton flanc,  
Publiront en tous lieux l'horreur de tes furies.*

*Ingrate Iezabel, maudite Proserpine,  
C'est toy qui pers ainsi l'honneur des Fleurs de Lys ;  
C'est toy, chacun le void, & que plus tu vieillis,  
Plus ta desloyauté va tramant leur ruine.*



Taruse va par tout, nul allié de France  
N'esquive ton dessein, ny mesme l'estranger ;  
Tu te ris du mal-heur, & sans voir le danger,  
Tu perds le jugement perdant la connoissance.

Quelque enfant échappoit d'Herode la turie,  
Et quelcun de César le funeste couteau,  
Quelcun d'Antiochus l'execrable cerviceau,  
Mais pas un de tes coup n'évite la furie.

Après avoir livré d'une dextre inhumaine,  
Les fidelles Martyrs au funebre bucher,  
Par neuf fois tu semonds le discord, pour chercher  
Des maux frais inventez par la Circe Romaine.

Tu conjures l'Enfer, les Démons tu r'appelles,  
Par la voix des Sorciers tu troubles nos tombeaux :  
L'Exorcisme te plaist, tu traverse les eaux,  
Pour estancher ta soif du suc de nos moïelles.

Mais va dire à Satan, de voix imperieuse,  
Qu'il calcule tes coups portez au desespoir ;  
Compte aussi les damnez que tu luy fais avoir,  
Et tous jours les perdant, sois nous injurieuse.

Si n'auras-tu jamais, indontable Megere,  
Pouvoir d'exterminer ceux qui reverent Dieu :  
Tu peux les affliger, mais ailleurs est le lieu  
Où Dieu les doit venger en sa juste colere.

Non,

Non, je diray de plus, que le sang & la cendre  
De ceux que tu meurtris, pensant nous consumer,  
Germeront à milliers, pour un jour parfumer  
L'autel où Dieu viendra nos requestes entendre.

A ces mots, le Viellard l'arreste & puis replique,  
Le Ciel fait ainsi choix de ceux qu'il veut sauver;  
Le Ciel arme ainsi ceux qu'il luy plaist esprouver,  
Par les afflictions que Satan nous pratique.

Mais toy qui nous deduits les maux à la traverse,  
D'un Estat qui se perd sous l'esclat d'un faux-jour;  
Console tes troupeaux, puis nous irons en Cour,  
En ad'vertir les Grands, & par eux la Princeesse.

Dans ce Palais luisant d'estoilles brillonnantes,  
Où seoit en conseil la prudente Pallas,  
Nous trouvons sa Noblesse assez proche du pas,  
Où l'attendoit la Vierge & d'autres peu distante :

A qui n'eûmes plus tost raconté nos détresses,  
Que la Reyne les sceut & nous respond à tous,  
Possédez ma faveur, hebergez entre nous,  
Vostre Dieu soit mon Dieu, vos ennuis mes tristesses.

Vn Roy mon devancier, bien digne de memoire,  
M'a tracé le chemin, vos Temples en font foy:  
C'est pour ce seul sujet qu'on trama contre moy,  
Et pour vous secourir, que Dieu m'esleve en gloire.

Il est vray que le Droi& que mon peuple revere,  
 Vous pourroit pour un temps donner empeschement ;  
 Mais soyez assurez que mon grand Parlement,  
 Par moy dispensera de l'acte plus sévere.

Le bras qui me sauva de la main desloyalle,  
 Qui signa ma prison, & du sanglant couteau,  
 Soit tesmoin ce matin, & vous, sacré troupeau,  
 Si ferme je ne tiens ma promesse Royale.

Celuy que l'Eternel, pour repeupler le monde,  
 Sauva du bris des flots, dans un frêle Vaisseau,  
 Ne fut plus éjoüy lors qu'il vid le rinceau,  
 Que nous en recevant cette faveur seconde.

Au lieu que de nos yeux ne distilloient que larmes,  
 Pour l'extrême rigueur de nos afflictions ;  
 Nous trouvons une Reyne, avec ses nations,  
 Qui ne chantent que Dieu sans craindre les allarmes.

Le Berger écarté sous le verd d'un bôcage,  
 Pour le glorifier, entonne sa Chançon ;  
 La Pastorelle assise à l'ombre d'un buisson,  
 Pour imiter sa voix, imite son langage.

On oit le Laboureur en menant sa Charuë,  
 Redire avec l'Echo, leurs Hymnes triomphans ;  
 On entend l'artisan, sa femme & ses enfans,  
 Pour le magnifier, chanter de rue en rue.

Bref



Bref on ne void Autel, Palais, Maison, Boutique,  
Tant soit l'Isle enviee, & ses ports decouverts,  
Où ne sonne aujourd'huy d'un accent tout divers,  
Du grand Dieu d'Israell la gloire magnifique.

Fidelle nation, Salem la bien-heureuse !

Puisse-tu pour jamais meriter ce renom,  
Afin que l'Estranger qui reclame ton nom,  
Y die aussi toujours ta loüange fameuse.

Encor que nostre exil nous esloignast des flames,  
Du desordre & des lieux où regnoit la douleur ;  
Si-est-ce que le mal redoublant & la peur,  
Obligeroient le Pasteur à consoler nos ames :

Disant, c'est au besoin que Dieu fait ses merveilles,  
Donnant le pain du Ciel, pour repaistre ses gens :  
Ainsi du bon Iacob les peuples indigens  
Virent dans le desert, ses œuvres nonpareilles.

C'est ainsi que Samson deffit d'une machoire,  
Mille des Philistins qui l'avoient attaqué :  
C'est ainsi que David se trouvant provoqué,  
Terraça le Geant, puis chanta la victoire.

Dieu peut lors qu'il luy plaist, au plus fort du mal-aise,  
Tirer ses serviteurs du ventre des poissons ;  
Dieu peut les preserver de la dent des Lyons,  
Et du plus chaud des feux qui soit en la fournaise.

*Vray-est que pour punir le trop de deffiance,  
On à veu quelque fois le bras de l'Eternel  
Negliger au besoin son peuple & son Autel,  
Sans espargner son Arche & sa sainte Alliance :*

*Et qu'il est tres-certain, aussi le dit l'histoire,  
Que ce fut Israel qui causa le courroux :  
Il est certain que Dieu, de son honneur jaloux,  
Neglige cestuy-là qui doute de sa gloire.*

*Mais si nous l'honorons, il ne nous faut qu'un Ange,  
Tel qu'eut Exechias, pour en moins d'un moment,  
Si bien nous secourir, que l'espouvantement  
D'un coup renversera cette furie estrange.*

*He! ma Muse, où vas-tu? quoy, voudrions nous redire  
Tout ce que le Pasteur nous chantoit autrefois?  
Ne dois-tu pas sçavoir que mille & mille fois  
Plus que nous n'avons dit, ne pourroit y suffire?*

*Non, mon cœur, c'est assez que Dieu par repentance  
Fait luire sur les siens la joye du matin :  
Israel a pleuré, si que le Philistin  
Luy renvoya son Arche avec sa Convenance.*

*Partant pour rompre icy, prions qu'à son exemple,  
Il plaise au Tout-puissant humilier nos cœurs :  
Nostre Arche est en exil, mais l'arrousent de pleurs,  
Bien tost la reverrons un châcun dans son Temple.*

CHANT



## CHANT II.

En ce deuxième Chant, sont compris les devoirs de ceux à qui Dieu commet la charge de son Eglise : Puis il traite de la Discipline & de tous les Pasteurs qui comme propriétaires ont presché la Parole en icelle.

**E**N l'Avril de mon âge, un desir de connoistre,  
 La façon & les mœurs des autres nations,  
 M'embarque & fait quitter dans mes pretentions,  
 Albion & ses flots ; le temps l'a fait paroistre.

Par



Par sept fois tout du moins, le vol de l'Arondelle,  
M'avoit de nos Printemps fait conter le retour,  
Avant que de revoir le bien-heureux séjour,  
Du climat qu'aujourd'hui grand' Bretagne on appelle :

A la fin disputant à par-moy mon offence,  
Triste je me rendis sur ses bords doux-flottans,  
Et de là dans un Temple avec les penitens,  
Pour implorer le Ciel d'excuser mon absence.

Disant, Toy dont le bras m'a sauvé de la Louve,  
Babel, la grand' Cité, meurtrière de tes Saints,  
Accepte ô Tout-puissant, de mes tardives mains,  
Les vœux que je te rends où ta grace se trouve.

Car je n'ay, tu le sçais, pour faire mon offrande,  
Or, Argent, ny Parfums dignes de tes faveurs ;  
Non, je n'ay rien, Seigneur, ayant versé mes pleurs,  
Qui m'approche de toy, que ta douceur plus grande.

M'ayant donc pardonné cette boutade folle,  
Qui devoit mes pas des tentes de Sion,  
Fay qu'encor ton Autel soit la devotion,  
Où constant pour jamais, ta grace me console.

Dieu qui void de mesme œil, pour offrande licite,  
Les Agneaux du Berger & la Myrrhe des Rois,  
Voulut m'encourageant, bien qu'indigne du choïs,  
M'appeller dans son Temple, à deux charges d'eslite.

Or ayant cy-dessus déduit l'une en sa place,  
 Pour estre la premiere où j'ay tenu mon rang ;  
 Je veux me preparer à m'approcher du banc  
 De l'autre qui suivra, dont s'ensuit la preface.

Le lieu qui me receut, a bien peu de verriere,  
 Et si rien au dedans ne paroist que clarté :  
 Où Verité reluit, jamais l'obscurité  
 N'offusque sa splendeur, son corps n'est que lumiere.

Il a pour ornement, une riche peinture,  
 Diversement esparse en des divers tableaux,  
 Dont les traits de pinceau sont si vifs & si beaux,  
 Qu'Appelle jamais mieux n'imita la nature.

Iustement au milieu, du costé de la rue,  
 Le premier qui paroist, dépeint la Pieté ;  
 Devant elle, est ouvert le livre où Verité  
 Monstre que sa lueur en nous doit estre veüe :

Vn autre tout joygnant, la Foy nous represente,  
 Son corps est parsemé d'yeux clairs & transparans,  
 Ceux qui font discerner, voire aux plus ignorans,  
 Les secrets à venir comme chose presente.

Autiers, nous est pourtrait Charité qui prefere  
 Le bien de son prochain à son utilité ;  
 Indice tres-certain que c'est en charité,  
 Qu'on doit vider l'estrif lors qu'un rapport differe.

Le quart, par une main tenant une balance,  
 Demonstre la Iustice & son bel ornement ;  
 Tant pour nous enseigner à rendre esgallement  
 Le droict à qui le droict, qu'à chastier l'offence.

Au quint, est un Serpent qu'une main esleeve  
 Tient avec le Pigeon, le signe est evident :  
 Car comme il est requis que chacun soit prudent,  
 En nous simplicité doit estre aussi trouvee.

Bref chaque autre Vertu, soit divine ou morale,  
 Trouve au tour de l'enclos sa place & son tableau,  
 Les uns representans nos devoirs au troupeau,  
 Les autres au troupeau la regle Pastorale.

Plus haut me fut monstré, par voye d'entremise,  
 Vne Bibliothecque où sont divers Escrits,  
 Et tout au bas, un Livre entre les Manuscrits,  
 Titré la Discipline en la forme requise:

Que j'eusse parcouru sous la vouste du Temple,  
 Si l'ordre l'eust permis, au temps qu'on est esleu ;  
 Mais le delay fut court, car és jours qu'il est leu ;  
 L'observay du devoir la droicturiere exemple.

Partant je veux chanter que c'est une campagne,  
 Où les loups & l'agneau se trouvent quelquefois ;  
 Voire un chemin si large & si seur, que les voix  
 Censurent à bon droict celuy qui les dedaigne.



Imitant pour cela les jeunes pastorelles,  
Qui vont en divers prez pour se faire un bouquet,  
Je ne prendray mes fleurs toutes dans un parquet,  
Mais faisant choix de tout, esliray les plus belles.

Ce Livre donc nous dit, commençant par l'indice,  
Que pour bien se resoudre à servir l'Immortel,  
Chaque Fidelle doit, où que soit son autel,  
Obeir a sa voix par ordre & par police.

Que celui qui pretend d'exposer la doctrine,  
Doit bien estre approuvé devant que d'estre admis :  
Il nous doit prescher Dieu, comme étant son Commis,  
Par les mesmes leçons dont sa voix l'endoctrine.

Il doit chanter de Cbrist la grace salutaire,  
Et ce qu'il a souffert pour nos transgressions ;  
Il doit aux affligez, ses consolations,  
Et se monstrier vers tous un Pasteur volontaire.

Il doit pour bien instruire, avoir de Dieu la crainte,  
Sans rechercher des mots pour plaire aux curieux ;  
Il doit laisser la Fable aux chantres ocieux,  
Et non pas la mesler avec la chose Saincte.

Il doit admonester, exhorter & reprendre,  
Aussi bien en public, comme en particulier ;  
Il doit administrer par un soin singulier,  
Chacun des Sacrements suivant qu'on les doit prendre,

C'est un devoir pressant d'instruire la jeunesse,  
 Et de leur mettre au cœur la crainte du vray Dieu,  
 Or comme il nous enjoinct d'avoir égard au lieu,  
 Il veut qu'on aye l'œil sur celui qui la dresse.

Il doit estre esprouvé par la mesme doctrine  
 Qui sert à confirmer ceux qu'on admet Pasteurs :  
 On doit luy proposer par quels divers auteurs,  
 On veut qu'ès temps prescrits, sa voix les endoctrine.

Car comme les enfans, selon qu'on les façonne,  
 Sont Pigeons, ou Corbeaux, dans l'Arche du Seigneur :  
 Celui qui les conduit au chemin du bon-heur,  
 Ne doit leur enseigner leçon qui ne soit bonne.

Il veut que l'Ancien, pour bien servir l'Eglise,  
 Soit homme craignant Dieu, venerable & prudent ;  
 Il veut qu'il soit receu, suivant qu'au precedent  
 Ont receu les premiers, comme chose requise :

Veu qu'aux occasions, où son devoir l'appelle,  
 Il doit admonester ceux qui sont en discord ;  
 Il doit avoir le soin de les mettre d'accord,  
 Crainte que le delay n'empire leur querelle.

S'il avient toutefois que l'estrif soit si sale,  
 Que quelcuns'en offence à cause de l'esclat,  
 Il veut que le rapport en soit fait au Senat,  
 Et les tesmoins ouïs, pour purger le scandale.

La charge du Diacre est d'autant plus fascheuse,  
De ce quel indigent n'a jamais qu'une voix :  
Partant son avis est, pour s'asseurer du choix,  
Qu'il soit homme fidelle & d'humeur courageuse.

Car comme le Berger qui neglige sa peine,  
Après avoir en main la garde du troupeau,  
Doit payer les brebis jusqu'à la moindre peau,  
Que la beste ou la faim ont destruit par la plaine.

Demefme l'Eternel, au jour que son orage  
Fondra sur les Pasteurs qui negligent ses parcs,  
Ne quittera celuy qui plaidant les hazard,  
Penferas s'excusant les payer de langage.

Le Baptefme est un Sceau tres-saint & venerable,  
Que Christ ordonne à tous ; mais pour en bien user :  
Qui donc a des enfans, & les veut baptizer,  
Sil ne le fait par ordre, il le tient censurable :

De mesme cestuy-la qui tant & tant desire  
De repaistre son ame au banquet du Seigneur,  
Et ne veut toutefois, bien qu'il en ait l'honneur,  
Suivre l'ordre prescript quoy qu'on luy puisse dire.

Car Dieu n'approuve point la cause du desordre,  
Non plus que du pervers l'imparfaite raison ;  
Il est un Dieu paisible & veut que sa maison,  
Pour y trouver la paix, se gouverne par ordre.



Et quand aux jeunes gens tendans aux Mariage,  
Comme il est a propos de voir & puis traiter,  
Ils leur enjoint à tous, avant de contracter,  
De suivre le conseil du plus proche lignage :

Remontrant qu'il est dit, que quiconque revere  
D'honneur & d'amitié, ceux par qui nous vivons,  
Ses jours les moins luisans seront heureux & longs ;  
Ou faillant à ce point, cours & pleins de misere.

Le malade souvent, d'une erreur trop suivie,  
Neglige son salut pour soulager le corps ;  
Car l'un, quand tout est dit, n'est rien que le dehors,  
Et l'autre du dedans est l'esprit & la vie.

Partant où que ce soit qu'il face sa demeure,  
Et devant que son mal lasse les spectateurs,  
Il luy donne conseil d'appeller les Pasteurs,  
Qu'il le consoleront, soit qu'il vive ou qu'il meure.

Et comme nos corps sont de Dieu la vive image,  
Et de l'Esprit divin les dignes monuments,  
Il veut, tant qu'en nous est, que nos enterremens  
Reçoivent de l'honneur quelque bon tesmoignage.

Mais comme j'insistois à transcrire ce livre,  
Pour par venir au bout de mon fil entrepris,  
Je sens qu'un doux sommeil, apres m'avoir surpris,  
Redoubloit si soudain que je n'ay pu poursuivre.

Vray.

Vray-est que le repos me fut peu dommageable,  
Pour avoir veu dormant passer devant mes yeux,  
Tous ceux qui nous preschoient d'un don religieux,  
Au lieu que je décris, par ordre véritable.

Celuy qui le premier eut l'heur d'ouvrir la porte,  
Estoit un de Vauville, autrement dit François;  
Son prochain Perucel, d'Orleans autrefois;  
Et l'autre du Ianvier, surnommé de la Porte.

Là m'apparut Erail, & ce grand Alexandre,  
Qui fut tiltré des siens la merveille d'Arras;  
L'entre-vîs puis après Nicolas des Gallars,  
Assisté d'un Cusin natif de l'Isle en Flandre.

I'y discernay la Roche au doux bruit de sa veine,  
Suivy du bon Mermier & du docte Villiers:  
Puis je vi le Maçon ce grand surgeon d'Illiers,  
Qui n'aguères fameux fut dit de la Fontaine.

I'y reconu Castol digne aussi de memoire,  
Et son compatriot le vaillant Chevalier:  
I'y reconu de Laune admis à l'atelier,  
Pour avoir tant de fois instruit à l'auditoire.

Je pensois estre au bout de la troupe fidelle,  
Lors qu'une voix d'enhaut me dit ne sois lassé;  
Car tu dois observer que ceux qui t'ont passé,  
Sont des ja couronnez d'une gloire immortelle.

*Maïs*

Mais tu verras de plus ceux desquels la doctrine  
Te dira pour leçon la Loy de l'Eternel ;  
Par eux tu comprendras en face de l'Autel,  
L'œuvre du Redempteur & sa vertu divine.

Lors m'apparut Cappel, Marie, & puis Aureille,  
Suivis du bon de l'Angle, au milieu du chemin,  
J'apperceu Primerose & l'aisné du Moulin,  
Tous si bien preparez, que je prestay l'oreille.

De sorte que depuis autre soin ne me ronge,  
Qu'à me trouver au Temple entre leurs auditeurs,  
Tant pour goustier le fruit de leurs doctes labours,  
Que pour dire aux premiers ce qu'icy dit le songe.

Esprits qui bien-heureux, comme il est manifeste,  
Contemplez l'Eternel dans le pourpris des Cieux,  
Qui voyez son Esprit & son Fils glorieux,  
Accompagné des Saints en la gloire celeste.

Qui contemplez les Cieux & les legions d'Ange,  
Promptes pour le servir volans de tous costez,  
Qui voyez du Cherub les nombres non contez,  
Et des clairs Seraphins les diverses phalanges :

Non, ce n'est plus à vous que ma plume s'adresse,  
Triomphez à jamais dans l'éternel repos ;  
Mais bien aux six derniers, comme étant à propos  
Que je les gratifie, & de plus je vous laisse.



*Car l'Extase cessant une voix importune  
De voisins au travail, interrompt mon sommeil;  
Si bien que préparé, tost apres le resveil,  
l'Autel sera mon soin, le temps l'heure opportune.*

O

CHANT

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884



# CHANT III.

Ce troisiéme Chant deduit la Loy, la Grace, les Souffrances de Christ, sa Mort, & les Miracles compris en icelle.

**C**Eluy qui contre espoir, apres sa longue attente,  
 Trouve dans l'incertain l'effect de son d. sir,  
 Se descharge du soin qui souloit le saisir,  
 Pour goustier à longs traits l'aise qui le contente.

Ainsi le pelerin, apres un long voyage,  
 Bien que las du chemin, brusquement inspiré,  
 Pour jouir du repos tant de fois desiré,  
 Oublie les dangers de maint fâcheux passage.



*Maïs moy m'estant promis un repos agreable,  
Après m'estre affranchi d'un Siecle mal-heureux,  
Plus j'approche du lieu, plus je suis desireux  
D'alonger de mes pas le chemin indontable.*

*Je ressemble l'oyseau qui voyant les clochettes,  
Animer la maison qui le tient engagé ;  
Plus il batremoussant, plus il est engagé  
A suivre du tin-tin les douces chansonnettes.*

*Car soit que j'aïlle avant sans travail & sans peine,  
Ou soit qu'en rebrossant, je lasse me; esprits ;  
Picqué d'un beau soucy, je bastis mes escrits ;  
Selon que ma carriere est difficile ou plaine.*

*Toy donc de qui le nom sans cesse je reclame,  
Dieu qui d'un don divers menages ta faveur ;  
Puis que de ton Amour s'avive mon ardeur,  
Fay qu'un feu plus qu'humain donne force à sa flame :*

*Afin que le subject du texte qui m'incite  
A chanter tes Edicts, & ton Fils exalté,  
Me face ton organe, & que ta Verité  
Soit tous jours de mes Vers la regle aux tiens prescrite.*

*Je n'estoy point encore à peine assis au Temple,  
Que la voix du Pasteur endamant son propos,  
Me dit, Sois préparé pour comprendre les mots,  
Que t'enseigne la Loy : c'est ta premiere exemple.*

Par moy ton Dieu te dit, le suis le Dieu terrible,  
Qui du joug des Pharaons affranchit Israel,  
D'autres n'auras que moy, non ; je suis l'Eternel :  
Ny ne rendras par ari, ma gloire contemptible.

Si tu sers aux Baalins, ma juste jalousie  
T'ayant redargué, fendra sur tes enfans ;  
Voire ceux qui naistront du plus pur de leurs flancs,  
Sentiront, & les leurs, ma faveur racourcie.

Mais si de mes Edicts tu gardes l'ordonnance,  
M'aymant d'un cœur entier comme j'ayme les miens ;  
Ma grace te suivra, de sorte que les tiens,  
Mille degrez apres gousteron ma clemence.

Qui prend mon Nom en vain, je le tiens pour coupable ;  
Jamais le droicturier ne jure qu'à propos :  
Qu'il te souvienne aussi du jour de mon repos,  
Pour le sanctifier, car il est venerable.

Six jours te sont donnez pour bastir ton mesnage,  
Le septième est gardé de Dieu pour ses Sabats ;  
Iour où toy ny les tiens, pour bien vivre icy bas,  
Ny mesme ton bestail, ne feront nulle ouvrage.

Aussi dois-tu sçavoir, que Dieu ton Dieu suprême.,  
En six jours fit les Cieux où sont tant de flambeaux,  
Il fit la terre, l'air, & le moite des eaux,  
Puis en se reposant il benit le septième.

*Veux-tu vivre long temps ? porte un honneur sincere  
A ceux par qui tu vis, & les loge en ton sein.*

*Veux-tu suivre ma Loy ? n'espan le sang humain,  
Ny ne souille ton corps dans la couche estrangere.*

*Que ta main soit loyale & juste ton langage,  
Ne convoite en ton cœur la che'vance d'autrui,  
Ne convoite la femme, ou le serf de celui  
Qui loge au tour de toy, car c'est son heritage.*

*Bref pour dire en deux mots, tout ce que tu dois faire,  
Ayme le Tout-puissant, en voila le premier ;  
Ayme aussi ton prochain, comme estant le dernier  
De la Loy, dont apres aur as fait le sommaire.*

*Tu dois sçavoir de plus, & pour chose asseuree,  
Que cette Loy n'est point comme furent les Loix  
De Carthage, ou d'Arbene, ou de Rome autrefois,  
Qui furent pour un temps, & non pas de duree.*

*Non, Dieu qui la donna dans deux diverses tables,  
Voulut en la dictant, son plaisir estant tel,  
L'engraver dans la pierre, afin que son autel  
Monstre que tous les poincts en sont irrevocables.*

*Et mesme que pour lors une frayeur terrible  
Saisit le peuple Hebrieu, quand Dieu la prononçoit :  
Sinai disparut, ou si rien paroissoit,  
Ce n'estoit que l'amas d'un foudre plus qu'horrible.*



Les orbes flamboyans, le tourbillon, la nuë,  
La vapeur, les esclairs, le cornet, & le bruit  
D'un tonnerre grondant dans l'espaïs d'une nuit,  
Desroboient a Jacob du haut Phare la vueë.

Tout estoit anime, les fondemens du monde  
Furent mesme esbranlez, si que le mont Sina  
S'emeut, quand l'Eternel sur son feste signa  
Des dix mots de sa Loy la lettre plus profonde :

De sorte qu'Israel dit, parlant à Moïse,  
Cette voix, voix d'enhaut, nous comble de terreur ;  
Partant di nous la Loy, crainte que nostre erreur  
N'irrite l'Eternel & qu'il ne nous destruisse.

Le bon Duc estonné de voir leur inconstance,  
Leur dit de poinct en poinct la teneur de l'Edict,  
Leur assurant de plus que tout homme est maudit,  
Qui n'accomplit du Ciel la divine ordonnance.

Mais comme il insistoit à deduire son texte,  
Un mal inopiné si soudain le surprit,  
Qu'il mit son corps en terre & là sus son esprit,  
Pour vivre couronné d'une gloire celeste.

Me trouvant donc saisi d'une crainte effroyable ;  
Pour n'estre consolé des riguers de la Loy,  
Triste pour mes pechez, je m'escrie à par moy,  
Qui me delivrera de l'ire espouvantable ?

Car

Car si la Loy nous dit la personne damnee,  
 Qui ne fait & parfait tous les poincts de l'Edict;  
 Las ! que peut esperer le pecheur, qui maudit  
 Trouve que par la Loy sa vie est condamnée.

A ces mots entrevint le pere de Marie,  
 Et qui comme Marie & frere de son Christ,  
 Chante si bien la Foy, que Dieu par son Esprit,  
 Fait icy que sa voix avec Christ nous marie :

Disant, Il est certain, telle est nostre misere,  
 Que nous sommes conceus en nostre iniquité;  
 Et qu'ayans tous failli, pas un seul excepté,  
 Rien ne nous peut sauver qu'en criant, Abba-Pere.

Nous avons relevé, pour affermir l'Idole,  
 Les Haux-lieux qu'autrefois nos peres mettoient bas :  
 Nous avons blasphemé, transgressé les Sabats,  
 Et de nos chers parens negligé la parole.

Nos pieds courent au sang, nos mains cherchent l'outrage;  
 Nos yeux par faux regards, les lascives amours;  
 Nos langues du prochain tiennent de faux discours;  
 Et nos cœurs de Nabot convoitent l'heritage.

Si bien que le salut ne depend plus de l'œuvre,  
 Mais de la seule Foy qui nous unit à Christ;  
 Dieu le dit c'est sa Voix, & de plus son Esprit  
 Fait que par Foy la Loy en Christ saintement œuvre.

Or afin maintenant que l'œuvre ne se vante,  
Il est dit qu' Abraham avoit receu deux fils,  
Le premier né d' Agar, & l'autre en temps prefix,  
De Sara pour cela la mere triomphante.

Ces deux signifiens l'une & l'autre Alliance,  
Celuy sorti d' Agar represente la Loy;  
L'autre issu de Sara, la vertu de la Foy,  
Qui nous affranchissant destruit la deffiance.

L'Escripture en fait Foy, la chose est observée,  
Qu' Agar comprend le mont qui nous void asservis:  
Elle dit que ce mont par les meilleurs avis,  
Est la Ierusalem maintenant captivée:

De mesme que Salem mere de la promesse,  
Est la Ierusalem qui nous rend affranchis;  
Et comme elle est au Ciel; qu' elle nous a choisis,  
De celle qui sterile enfante avec liesse.

Puis se ramentenant qu' il avoit passé l'heure,  
Sans vouloir tant rebattre, il conclud en ces mots;  
Soyez de Dieu benits, afin que mes propos  
Facent que Christ en vous par la grace demeure.

Son prochain tost apres, doüé de mesme zele,  
Traitte si bien de l'œuvre & du salut compris,  
Que pour les voir en Christ, il semble avoir appris  
Ce mystere au plus haut, l'oyant de son Oreille.



Car il adjoûte icy, qu'avant le monde mesme,  
L'Eternel nous aimoit au regard de son Fils,  
Lequel pour nos pechez a fait qu'au temps prefix,  
Il a souffert la mort du tourment plus extrême.

Que c'est luy qu'on a veu, pour appaiser le Pere,  
Endurer sur le bois nos cuisantes langueurs,  
Langueurs qui le forçoient de dire en ses douleurs,  
Mon ame est en angoisse & ta main trop severe :

Reiterant trois fois, Pere, s'il est possible,  
Permits que cette coupe aille arriere de moy :  
Tu m'as abandonné, je le sens & pour quoy,  
Mais ton vouloir me plust, bien que dur & penible.

Or afin que chacun puisse sans se mesprendre,  
Aprehender l'horreur du mal qui l'oppressoit,  
C'est que le corps souffrant, son ame languissoit,  
Dans les plus grâds tourmens que l'enfer peut comprendre.

Qu'à l'instant de sa mort, la terre fut esmuë,  
Le Soleil eclipse, le Ciel voilé de dueils,  
Le Temple se fendit, & mesme les cercueils,  
D'où sortit des vieux Saints la troupe reconnüe :

Si que divers d'entr'eux ont avec assurance,  
Apparu tost apres dans la Saintete Cite  
Tant pour nous confirmer la mesme verité,  
Que pour monstrier de Christ la divine puissance.

Tefmoi-

Tesmoignage certain que quiconque veut vivre,  
Doit mourir à peché, pour jamais ne mourir ;  
Et que vivre en la chair, est du tout encourir  
Ce que nous dit la Loy qui condamne ou delivre

Assurant pour cela, que comme Dieu tout-sage,  
Voulut nous adopter en son Fils eternal ;  
Et n'a pas espargné l'Olivier naturel ;  
Qu'il n'en fera pas moins à la branche sauvage.

Mais tandis, des enfans le brayement extrême,  
Qui pressoient l'attendant, pour estre Baptisez,  
Luy fut tant ennuyeux, & les cris si forcez,  
Qu'il rompt importuné pour leur donner Baptisme.







# CHANT IV.

Ce quatrième Chant, traite des remuemens qui sont arrivez depuis peu de temps en France dont s'est ensuivy un autre exil à plusieurs des Fielles : De leur arrivee & bonne reception en la Ville de Londres, & par incident de la Resurrection du Seigneur, de son Ascension, de son office de Mediateur, & d'une plainte que fait l'Eglise sur la calamité publique, accompagnee d'un discours qui traite du dernier lugement, avec une serieuse remonstrance pour fortifier ceux qui sont persecutez pour le nom de Christ.

**O** *V suis-je maintenant? quel Démon, quel orage,  
D'un foudre rougissant interrompt mon discours?  
Où suis-je transporté? he ! Dieu, comme le cours;  
Des miseres du temps bigarre mon ouvrage !*

Les fifres, les espieux, le tambour, l'escopette,  
 D'un son, d'un choc, d'un bruit, faisant fendre les Cieux,  
 Me font ressouvenir du pais & des lieux,  
 Où Bellone regnoit quand je fis ma retraite.

Je voy pres des Autels où l'Eglise respire,  
 Ma guide avec les siens, qui redoublant ses pleurs,  
 M'appelle, m'animant par ses tristes clameurs,  
 Et force mes desseins de rentrer au martyre.

C'est repetter pourtant nos insignes querelles;  
 Mais vaincu du devoir, je dois dans le danger,  
 Dire avec elle icy comment pour l'outrager,  
 Satan arme l'Enfer, l'Enfer ses Sauterelles :

Que l'habit, les cousteaux & leurs façons estranges,  
 Pour esgorger les Roys & flaiſtrir leur renom,  
 Les descouvrent assez, sans s'eltirer du nom  
 Qui n'appartient pas mesme au plus digne des Anges.

Veu que les Seraphins, du devoir qui les lie,  
 L'adorent en tout temps dans le plus haut des Cieux,  
 Loians & reclamans ce tiltre glorieux,  
 Auquel tout genouil ploye & tout cœur s'humilie.

Mais ces Monſtres nouveaux, engeance de Loyole,  
 Non contents de le prendre en ces ſiecles malins,  
 Forcent à coups de voix, és temples des Baalins,  
 Les peuples enchantez, d'en coiffer une Idole.

Erreur qui contredit à bon droict par l'Eglise,  
Leur fait dire en tous lieux qu'il ne faut plus qu'un coup,  
Pour terracer l'agneau qui morgue ainsi le loup,  
Et qui de leurs desseins descouvre l'entreprise :

Appellans pour cela le Massacre, Justice ;  
Le bourreau des Martyrs, un Soldat de la Foy,  
Vn Sainct en Paradis, l'homicide d'un Roy ;  
Et vaillant, le Tyran qui nous livre au supplice :

Osans mesme assureur d'une rage insensee,  
Qu'à cette œuvre le chef marche d'un bras armé ;  
Le chef n'aymant Ioseph du pere tant aimé,  
Rendra de ses Saincts lieux la memoire effacee.

De sorte qu'au jour d'huy ceux qui portent la marque  
De la Beste & du Nom, s'escrient d'une voix,  
Que je dois l'adorer, ou souffrir sous les loix  
De celui qui des siens se veut rendre Monarque.

De ce foudre acéré de haine & de furie,  
Voyant des ja le fer ès mains de nos tyrans,  
Nous nous sommes soubmis, & nous & nos enfans,  
A quitter nos maisons, parens, biens & patrie.

Car l'Ange du Seigneur, Ange qui tous jours veille  
Pour avertir les siens des dangers d'un debris,  
M'apparut au besoin du celeste pourpris,  
Disant, Pars & t'en va droit où Dieu te conseille.

Arrivant



Arrivant donc au port de mon plus cher azile,  
 Où pour me mettre en mer s'apprestoît un bateau,  
 J'auiſe en plein midi, Havre, Porte, Chasteau,  
 Fermez, & mes Bourgeois en pleurs dehors la Ville.

Les ayant conſolez, mon deſir fut d'entendre  
 Quel deſaſtre evident preſagoit ce mal-heur ;  
 Mais las ! l'ayant appris, il accreut ma douleur,  
 Pour les voir en peril ſans pouvoir les deffendre.

Ce fut par un Sabat, mon peuple eſtant pour l'heure,  
 Priant de vant l'Autel, que le coup ſe tramoit ;  
 Et que nouvelle vint, qu'armant l'on deſarmoît,  
 Sous un pretexte feint, les lieux de ſa demeure.

A ces mots redoublez, comme on void les Ardettes  
 S'eſcarter de la ruche, ayans veu l'huis fermé ;  
 Ou bien comme le Cerf de frayeur animé,  
 Broſſe par les coſtaux pour trouver les cachettes :

Les uns dans le danger, du haut d'un precipice,  
 Devaloiẽt les rochers aux yeux de l'ennemy ;  
 Autres gaignoiẽt les champs, pour r'encontrer l'amy,  
 Et les moins reſolus, la route plus propice.

Car le ſeul ſouvenir du meurtre de nos peres,  
 Qu'on vid acheminer par un deſarmement,  
 Leur fit craindre à chacun dans l'eſpouvantement,  
 La fureur des bouchers qui virent nos miſeres.

*Mais Dieu qui sçait ouvrir la prison la plus forte,  
Pour delivrer les siens, quel qu'en soit le danger ;  
Voulut les desarmant, du mal les proteger,  
Bien qu'ailleurs ce projet fut suivi d'autre sorte.*

*Dès l'heure commença la main qui nous outrage,  
Apreparer le coup du funeste cousteau :  
Dès l'heure fut conclu d'assaillir le troupeau  
Du peuple qui craint Dieu, d'embuche & de carnage.*

*Voilà, fins seducteurs, voilà, secte nouvelle,  
Les effets du sçavoir qui vous rend si fameux :  
Voilà le coup maudit qui r'allumant nos feux,  
Arme en nous desarmant le bras de l'insidelle.*

*Mais laissons là courir l'astuce Loyolite,  
Qui nous frappe du nom de Iesus démenty,  
Et voyons de nouveau celle dont le party  
M'incite par ces pleurs, à redoubler ma piste.*

*Tu vois donc ( me dit-elle ) en quel estat est mise  
Celle qui t'a conduit autrefois en ce lieu ;  
Tu vois comment par eux, le bastiment de Dieu  
Est réduit en mesure & son peuple en chemise.*

*Le Juif a des autels, où sa voix crucifie  
Le Fils du Tout-puissant, haussez jusques aux Cieux ;  
L'Idolatre Babel affermit ses hauts lieux,  
Et le Tarc endurcy ses Temples fortifie.*

Q

Mesme

Mesme entre les mortels, l'Abeille trouve giste,  
 Le Passereau son nid, la Fourmy sa maison :  
 Et Dieu qui fit le tout, dans cette aspre saison,  
 N'a lieu pour heberger, moins autel qui subsiste.

C'est pourquoy maintenant, me trouvant exilee,  
 En pais estrange, jette l'œil sur les miens ;  
 Et voy comme les uns sont deceus de tous biens,  
 Les autres du conseil dont l'ame est consolee.

Afin que comme un jour, au fort de ta testresse,  
 Les hommes de ce lieu te receurent entr'eux,  
 Ils soient chers de toy, si bien que chacun d'eux  
 Puisse de tes bien-faits exalter la largesse.

Tu dois mesme inciter ceux de ta Compagnie,  
 A nous tendre les mains ;, comme gens de pouvoir :  
 Je les ay preparez, mais presse le devoir,  
 Et Dieu te comblera d'une joye infinie.

Celuy qui quelquefois a veu pres d'un rivage,  
 Perir une Nasse, & de la dans le port,  
 Observé la faveur, assistance & confort  
 Administrez au monde eschappé du naufrage ;

Peut bien s'imaginer, apres la chose dite,  
 Quels furent nos devoirs vers les refugiez ;  
 Quels furent nos conseils envers les asiegez,  
 Sans negliger la Cour, d'où l'aide vint subite..

Jacques,



Jacques, l'honneur d'Escoffe & du Breton la gloire,  
Comme sous ta faveur respire nostre autel,  
Aussi dit-on encor que ton secours fut tel,  
Qu'à bon droit l'Asiegeant fut contraint de le croire.

Puisse donc en tout temps, ô Roy, ta renommée  
Terendre autant fameux, comme entre tes bien-faits,  
Tu terens redouté, d'avoir aisé le faiz  
De la calamité contre nous animée :

Afin qu'ayant parfait ta course temporelle,  
Pour iaisser à ton Fils un regne fleurissant,  
Ton Sceptre soit change pour celuy qui puissant  
Guerdonne les bons Roys d'une gloire immortelle.

Et moy pour rencontrer le fil de mon histoire,  
Je vay deduire icy que d'entre les Pasteurs,  
Qui souffroient dans l'exil, fut par nos Conducteurs,  
Fait choix d'un pour le temps digne aussi de memoire.

Car c'est luy qui nous dit, bien que Christ pour l'Eglise,  
En vertu de sa mort, aye accompli la Loy ;  
Que l'appuy le plus seur du salut par la Foy,  
Est Christ ressuscité, la chose bien comprise.

Que par là Lucifer vid perdre sa victoire,  
Christ ayant surmonte les peines de l'Enfer ;  
Et qu'en ressuscitant, il veut pour triompher,  
Que nous ressuscitions des ores a sa gloire.

Que c'est luy, tost apres s'estre fait voir au large,  
Qui monta dans le Ciel, sa troupe le voyant,  
R'envoyant icy bas son Esprit flamboyant  
Sur un chacun d'iceux, tesmoin de sa descharge.

Et qu'il estoit requis pour oster la misere,  
Que le peché d'un seul communiquoit a tous,  
Comme Christ vint du Ciel, qu'il y r'entrast pour nous,  
Afin de nous admettre à la dextre du Pere.

Là de nos moindres maux il comprend les atteintes,  
Là d'un œil pitoyable il regarde nos pleurs,  
Là d'une oreille ouverte il reçoit nos clameurs,  
Donnant tous jours accez à nos tristes complaints.

Car Dieu seant au Thrône où regne sa Justice,  
Pour châtier le crime, enflamé de courroux,  
Christ nostre Intercesseur plaidant son sang pour nous,  
Fait que le Pere aussi nous est un Dieu propice.

Son texte ainsi deduit, ou plustost la parcelle  
D'autres qu'il exposoit sur des poincts tous divers,  
Il nous dit que les siens voyant poser les fers,  
Reclamoient son retour, benissant la nouvelle;

Disant, Toy qui retiens, du haut Ciel Empiree,  
La bride quand tu veux, aux hommes violens,  
Nous loions ta bonté qui redonne en ces temps,  
La paix à tes troupeaux tant de fois desirée.

Mais

*Mais comme tu requiers qu'elle soit enſuivie  
D'un ſainct amendement, par nous qui t'irritons;  
Donne nous en à tous le vouloir & les dons,  
Et de la conſerver en pureté de vie:*

*Afin que ta faveur ſur les tiens avancée,  
Par la mort de ton Fils pour nous reſſuſcité,  
Nous face apprehender des ores ta bonté,  
Pour trouver dans le Ciel ta grace prononcée.*

*L'autre duquelle nom, en deſpit de la louve,  
Dècore nos Printemps, comme une Roſe en fleur,  
Me dit prenant ſon rang, le veuſ en ma douleur,  
Traiter icy du temps, où ta leçon ſe trouve.*

*Ce qu'il fit bien à poinct; car pour ce faire entendre,  
Il nous repreſentoit les miſères du temps;  
Il nous ramentevoit la rigueur & les ans  
Qui luy faiſoient ſentir ce que le temps engendre.*

*Trompette de Sion, heraut de la parole,  
Quant je t'oy raconter de Dieu les faits divers,  
Eſtonné je ne puis les coucher en mes vers,  
Que le trop de ſubject de mon ſens ne s'en vole.*

*Mais bien que dans le bris du cours de nos miſères,  
Ie n'aſſemble tes fleurs chacunes en leur rang,  
Si ferai-je un bouquet, qui tout couvert de ſang  
Dira l'horreur du temps au milieu de tes freres.*



*C'est toy donc qui nous dis que Dieu planta sa Vigne,  
 A'entour d'un Pressoir qui faisoit teste aux ans ;  
 Que pour ses mauvais fruiets, il permet aux passans,  
 D'en couper les sarmens qui la rendoient indigne.*

*Que ce sont nos pechez qui causent que l'orage  
 Lance de toutes pars son foudre contre nous ;  
 Voire hélas ! nos pechez qui font que le courroux  
 De Dieu tombe en rigueur dessus son heritage.*

*Nous avons méprisé cette aimable rosee,  
 Que le Ciel distilloit sur nos riches costaux ;  
 On nous preschoit la loy pour prevenir ces maux,  
 Mais nous parlions de Christ, tournant tout en risée,*

*Si bien que maintenant la tempeste venue,  
 Nous souffrons sous le joug des glaives plus trenchans :  
 Chacun est en douleur ; & de plus, les meschans  
 Font gloire de nos pleurs où la force est conuë.*

*Hannibal pour trouver aux Alpes un passage,  
 Fit breche par ses feux d'humeur aigre animez :  
 Cæsar pour s'eslargir, vuid ses sujets armez,  
 Et Sylla fut cruel, mais pour son advantage.*

*Les Guerriers de ce temps sont bien d'une autre sorte,  
 Lors que par un contraire, en r'allumant nos feux,  
 On les void combinez, d'un courage imitieux,  
 Destruire en se perdant, l'Estat qui les supporte.*

*Ainsi*

Ainsi Neron voyoit d'une rage insensee,  
Les toits de Rome en feu rougir de toutes parts,  
Tandis qu'en s'egayant sur l'un de ses ramparts,  
Elle portoit au cœur mainte triste pensee.

Par eux nous avons veu dans la mi-morte France,  
Les Villes embraser, Bourgs, Bourgades, Maisons;  
Les corps sauter en l'air tout ainsi que tisons,  
Qu'un feu rouge-flambant de toutes parts esclance.

On a veu desmolir les Villes les plus belles,  
Dont les murs autrefois repoussioient l'estranger;  
On a veu les Palais abattre & saccager,  
Razer Tours, Hospitaux, Temples & Citadelles.

On a veu des bouchers les bandes afolees,  
Dans le sang des vieillards emousser leurs couteaux;  
On a veu les enfans estranglez aux berceaux;  
Battre, fendre, meurtrir les meres violees.

Bref dans le bris d'un camp provoqué par la vente,  
Qu'en firent nos Sinons, on a veu les Soldats  
Si bien encouragez au meurtre haut & bas,  
Que le fer n'eut pitié presque d'ame vivante.

Barbares en effet, furieux pluslost Payenne,  
Que du sang baptisé! & duquel la douleur  
Cri, France ton coup, France hélas! ta valeur  
A vaincu: mais comment? C'est à la Cadmeenne.

Car

Car si tu pers ainsi, d'une humeur estourdie,  
Le sang de tes subjects, prepare ton tombeau ;  
Prepare le suaire & te dis au rumeau,  
De ce que tu peris sans voir la maladie.

Ton ancien haineux, plus qu'autre le remarque,  
Jurant par son Mammon le plus grand de ses dieux,  
Que tu fais plus d'un coup que luy ny ses ayeulx  
N'ont pû faire en cent ans pour se voir ton Monarque.

Henry, si tu vivois pour voir dans les affaires,  
Le danger eminent où ton peuple est porté ;  
Ton bras, ton juste bras, n'agueres redouté,  
Sans doute puniroit ces Monstres sanguinaires.

Tu punirois aussi cette audace Espagnole,  
Qui trouffe la menace en nous crevant les yeux :  
Tu ferois r'establir ta Pyramide es lieux  
Où le meurtre se presche en faveur de Loyole.

1 Mais quoy? que dirons nous, quand la main qui nous trie,  
Tandis que les pervers nous accablent d'ennuis,  
Corrompt ceux que Dieu mesme avoit par nous instruits,  
Pour deffendant l'autel deffendre la Patrie?

Tels que le Serpenteau qui engendre la Vipere,  
Qui pour abandonner le sein qu'il eslevoit,  
Fait breche, tant qu'apres son depart on la void  
Sentir encor l'effort du funeste cautere.



Car ainsi qu'ès dangers, l'amy qui se mutine,  
Est pire que n'est pas l'ennemy plus ouvert :  
Ces Viperes ont fait, tant dehors qu'à couvert,  
Plus qu'autre contre nous, voir leur haine intestine :

Les uns, bien que puissans & dignes d'entreprise,  
En faisant esclater des nostres le dessein ;  
Aucuns pour s'enrichir, en vendans dessous main ;  
Les places où le Ciel r'assembloit son Eglise :

Autres comme Apostats, prenans mesmes les armes  
Contre Christ & son Temple, attaquant le parti ;  
De sorte que ces gens ont feint ou consenti  
Presqu'à tous les complots qui causent nos vacarmes.

Vous m'en serez tesmoins, jeunesse Rocheloise,  
Qui sous l'aboy des coups qu'un fort vous repartoit,  
Vistes qu'un revolté plus qu'autre disputoit  
De vos droicts anciens la liberté bourgeoise.

Et toy fille du Ciel Mont-auban la maistresse  
Des Villes où fleurit l'Auriflam de la Foy,  
Tu peux dire le mesme, & ta sœur Sainctefoy,  
Pont-orson, Taillebourg, Marans, & Bourg en Bresse.

Quand le projet fatal du debris de vos places,  
L'assassin de vos chefs & d'autres leurs Soudars,  
Vous firent bien sentir aux despens des hazards,  
De nos Achitophels les Machiavelles traces.

R

Mais

Maïs pour r'entrer en lice & finir par le texte,  
Je dois parler des maux qu'on nous fait dans la paix :  
Je dois produire au jour l'insupportable faiz  
De ceux desquels le joug n'est que trop manifeste.

C'est que dans le repos, en face d'une Ville,  
Se continue un Fort, violant les Edicts ;  
Et qu'en divers endroits, pour être contredicts,  
Des Temples abbatus la place est inutile.

On bastit mesme ailleurs, pour restablir l'Idole,  
Places de Garnisons, Citadelles, Rampars :  
On y loge à dessein tant d'escadrons de Mars,  
Qu'à peine l'agfflige trouve qui le console.

Nos brevets remonstrans nos soupirs & nos larmes,  
Sont tenus pour suspects, on en veut de nouveaux ;  
On blame les derniers, on rongne nos morceaux,  
Tout ainsi qu'on souloit sous la rigueur des armes.

Sinous plaidons l'Edict, on fait la sourde oreille ;  
Ou si quelcun respond, on nous dit importuns ;  
Sinous en appellons, leurs termes plus communs  
Sont, Allez à la Messe, ou bien chose pareille.

De ces maux nous grevans, quiconque bat la plaine,  
En peut voir les effets au seul cours de nos pleurs :  
Chacun est aux abbois, chacun dit ses douleurs ;  
Ou si quelcun se tait, c'est pour reprendre halaine.

On void sur nos tombeaux, l'enfant pleurer le pere,  
La Vefve son Espoux, le Vieillard son support :  
On void le triste amy pleurer sans recomfort,  
Pour avoir veu forcer & la fille & la mere.

La mere pleure, *belas ! d'avoir veu l'infidelle*,  
Arracher de son sein l'enfant aussi pleurant,  
Et qui d'un bras levé, sur la picque mourant,  
Faisoit requeste à Dieu contre la main bourrelle.

Les germains & l'amy pleurent, non le supplice,  
Dont le pere & le gendre ont donné gloire à Dieu ;  
Mais bien pour avoir veu, se trouvant sur le lieu,  
Pleurer mille assistants tesmoins de l'injustice.

Les filles deux à deux, sur le bord des jonchees,  
Font entendre leurs cris au murmure des eaux,  
Se plaignans d'avoir veu par nos bouchers nouveaux,  
Vendre comme en l'encan les Vierges outragees.

Ha ! que diray-je plus ? quand la dextre meurtriere,  
Desvoyant la pitie les prenoit aux cheveux,  
Pour les lier au crin des Chevaux qui fougueux  
Les entraînoient mourans, de riviere en riviere ;

Quand la terre d'ennuy, pour se voir inutile,  
Pleure encore la faim qui tue ses enfans :  
Quand le vent irrité se plaint que les tyrans  
Ont arrosé les feux du sang qu'il esparpille.



Quand la mer qui reçoit & le sang & la cendre  
De tant de vrais Martyrs, en tant de lieux divers,  
Fait bruire jusqu'au Ciel, & le Ciel par les mers,  
La perte de Salem, pour mieux la faire entendre.

Non, ce n'est plus Sion de son Dieu tant chérie,  
Qui sert aux violens d'amorce & de butin,  
N'y la Colombe aussi que l'Aube du matin  
Decoroit de fin lin tissu de broderie.

Moins la Sainte Cité, la Ville nom pareille,  
Que Dieu se reservoit pour lieu de son séjour :  
Ce n'est plus ce Soleil pris du Saint Amour,  
Où luisoit autrefois des graces la merveille.

Mais bien c'est une Vefve aigrement affligée,  
Qui fuit par les deserts la rigueur des tyrans,  
Et qui comme Rachel, pleurant pour ses enfans,  
Ne peut se consoler, tant elle est outragée.

Si-est-ce, ô Tout-puissant ! que c'est encort a fille,  
Qui du bas des rochers te presente sa voix :  
C'est ta Ierusalem qui dit à cette fois,  
Que ton couroux est grand & son pouvoir debile.

Souviens-toy, Seigneur, de ta Sainte Alliance  
Avec ton Abraham & sa posterité,  
Afin que ta douceur apres l'adversité,  
Nous r'allie en ton Fils par une repentance.

*Mais las helas ! je crain que sa faveur cachee,  
Ne soit l'avant-coureur d'un plus grand jugement,  
D'autant que les mocqueurs disent ouvertement,  
Que Dieu pour ses enfans a l'oreille bouchée.*

*Car ainsi discourroient, peu de vant le Deluge,  
Ceux à qui l'on preschoit le courroux à venir;  
Courroux qu'ils eussent pû, sans doute, prevenir,  
Appaisant par leurs pleurs la voix du juste Iuge.*

*Le sçay que le pervers dira que dans la nue,  
Est empraint ce bel Arc qui nous assure tous :  
Mais en vain il discourt, là paroist le courroux,  
Qui doit aussi venir; sa couleur est connue.*

*Celuy qui pretend voir, par la corde azuree,  
La promesse de Dieu contre l'effort de l'eau;  
Doit tenir pour certain que le rouge est un sceau,  
Qui dit du dernier feu la sentence asseuree.*

*Christ descendra du Ciel, du plus haut de sa gloire,  
Monté dessus un Char, où trois fois trois grands rangs  
D'Ange assisteront sur des pavillons blancs,  
Pour le voir prononcer son Jugement notoire.*

*L'un oirra sa pitié, l'autre sa voix severe,  
L'un verra le salut, l'autre l'adversité,  
L'un sera mis en haut, l'autre précipité  
Dans l'an tre tenebreux où regne la misere.*

Car l'Ange ayant sonné quatre fois la trompette,  
Pour semondre l'abisme à regorger les morts,  
Les tombeaux s'ouvriront, d'où sortiront les corps,  
Esveillez pour oïr leur dernière retraite.

Non, qu'il en soit de mesme en ce grand jour terrible,  
A ceux qui survivans verront l'embrasement :  
La vie & le trespas feront qu'en un moment,  
Changez ils entendront cette voix douce-horrible ;

Horrible aux reprouvez, disant, Maudite engeance,  
Allez souffrir du feu les tourmens eternels,  
Allez grincer vos dents parmi les criminels,  
Au plus profond du gouffre où regne la vengeance :

Mais aux siens en douceur, Venez troupe fidelle,  
Posseder le repos tant de fois désiré ;  
Venez mes bien-amez, c'est un lot assuré :  
Dieu le veut, & pour vous sa grace est eternelle.

Ces poincts ainsi deduits, comme dans un bocage,  
On oit un Rossignol apres avoir chanté,  
Ceder sa longue étude à l'autre qui tenté,  
Ajoûte à ses leçons passage sur passage :

De mesme, le Pasteur observant que les heures  
Redoubloient, & le coup, ceda bien à propos,  
Le reste à du Moulin ; car il nous tint ces mots,  
Freres, l'on vous a dit l'estat de nos froisseures.

Pourtant



*Pourtant se tiendra coy l'homme prudent & sage,  
Tandis ( nous dit Amos ) que les jours sont mauvais ;  
Et que pour endurer des miseres le faiz,  
Il nous convient à tous de noter ce passage.*

*Veu que s'il y eut peuple à qui cette prudence  
Fut digne d'observer, c'est bien aux estrangers,  
Qui durant leur exil encourent les dangers  
De ceux-là que Satan porte à la violence.*

*Car c'est ce qu'il entent, puis qu'il faut que l'Eglise  
Soit estrangere au monde & pleine de débats,  
Que nous nous preparions au milieu des combats,  
A suivre le chemin qui mene à la franchise :*

*Qui est que nul de nous marchant en cette guerre,  
N'aye à se surcharger d'inutiles fardeaux,  
Moins à s'entortiller au dedans des cordeaux  
Du soin qui nous attache aux choses de la terre.*

*Mais bien prendre l'avis de Ioseph à ses freres,  
Lors qu'en les renvoyant il leur tint ce discours,  
Allez sans quereller, sans suivre les détours  
Du chemin qui pourroit accroistre vos miseres.*

*C'est aussi du Seigneur l'ordonnance arrestee  
En faveur des esleuz, leur adressant ses mots,  
Qui veut trouver le Pere & jouir du repos,  
Il doit porter la Croix que le Fils a portee.*

Croix qui nous dit souvent, que plus on nous outrage,  
Et plus il est requis que nous soyons constans ;  
Que c'est en endurant que nous vaincrons prudens,  
Le Monde, Le Pechè, Satan & son ouvrage.

Mais comme il est certain que toute la prudence,  
Qui rend l'homme constant, est un pur don de Dieu ;  
Prions-le d'une voix qu'il luy plaise en ce lieu,  
Nous la donner à tous, avec persévérance.

Afin qu'ayant passé le temps de la tristesse,  
En ce siecle où Babel fait son dernier effort,  
Nous puissions voir les jours de joye & de comfort,  
Où regne Iesus Christ, & le louer sans cesse.

CHANT



# CHANT V.

Ce cinquième Chant représente plus particulièrement par une Vigne, l'Estat & la conduite de l'Eglise, tant par le travail, adresse & diligence de ceux à qui Dieu la commet en charge, que par la bonne discipline exercée en icelle.

**D**Ans les destours fleuris du plus beau du parterre,  
 Où n'aguères paissoit le troupeau du Seigneur,  
 Me fut représenté les beautés & l'honneur  
 D'une Vigne en bonté plus digne que la terre.

S

Tout



Tout autour de l'enclos, croist un rang delectable  
 D'arbres qui tous jours verds l'abrient en tout temps;  
 Si que l'hoste des bois, ny la beste des champs,  
 Ne peuvent l'outrager, elle est inviolable.

Le Soleil tous jours beau l'œillade, la careffe,  
 Le Ciel tous jours serain luy renvoye ses pleurs,  
 Puis le bon Vigneron avec ses serviteurs,  
 La cultive si bien, qu'elle produit sans cesse.

Car tout ainsi qu'on void le penible rustique  
 Mesnager un terroir d'un bras laborieux,  
 Le bechant ore à l'aise & tantost curieux,  
 Entirant le chardon qui quelquefois le picque:

Ces Vignerons prudens, sous la faveur du maistre,  
 Rayent ores le dos d'un difforme coupeau;  
 Et tantost où Phœbus fait luire son flambeau,  
 Ils plantent la crossette ore à gauche ore à dextre.

Puis boient en mi-Mars, la Vigne ainsi plantee,  
 Binnent la tierce apres, la taillent l'emonçant,  
 Plantent ses eschallats, la deschauffent l'aidant,  
 De sorte qu'au mesme an saliqueur est goustee.

Ravi d'un si grand soin, a la fin je m'avise  
 De les entretenir sur les poinets du subject;  
 Mais tandis une voix me dit, Sui ton project;  
 Le Sep figure Christ, les sarmens son Eglise..

Le maître Vigneron represente le Pere,  
Qui retranche du Sep les sarmens qu'il destruit;  
Et par les Serviteurs, sont dits ceux qu'il instruit  
Pour cultiver le plant que sa grace prefera.

Lecteur, de ce subject, soit que ce soit un songe,  
Qu'aye veu mon esprit, ou soit que l'Eternel  
Me l'aille decelant en face de l'Autel,  
Tourne mon zele à bien, sans qu'autre soin te ronge.

Car je suis assuré que cette voix me charge  
D'observer le travail de ces bons serviteurs;  
Et qu'elle ajoute icy, Ce sont les conducteurs,  
Par lesquels tu verras plus amplement ta charge.

Aussi pour m'enseigner à dresser la Jeunesse,  
J'apperçoy que les uns observant la saison,  
Alloient Catechisant de maison en maison,  
Ceux ausquels comme eusleuz appartient la promesse.

Autres au temps requis alloient par les Escoles,  
Voir si les precepteurs s'aquittent du devoir,  
Remonstrans aux enfans combien duit le sçavoir,  
Par beaux enseignements & par douces paroles.

Car comme les enfans sont une pepiniere,  
Qui sert à repeupler la Vigne du Seigneur;  
Aussi tout homme doit, qui prend soin du labour,  
Les conduire au chemin d'une sainte carriere.

Ce devoir estant fait vers le scion plus digne,  
 Cependant que le Ciel luy donne accroissement,  
 Chacun d'eux s'esvertue à dresser le sarment,  
 Qui pourroit empirant endommager la Vigne.

Car s'il s'en trouve aucun où s'estend leur puissance,  
 Qui s'estans des voyez querellent de leger,  
 On les void aussi tost si bien les mesnager,  
 Que maint reçoit la paix avec la remonstrance.

Non qu'il soit dit icy, n'en desplaise aux plus sages,  
 Pour avouer le mal que j'ay mis en avant :  
 Mais pour les preferer aux autres qui souvent,  
 Dans l'excez du courroux les payeront d'outrages.

Semblables à ceux la que Bacchus par rencontre  
 Es gare de cervelle, & qui dans sa liqueur,  
 Querellent insensz en face du mocqueur,  
 L'amy qui les supporte ou bien qui leur remonstre.

Ainsi l'homme fougueux sentant presser l'ulcere,  
 Par la main qui du mal veut chasser l'excrement,  
 Taxe le Medecin, blame son jugement,  
 De ce qu'il l'entreprend sans l'effort du cautere.

Tesmoins ce franc mutin qui n'aguere en place,  
 Où l'on parloit des traits qui touchoient son mestier,  
 Sans mesmes escouter la Guette du cartier,  
 Luy fist sentir les coups plustost que la menace.

Tesmoins



Tesmoins aussi ceux-là qui confits en malice,  
Leur firent espouser leur procez intentez,  
Tesmoins les lieux publics par eux tant frequentez,  
Pour les avoir contrainsts à demander justice.

Mais qui m'a fait broncher en contant ces injures,  
Veu que du saint banquet je les voy tous exclus ?  
Fi, quittons ces mutins ; mes Vers, n'en parlons plus,  
Sice n'est en priant, pour en haster les cures.

Toy donc qui vois des cœurs latache moins insigne,  
Et qui les endurecis pour la punition,  
Converty les, Seigneur, en ta compassion,  
Afin que mieux touchez ils r'entrent dans ta Vigne.

Et nous quoy que grevez, pour trouver aliegeance,  
Permetts qu'à l'advenir, au lieu de nous haster,  
Nous puissions en tous cas si bien les supporter,  
Que nous nous deportions d'en chercher la vengeance.

L'artisan qui desire avancer son ouvrage,  
Quoy qu'il trouve en tissant du filet mal couché,  
Ne quitte le travail, mais bien l'ayant touché,  
Fait voir plus que devant ce qu'il a de courage.

De mesme ayant trouvé dans l'entors de ma voile,  
Du filet en desordre au mespris de l'outil,  
Si ne veux-je pourtant qu'il m'empesche subtil,  
D'en remettre en la place & parfaire ma toile.

Je les voy dispersez, où la Vigne est plantee,  
 Visitans les troupeaux qui leur sont imposez,  
 Pour voir & sçavoir d'eux, s'ils sont bien disposez  
 A venir au banquet où l'Ame est sustentee :

Les exhortant sur tout, si par quelque rancune  
 A l'endroit du prochain, ils n'estoient bien d'accord,  
 De s'entre pardonner, afin qu'avec comfort,  
 Chacun d'eux vienne à Christ tandis qu'il importune :

Et si de ce conseil l'un ou l'autre decline,  
 Voulant comme rebelle au Sainct banquet venir,  
 Luy dire avec respect, qu'il doit s'en abstenir,  
 Tant qu'il se soit soumis au lieu de Discipline :

Où se trouvant mandé, tost apres la priere,  
 Que l'on adresse au Pere en faveur du troupeau,  
 Son mal on luy remonstre, on luy dit le nouveau,  
 Lors qu'au lieu d'avancer il recule en arriere.

Cela fait, & qu'apres il resiste à l'Eglise,  
 Mesprisant son salut par trois diverses fois,  
 C'est alors qu'en public il oit la mesme voix,  
 L'induire à s'amender, par l'oraison requise.

En fin si rien ne sert, comme Dieu par la Vigne,  
 Veut que chaque sarment qui ne porte son fruiet,  
 En soit jetté dehors, aussitost on poursuit  
 A l'esbrancher du Sep comme du tout indigne.

*Le desir de revoir ces bons pilliers d'Eglise,  
Assemblez au Senat, m'y conduit bien à point ;  
Car me trouvant entr'eux, je vi de point en point,  
Du lieu discipliné la regle plus precise.*

*L'on y confond l'Athee, appaise les rebelles,  
Avise l'imprudent, conseille l'éventé,  
L'ignorant est instruit, l'insolent rebuté,  
Et les simples d'esprit protegez sous ses ailes :*

*La Vefve en sa clameur, tant soit elle angoissee,  
Treçoit du support la consolation,  
L'orphelin on y traite avec compassion,  
Et des mal-avisez la cause est redressée.*

*Là mesme, l'étranger ayant forte partie,  
A débattre son droict bien qu'ailleurs disputé,  
Appellant devant eux, & le fait rapporté,  
En depart satisfait, benissant la sortie.*

*Ce que je prise aussi, c'est qu'on y Cathechise  
Ceux qui quittent Babel pour loger en Sion,  
On leur enseigne à tous, pour leur instruction,  
Des chemins du salut la voye plus requise.*

*Car tout ainsi qu'on oit sous les feuilles d'un charme,  
Philomele chanter instruisant ses petits,  
En leur donnant à tous par mots alternatifs,  
Leçon qui les distingue au seul recit d'un carme :*



De mesme le Pasteur, par ordre & discipline,  
 Selon qu'il void les uns digne de ses leçons,  
 Il les distingue aussi, divisant ses chansons,  
 Suivant que le sujet le porte à la doctrine :

Demandant aux premiers, traittant de Dieu le Pere,  
 Ce qu'emporte le mot l'appellant Tout-puissant ;  
 Puis les ayant ouïs, c'est lors qu'en les pressant,  
 Il leur fait concevoir par la voix qui prospere :

Disant que Dieu de rien, par sa toute-puissance,  
 Crea le Firmament, l'Air, la Terre & les Mers,  
 Dieu fit les animaux & les Poissons divers,  
 Avec le Tout du Tout qui prit forme ou naissance.

Dieu fit des purs Esprits les Legions inelles,  
 Qui partent de ses pieds au seul clin de son œil,  
 Soit pour aider aux siens qui sont navrez de dueil,  
 Ou soit pour foudroyer ceux qui luy sont rebelles.

De ces poincts mieux instruits, il vient au mot de Pere,  
 Leur enseignant aussi par ce seul argument,  
 Qu'avant qu'il yeust temps, estre ou commencement,  
 Il engendra son Fils sans semence & sans mere.

Son Fils, son bien-aimé, voire son Amour mesme,  
 L'ayant déclaré tel, lors que du Ciel tonnant,  
 Vne voix au Iordain, l'Esprit l'accompagnant.  
 Dit, C'est icy le Fils de magloire suprême.

Mesmes

Mesmes que de ces deux unis en leur puissance,  
 Est procedé l'Esprit, de qui la deité  
 Les esgale en pouvoir, de toute eternité,  
 Pouvoir qui fait que trois ne sont qu'un en essence:

Combien qu'il leur fait voir, en exposant le texte,  
 Trois personnes en Dieu; l'une le Createur,  
 La seconde son Fils, tiltré le Redempteur,  
 L'autre le saint Esprit, sa vertu manifeste.

A d'autres, il apprend à discerner l'Eglise,  
 Esparse en divers lieux, dont Christ seul est le chef:  
 Il leur apprend, que Dieu la gardant de meschef,  
 La chérit comme un corps qui point ne se divise:

Leur remonstrant à tous, que l'unité d'icelle,  
 Gist en la charité qui regne entre les Saints,  
 Et qui sanctifiez & de cœur & de mains,  
 Sera parfaite au Ciel en la joye eternelle.

Il enseigne aux derniers, que Dieu par la priere,  
 Veut seul estre invoqué, bien qu'au nom de son Fils:  
 Que par Foy, son Esprit, selon qu'il est prefix,  
 Nous fait trouver en Christ, sa grace singuliere:

Affeurant que la Foy est une subsistance  
 Des choses qu'on espere, & que l'œil ne peut voir:  
 La Foy seelle en nos cœurs, & nous fait concevoir  
 Les promesses de Dieu, voire avec assurance.

Enfin il leur apprend que Dieu, pour son Eglise,  
 A confirmé deux seaux qui sont les Sacraments :  
 Sur tout, à discerner l'esprit des elements,  
 Comme estant du salut la chose plus requise.

De mon fil entrepris la memoire me porte,  
 Avant de clorre icy mon discours commence,  
 A ne mettre en oubly, puis qu'il m'a devancé,  
 Vn devoir qui du Ciel nous ouvre à tous la porte.

Pour avoir remarqué souvent, je le puis dire,  
 Lors qu'un foudre impiteux atristoit l'atelier,  
 Là ces bons Vignerons portez à publier  
 Vn jeûne à l'Eternel, qui repoussoit son ire.

Non, il me semble encor les voir tous dans le Temple,  
 Du matin jusqu'au soir prosterner à genoux,  
 Et dire, O Tout-puissant, tourne ailleurs ce courroux  
 Qui menace ta Vigne, & ses larmes contemple.

Car las ! nous confessons aux yeux de ta colere,  
 Que nous nous oublions, oublions tes autels :  
 Que nous nous prevalons de nos biens temporels,  
 En les cachant du pauvre, au fort de sa misere.

Que nous nous oublions, oubliant les traverses  
 Que nos peres souffroient, pour nous sauver des feux ;  
 Voire belas ! oublions le temps calamiteux,  
 Qui les combloit d'exils, de pleurs, & de tristesses.



Que nous disons tout haut, Qui craindra la malice  
Des gens ? le Ciel nous rid loin des ad'versez ;  
De sorte qu'abusant de nos prosperitez,  
Nous nous endurcissions en palliant le vice.

Tant que nous qui restions à ceux de la patrie,  
En toute bonne example au fort du chastiment.  
Les forçons maintenant à dire ouvertement,  
Que nous sommes si gras que le trop nous descrie.

Nos Tresses, nos Brillans & nos Perles de compte,  
Pour surpasser toute autre en pompe & vanité,  
Leur ont fait demander qui nous avons esté,  
Et qui plus est le dire aux despens de la honte.

Mesme de nos banquets la despense excessivè,  
Les jeux, le ris, la dance, & nos chars triomphans,  
Leur ont fait publier, que nous & nos enfans  
N'avons plus du vray don que l'apparence oyfive.

Si bien que convaincus aux pieds de ta Iustice,  
Nous ne pouvons plaider nulle cause d'erreur ;  
Mais plustost nous jugeans dignes de ta fureur,  
Nous te supplions tous de nous estre propice.

Ne nous impute point cette mesconnoissance,  
Que nous faisons du pauvre aux yeux de tes bien-faits ;  
Ny l'esclat superflus de ces vains attiffets,  
Qui fait qu'on nous censure en ces temps de souffrance.

*Pardonne à nos enfans cette boutade fole,  
Qui les fait eslever aux yeux de ton courroux :  
Pardonne leur, Seigneur, & de mesme à nous tous,  
Le mespris qu'avons fait du son de ta parole.*

*Afin que repurgez de toute chose indigne,  
Qui puisse t'offensant accroistre nos ennuis,  
Nous puissions desormais porter de si bons fruiets,  
Que tu sois nostre Sep, & nous tous jours ta Vigne.*

CHANT



# CHANT VI.

Ce dernier Chant invite l'Eglise à continuer le jeusne : Il traite des censures Ecclesiastiques , du soin qu'on doit avoir des Pasteurs, du Colloque ; & d'un avertissement en forme de remonstrance, tant à ceux qui sont refractaires en l'Eglise, qu'à d'autres qui negligent tout devoir : Concluant par une sincere reconnoissance des faveurs de Dieu envers ceux qu'il retire de la calamité publique pour le servir en pays estranger.

**L** Ors qu'à travers de l'air, un feu perçant la nuë,  
 Lance de toutes parts ses éclairs redoublez ;  
 Ou bien quand l'entre-choc des Aquilons troublez  
 Ecarte le Berger sous la roche cornuë ;



Le Nocher estonné du danger manifeste,  
Ne se contente pas d'une fois naviger;  
Mais travaille tant plus que s'accroist le danger,  
Voire apres quelquefois apprehendant le reste.

De mesme nos Pasteurs, tost apres la journee  
Du Ieusne celebre, zelez d'un saint de voir,  
Retournent à l'autel, pour nous ramentevoir,  
Des jugemens d'enhaut la sentence donnee :

Disans, Pour bien jeusner, le Ieusne on doit comprendre;  
Comme n'estant assez de gemir une fois,  
Pour apres se roidir, mesme contre les loix  
Du bras qui sçait frapper aussi bien que deffendre.

Car bien que de nos yeux s'escarte un peu l'orage,  
Et que le Ciel pour l'heure espargne nos sarmens ;  
Si-est-ce que l'esclat sappe les fondemens  
Des lieux que l'Eternel tiltroit son heritage :

Et que ces grands tisons tirez par la mer veille  
Des feux que la pitié fait tomber parmi nous,  
Nous font assez sçavoir que Dieu frappe en courroux,  
Et que de nos debris la poincte est à la veille.

De sorte qu'en ces temps, leur voix aigrement-fortes,  
Font entendre aux plus sourds la perte de Salem,  
Disans, Priez que paix soit en Ierusalem,  
Et que prosperité s'journe dans ses portes.

L'ardant

L'ardent desir és cœurs des autres ayans charge,  
D'un saint amendement, comme vrais conducteurs,  
Les assemble au Senat avec ces bons Pasteurs ;  
Pour voir si chacun d'eux s'aquitte bien au large :

Commencant, C'est à nous que Dieu commet en place,  
Pour servir au troupeau de Phare dans sa nuit,  
A sçavoir si celui qui les autres conduit,  
Auroit point ou les siens, provoqué la menace.

Là rien n'est oublié, chacun est censurable,  
Qui n'exerce envers tous sa charge exactement :  
Ses mœurs, sa preud'homme & son comportement,  
Sont mis au trebuchet par ordre veritable.

Les premiers en degré, pour monstrier bon exemple,  
S'absentent de la place, où l'un des conducteurs  
Tandis va demandant, sçavoir si les Pasteurs  
Auroient point negligé l'Eternel & son Temple.

L'examen est exact ; mais si nul ne les charge  
De chose que ce soit qui les touche au devoir,  
Le second rang les suit avec un plein pouvoir  
De les faire rentrer pour vaquer à leur charge.

Le mesme leur est fait, le mesme au dernier ordre,  
Si qu'estans rassemblez, le Pasteur aussi tost  
Prononce devant tous, Bien que nostre depest  
Soit tel que maintenant on n'y trouve que mordre,

*Si-est-ce que Dieu void la moindre des pensées  
Qui se forme au dedans des cœurs moins atendris ;  
Dieu penetre au travers des plus sombres esprits,  
Pour descouvrir au jour les fautes dispensées.*

*Partant il est requis que chacun songe au pire  
De ce qu'il tient caché, pour vouloir l'amender ;  
Crainte que l'Eternel, au lieu de nous aider,  
Ne nous face sentir les reste de son ire.*

*Ce devoir estant fait, un autre se presente,  
Mais qui n'est adressé qu'à ceux du second rang :  
Celle qui m'encourage & qui m'appelle au banc,  
M'assure pour cela que Dieu le represente :*

*Disant, Tu dois par l'acte où j'ay dépeint ta charge,  
Contenter les Pasteurs des biens qui leur sont deus ;  
Tu dois le faire en temps & par dons assidus,  
Les encourager tous ; ce sera ta descharge.*

*Car si le Vignerón est digne de salaire,  
L'artisan du loyer, du sien le serviteur ;  
Pourrois-tu negliger la peine du Pasteur,  
Qui t'enseigne de Christ la grace salutaire ?*

*Non, tu luy dois ce soin, ta charge t'y convie,  
Tu dois mesme apres luy, prendre sa Vefve à cœur,  
Tu dois la consoler au fort de sa douleur,  
Et luy servir d'appuy tout le temps de sa vie.*



Tu dois à ses enfans la charité de pere,  
Pour les voir prendre place entre les gens de bien;  
Tu n'y dois espargner chose qui soit du tien:  
Qui manque à ces devoirs, Dieu luy sera severa.

He! Dieu, qui sont ceux-cy qui font si bonne mine,  
Portans pour Estandart deux Testaments ouverts,  
Et dont l'œil penetrant semble voir au travers  
Des choses que le Ciel en son temps determine?

I ose dire à les voir manier la balance,  
Que Justice en leur main est le signe evident:  
Et par la Colombelle en l'autre, & le Serpent,  
Qu'en eux Simplicité se trouve avec Prudence.

Si mon sens ne s'abuse aux traits de leurs devises,  
Ce sont ceux du Colloque assemblez en ce lieu;  
Veu mesme qu'on les void, ayant invoqué Dieu,  
Ne faire qu'un seul corps de diverses Eglises.

Ce les sont pour certain; car si quelque Heretique  
Persiste en son erreur, apres l'avoir instruit;  
Là ce fait son procez, & de plus on poursuit  
A le declarer tel par sentence publique.

Le mesme est fait à ceux à qui pour satisfaire,  
Est permis d'appeller au Colloque ordonné:  
Ils y sont redressez, ou l'appel condamné  
Par l'immuable arrest qui termine l'affaire.

Le Pasteur n'est exempt de la mesme mesure,  
 Lors que d'un bon avis il rompt l'auctorité :  
 Car luy qui doit prescher la paix en charité,  
 Doit aussi du mespris recevoir la censure :

Nynul des conducteurs de l'une ou l'autre charge,  
 Voulant se prevaloir contre l'arrest donné ;  
 Moins le Senat en corps, quand d'un trait obstiné,  
 Il censure en public l'innocent qui l'en charge.

Bref on y rend le droit, appaise les querelles,  
 L'injure, les procez, & la dissention ;  
 L'on y censure ceux, apres l'instruction,  
 Qui du conseil donné n'observent les parcelles,

Comme j'euy pris congé de ce bel equipage,  
 Pour me rendre au Senat avec nos deux Commis,  
 Ma guide me trouvant me dit, Pais mes Brebis ;  
 Icy pour achever commence ton ouvrage.

A ces mots, comme on void une terre émotée,  
 Cherir seiche d'humeur la rosée des Cieux ;  
 L'aise me saute au cœur, pensant de votieux  
 Qu'alors j'entreprendrois ma charge ainsi coïtée.

Mais elle ajoute icy, S'il avient que l'Eglise,  
 Apres ton terme fait t'invite une autre fois ;  
 Tu ne dois imiter ceux qui de vive voix,  
 Refusent de servir plus la chose est requise.

Pourrois-tu voir *belas ! d'un œil louche & rebelle,*  
Celle qui t'a nourri du lait de *verité,*  
Implorer ton secours, cherir ta *pieté,*  
Et luy faire un refus indigne du *fidelle ?*

Que n'ay-je fait aussi, (dit-elle) à les induire  
A faire ce devoir ? & de pres & de loïn,  
Ie leur servois de Guide, & de plus, au besoin,  
Repoussois l'ennemy qui vouloit les *seduire.*

Non, je les ay portez comme dessus mes ailes,  
Pour les voir affranchis de tout autre danger ;  
Ie les ay rassemblez en pays *estranger,*  
Où je les ay repûs de *graces immortelles.*

Voire, pour les combler d'honneurs & de richesses,  
Le Ciel en ma faveur, leur ouvroit ses *thresors ;*  
Ie leur ay fait sentir & dedans & dehors,  
La prosperité mesme espousant leur *traverses.*

J'ay d'un soin studieux eslevé la *jeunesse*  
De leurs tendres enfans, à la crainte de *Dieu ;*  
Puis les Catechisant, tiré d'eux sur le *lieu,*  
Ce qui les obligeoit à me tenir *promesse.*

Mais *las !* si maintenant je pense à les reprendre,  
En les admonestant sur les poinets du *devoir ;*  
Ils osent dire aux miens, que je me dois pour *voir,*  
Et qu'ils ont resolu d'aller ailleurs *apprendre.*



*Ainsi des fils ingrats le naturel austere,  
En ce siecle per vers où Satan fait sa main,  
Neglige ceux souvent, de qui le tendre sein  
Leur servoit au besoin, de nourrice & de mere.*

*Si ne veux-je pourtant que ma voix les oublie ;  
Je les ay trop cheris, pour les abandonner :  
Non, quand tu les verras, sans plus leur pardonner,  
Tâche à les r'amener au devoir qui les lie :*

*Et leur di de ma part, qu'autrefois en Egypte,  
Ioseph se trouva grand, Pharo le cherissoit :  
Mais bien qu'il fust puissant, tant plus il s'avançoit,  
Plus il prenoit à cœur son peuple Israelite.*

*Sicela ne les touche, ains disputant l'affaire,  
Disent qu'il pourroit sourdre un jour telle clameur,  
Qu'on leur imputeroit ce que dans la rumeur,  
On fait à l'estranger, lors qu'on s'en veut deffaire :*

*Tu leur repartiras, pour leur oster ce masque,  
Ce qu'on fit en tel cas, au peuple basané,  
Plaidant or' sa naissance, or' son droict suranné,  
Qui n'e vit a pourtant l'astuce du Monarque.*

*Cent & trente ans du moins, cette race Morisque  
Avoit tenu cartier avec ceux du pais,  
Lors qu'au son d'un Edict, haïs ou non haïs,  
Chacun d'eux fut contraint de partir à sa risque.*

Je sçay qu'ils te diront, pour pallier l'exemple,  
Que ces gens respiroient sous un peuple bigot,  
Et nous sous la faveur d'un Prince si devot,  
Que de l'avoir pensé c'est l'exclurre du Temple.

Accorde leur cela, pour estre veritable,  
Que nous vivons icy relevez de la peur :  
Mais quand Dieu veut punir, di leur que la faveur  
Se change quelquefois en ire espouvantable.

Tu dois mesme sçavoir, qu'ils ont une coustume  
Par le raport de ceux qui sont leurs conducteurs,  
De dire en begayant qu'ils ont de bons Pasteurs,  
Et dont ils sont contens : mais presse l'apostume.

Car la responce sert que nous disons le mesme,  
Et que divers des miens qui frequentent ce lieu,  
Les entendent souvent en donnant gloire à Dieu,  
Des dons qu'il leur depart en un temps plus qu'extreme.

Insiste toutefois que l'excuse donnee  
Ne peut estre receüe au regart du prochain :  
Si chacun me quittoit, que deviendrait ce sein  
Qui nourrit en tout temps la troupe abandonnee ?

N'imite non plus ceux qui se disent du Temple,  
Et negligent pourtant l'assistance des siens,  
Disans quand on les presse, avoir donné leurs biens  
En des lieux tous divers pour la pareille exemple :

Et partant divisez prennent une habitude,  
 D'aller de place en place & d'autel en autel,  
 Desvoyant la pitié de ceux que l'Immortel  
 A tant recommandez; dont croist la multitude.

Car j'en ay rencontré, quand je fis mes Collectes,  
 Pour subvenir à ceux qui relevent des mtens,  
 De si fords refroidis au milieu de leur biens,  
 Qu'à peine eus-je loisir d'exprimer mes disettes.

Encores que depuis, és jours de nos parades,  
 Où les plus resserrez font voir leur vanité,  
 On les a veu fonder avec temerité,  
 Leur dons pour excéder tous autres en bravades.

Tesmoin cét Arc pompeux, ce Collosse admirable,  
 Où l'on fit engager la pite du chetif:  
 Tesmoin ces grands Tableaux qui dépeignoient au vif,  
 De nos premiers desseins la faute irreparable.

Tesmoin encor du lin la plaisante tiffure  
 Offerte par vantise aux grands nos Senateurs;  
 Veu que ceux qui premiers en furent les auteurs,  
 Veulent s'en deportant m'en laisser la censure:

Tels que fut autrefois la secte Pharisee,  
 Car rien ne luy coustoit pour veu qu'il fust conu;  
 Autrement son present estoit si retenu,  
 Que chacun l'observoit, quoy que fine & rusée.



Tu diras à ces gens, tant belle soit l'excuse,  
Pour m'avoir Desbarrée & d'amis & de biens,  
Que Dieu de main diverse en fournira les siens,  
Lors mesme qu'on verre l'ingrat fondre & sa ruse.

Repren aussi ceux-là qu'on oit, sortant du Temple,  
Dire mal-avisez, que souvent les Pasteurs  
Censurent en public, le vice és auditeurs,  
Duquel la marque en eux se peut dire l'exemple.:

Et puis les vont taxant, qu'ils ont des yeux au large,  
Pour voir & controoller tout ce que l'on y fait;  
Mais retournant chez eux, ils ouvrent le buffet;  
Pour, les ayant cachez, abuser de leur charge.

Car posons qu'ainsi fust, & la faute criblée,  
On doit ha. r le mal, sans blâmer le sçavoir;  
On doit suivre l'avis qui nous dit le devoir,  
Et prier Dieu pour eux, comme eux pour l'assemblée.

Or les pire de tous, ce sont ces Epicures,  
Lesquels tant plus je lave, & plus vont au boubier:  
Tu les discerner as à l'atiffet grossier,  
Qu'on tire du Raze, pour couvrir leurs ordures.

Je ne te puis cacher pour m'avoir tant troublee,  
Comment l'un des plus noirs s'estoit rengé des miens,  
Et que luy descouvert par les supposez siens,  
Pour éviter ma voix, quitta mon assemblée.

Mais il a beau vanter sa grand' Tour Pharonide,  
 L'Olympe à Iupiter, son Temple Ephesien;  
 Il a beau mettre en jeu l'Idole Rhodien,  
 Le Mausold' Arthemis, ses murs, sa Pyramide :

Tout cela ne m'esmeut, s'il ne blanchit son ame,  
 Pour d'un cœur converty, me presenter ses pleurs :  
 Le but seul où je vise, est de voir les pecheurs  
 S'amendant, effacer ce qui cause le blame.

Ce discours achevé, la pauvrete s'en vole  
 Au palais du grand Dieu, haïster nostre pardon :  
 Doncques en attendant son retour & le don,  
 Je veux me preparer par un vers qui console.

Je n'escriis plus des temps l'histoire lamentable,  
 Pour m'avoir tant de fois fait perdre le repos :  
 Non, je n'escoute plus la cruelle Atropos,  
 Qui crie sang & feu, de voix espouvantable.

Mais je chante, Eternel, je chante à taloiange,  
 Que plus on nous afflige, & plus nous respirons;  
 Plus grands sont nos tourments, plus nous te reverons,  
 Soit dans nostre Patrie, ou soit en terre estrange.

Je chante que c'est toy, qui du plus chaud des flames,  
 Nous as fait eschapper, pour habiter ce lieu ;  
 Je chante que ton bras, voire ton bras, ô Dieu,  
 A fait qu'en longue paix nous possedons nos ames.

*Je chante que ta voix fait aussi que le Prince  
Nous permet un autel digne de ta pitié ;  
Je chante que les siens, en signe d'amitié,  
Nous reçoivent entr'eux de Province en Province.*

*Bref je chante qu'un Roy, sous ta faveur plus digne,  
Ayant soumis son Scepter à celui de tes loix,  
Fait aussi que son peuple aux yeux des plus grands Roys,  
Boit & mange en repos un chacun sous sa Vigne.*

*Soient donc tous jours de mesme, Eternel, à ta gloire,  
Tes Edicts reverez sous ton Sceptre puissant,  
Afin que ton troupeau puisse te benissant,  
Tous jours tous jours ainsi le dire à ta memoire.*

*Ce fut là que ma Guide au retour de la nuë,  
D'un chant tout gracieux m'adressa ce propos,  
Le pardon est donné, mais Dieu dit en ces mots,  
Pourveu qu'à me servir mon peuple continue.*

Fin de la première partie de la  
Musc Chrestienne.





LA  
MUSE  
CHRESTIENNE  
DV SIEVR  
ADRIAN DE ROCQUIGNY.

Seconde Partie.



---

M. DC. XXXIV.







# SECONDE PARTIE

De la Muse Chrestienne.

D V

P E T V N.



*Homme s'estimerait heureux en sa folie,  
Si pour vivre content il pouvoit faire choix  
D'un chef pour souverain, qui luy donnaît des  
Où rien ne fust touché du devoir qui le lie, (loix*

X<sub>3</sub>

*Veu*

*Veu qu'au commencement, Dieu de sa pure grace,  
Le fit Seigneur de tout, un seul fruit deffendu ;  
Duquel ayant goûté, fut aussi tost perdu  
Pour luy ce don suprême, & pour toute sa race :*

*De sorte que depuis, tout ce que la Nature  
Produit pour son usage & pour le secourir,  
Par faute de regime, ou pour trop le cherir,  
Le consume & le perd bastant sa sepulture.*

*Silene, c'est ainsi qu'en paliant le vice,  
Le miel pris par excez peut perdre sa douceur ;  
C'est ainsi que ton herbe aujourd'uy pour le seur,  
Se change par abus en un fiel de delice.*

*Pleust donc au Tout-puissant, que ta plante fumeuse  
N'eust jamais traversé pour prendre germe icy ;  
Où qu'en la cultivant, apres tant de soucy,  
Elle perdist l'odeur qui la rend si fameuse.*

*Ton Bacchus triomphant, ton Asne, tes Satyres,  
Avec leurs pieds fourchus & leurs cornets suans,  
N'infecteroient nostre air de brouillas qui puans,  
Captivant les esprits, sont des corps les martyres.*

*Lon dit que Curse un jour, pour affranchir sa Ville,  
Des malignes vapeurs qui sourdoient du limon,  
Se jetta dans l'abisme, où malgré le Démon,  
Ayant osté la cause, il rendit l'air utile.*

Si donc quelqu'un des tiens, envieux de sa gloire,  
Pouvoit las de souffler dans nos lieux de Bacchus,  
D'un tel coup l'imitant, corriger cet abus,  
Je chanterois un Vers digne de sa memoire.

Mais en vain je le dis, en vain l'excez le monstre,  
Pour estre de nouveau plus que jamais fumant,  
Et qu'on tient tant s'en faut, ceux qui le vont blamant,  
Indigne des faveurs de la moindre rencontre:

Où j'ay veu le Soldat armé comme un Saint George,  
Le Noble, l'Estasier, le Docte, l'Ignorant,  
Si ravis du plaisir, que le mieux respirant,  
A force de souffler le rendoit par la gorge.

Phœbus si de tes rais les vives estincelles  
Ne servoient mesme aux grands à r'allumer ces feux,  
Je te conjurerois & tes chevaux fougueux,  
De repurger nos champs de ces plantes nouvelles.

Mais quoy? puis que tout faut à l'homme dans l'extreme,  
Et que rien ne luy plaist tant qu'un vice importun,  
Je demeure constant que l'abus du Petun,  
Ne peut estre mis bas que par son exez mesme.

Car j'ay veu parmy nous, je le dis à ma honte,  
Quatorze chalumeaux, qui fumans, qui bruslans,  
S'arivoient à la fois, si que les mieux soufflans,  
Se lassans du meilleur, n'en faisoient aucun conte.



Du meilleur, il est vray, la faute est en l'offence,  
Veu que pour le gouster on void luire de jour,  
La mesche és Cabarets, mieux qu'és Balets de Cour,  
Le lustre des flambeaux au milieu de la dance.

Non, je croy que celuy qui bruslant d'avarice,  
Recherche les metaux és cachots sous-terrains,  
Ne void sous ses creusets, tant de feux ny si vains,  
Qu'on void de toutes parts pour establir ce vice.

Si bien que sur le tard, là roulent les cervelles;  
Tant qu'on y tient apres de si plaisans discours,  
Qu'au grand Tèple en hyver, ou sous l'arbre és longs jours,  
Ne s'en dit de plus beaux lors qu'on fait nos nouvelles.

Or le pire du mal pour n'avoir son semblable,  
Est d'y voir les Viellards tenant le chalumeau,  
Apprivoiser au goust maint Satyre nouveau,  
Qui pourroit voir chez soy chose plus tollerable.

Et je ne le dis pas seulement en tristesse,  
De ce qu'en s'oubliant ils negligent le temps,  
Mais bien avec regret d'en voir en la fleur d'ans,  
Qui faute de conduite y perdent leur jeunesse,

Vous le direz un jour, vous pilliers de rencontre,  
Quand le temps fanera vos plaisirs dèreglez:  
Vous vous plaindrez aussi jeune gens aveuglez,  
Qui blâmez en secret l'amy qui vous remonstre.

Tel, las ! vous arprivoise à son humeur gloutonne,  
Qui pleure étant chez luy, ses autres saletez ;  
Tel feint vous exalter dans ces trous empestez,  
Qui predit au sortir le mal qui vous talonne.

Voire tel vous endort, ainsi que fit Mercure,  
Celuy qu'il enchantoit par ses plaisans discours ;  
Qui comme un vieil Cyclope, apres ses lâches tours,  
Serid du coup fatal qui vous met hors de cure.

Châcun le dit pour vous, chacun plaint vos miseres,  
Lors qu'au lieu d'avancer vos propres interêts,  
On vous void pantelans au bas des Cabarets,  
Faire un trait racourcy du plan de vos affaires.

Mesmes du Haut-tonnant la voix articulée,  
Qui crie, En ta sueur, Homme, mange ton pain,  
Vous avertit encor, vous dit le mal soudain :  
Mais pas un n'en desmord, tant soit l'heure escoulée.

Sus donc mes tristes Vers, sus quittons ces hantises,  
Sans plus nous amuser à parler à des sourds :  
Quittons ces lieux publics, pour joindre à nos discours,  
La façon & les mœurs des Dames mal-apprises :

Qui tandis que les mains des agiles servantes,  
Les parent d'ornemens pour se monstrier en Cour.  
Quittent tout au besoin, laissant l'ambre & l'atour,  
Pour s'aziffer du suc de ces feuilles fumantes.

Aucunes à dessein, pensant donter la flame  
Du brandon Cyprian, qui petille en leurs cœurs,  
S'en servent, mais en vain ; car parmi ces vapeurs,  
S'avalle quelquefois le trait qui les r'enflame.

D'autres, pour imiter les humeurs & la pipe  
De quelque amy secret ou mary mal-appris,  
Le hument si souvent, & si loin du mespris,  
Qu'elles font gloire apres du plaisir qui les pipe.

Bref pour dire en un mot tout ce qu'en vaut le blame,  
En ce siècle où l'impôt cause maint vol secret,  
C'est qu'à peine entre nous, tant soit l'estat discret,  
Peut-on trouver maison où le Petun ne flame.

De sorte qu'au sortir, l'on nous discerne au rûme,  
Aucuns par la couleur d'un teint tout pallissant,  
Autres par l'estomac, qui du mal vieillissant,  
Se change, s'amointrit, se perd & se consume.

Le trop gaste le sang, desseiche la cervelle,  
Haste le malcaduc, empesche le repos ;  
Il offense les nerfs, si que les plus dispos  
Le trouvent au balet pour le pié qui chancelle.

Il provoque la soif, avance la tristesse,  
La douleur du poulmon, le tremblement soudain,  
Il aveugle le borgne, & force le plus sain,  
D'aller au lunetier avant que l'âge presse.



Il flatte la paresse, empire le langage,  
 Allentit la chaleur, trouble l'entendement ;  
 Il gaste la memoire, oste le jugement,  
 Enfin il perd le sens lors qu'on deust estre sage.

J'ay veu cent & cent fois un homme dont la gloire  
 Faisoit en ses discours preuve de son bon sens,  
 Et que j'admirois plus qu'aucun de nostre temps,  
 Tant pour son bon esprit que pour sa grand memoire.

Mais las ! sur ses vieux jours, son esprit, son langage,  
 Sa façon, son marcher, sa force, & son œil brun,  
 Ont tellement changé par l'excez du Petun,  
 Qu'il n'a plus du vray corps ny le trait ny l'image.

C'est bien tenter le Ciel, & mettre à l'avanture,  
 La santé, le respect, le sçavoir & l'honneur ;  
 C'est bien nous empirer, quand d'un gauche mal-heur,  
 Nous dissipons nos corps plus qu'autre creature.

Veux que chacun dira, s'il n'est d'humeur maligne,  
 Que l'abus est le vice & non la qualité ;  
 Il dira que le mal gist en la quantité,  
 Prise sans discerner une plante si digne.

Car c'est sans contredit qu'elle aide à la Nature,  
 La prenant par compas, comme on doit le bon Vin ;  
 Son jus sert d'antidote à chasser le venin,  
 Et sa fueille d'onguent pour guerir la jointure.

Elle guerit charbons, escrouïelles, picqueures,  
Dartres, contusions, chancres, & mal de dents :  
Elle aide à l'estomac, elle appaise les vents,  
Resoud, playes, tumeurs, en fin toutes blesseures.

Son parfum allumé divertit la tristesse,  
Le courroux, le chagrin, la crainte, la douleur :  
Il aiguise l'esprit, r'avive la chaleur,  
Et fait que l'homme docte à bon droict le caresse.

Il resiste au gourmand, rabat l'yvrongnerie,  
L'hydropique s'en sert pour espuiser son eau ;  
Il esparpille en l'air les reümes du cerveau,  
Qu'un froid trop violent nous cause en sa furie.

Il modere le flegme, adoucit le caterre,  
Corrige l'acre humeur qui trouble le goutteux :  
Il conduit au poulmon par des chemins venteux,  
Sa vertu qui guerit du mal qui nous enterre.

Bref il fait bien dormir, & cause que Morpheus  
Loge dans le cerveau des songes si plaisans,  
Que l'esprit en plein jour, des hommes mieux disans,  
Ne peut imaginer chose mieux attiffée.

Tantost entre les feux où Phœbus trouve l'Ourse,  
Par l'escharpe du Ciel il promene nos yeux ;  
Où mirans les brandons qui partage les Cieux,  
Nous observons des temps l'invariable course.

*Et tantost en baissant, (car l'œil plus haut ne monte)  
Il nous peint le Croissant, son rond & son decours ;  
Si que par sa rondeur, nous trouvons que les jours,  
En l'An font douze mois qu'en treize fois il compte.*

*C'est ainsi qu'au luisant des plus flambantes voutes,  
Par l'ombre de nos doigts les heures nous comptons ;  
Nous comptons les momens, & sçavans calculons  
Des medailles du Ciel & les feux & les routes.*

*Bricolans par les airs, loin de l'humide nuë,  
Et du fâcheux broüillas qui provoque nos pleurs,  
Nous trouvons les Zephirs qui de verd & de fleurs,  
Nous couronnent le front d'une adresse inconnüe.*

*En descendant plus bas, au travers du murmure,  
Qu'enfante leurs souffirs & le chant des oyseaux,  
Là nous faisons des vers si polis & si beaux,  
Qu'au retour du sommeil les trouvons de mesure :*

*Nos esprits raffreschis és mignardes Valles  
Des bords Thessaliens, nous oyons en volant,  
Un bruit qui pres de nous, des roches decoulant,  
Nous force de quitter nos plaisantes Volles.*

*Car c'est là que ravis au brillant des Hyades,  
Cent & cent ruisselets avant que voir le jour,  
Nous monstrent à chacun pour nous faire la cour,  
La Fee rivagere & ses sœurs les Nayades :*



*Qui le long des roseaux comme filles de l'onde,  
En fendant le crystal de ses flots doux-coulans,  
Se couronnent de jongs à longs fils degourans,  
Pour nous dire ces mots d'une langue faconde,*

*He ! quel Astre nouveau, qu'elle dextre immortelle,  
Vous place parmy nous ? Sus donc, hommes, flottons,  
Avant que l'Aube vienne, es bras de nos Tritons,  
Où vous contemplerez des Nymphes la plus belle.*

*Après avoir nagé de riviere en riviere,  
Nous rencontrons Neree & tous les Dieux marins ;  
Qui pour nous enseigner la dance des Daupins,  
Nous plongent par sept fois dans l'onde marinere.*

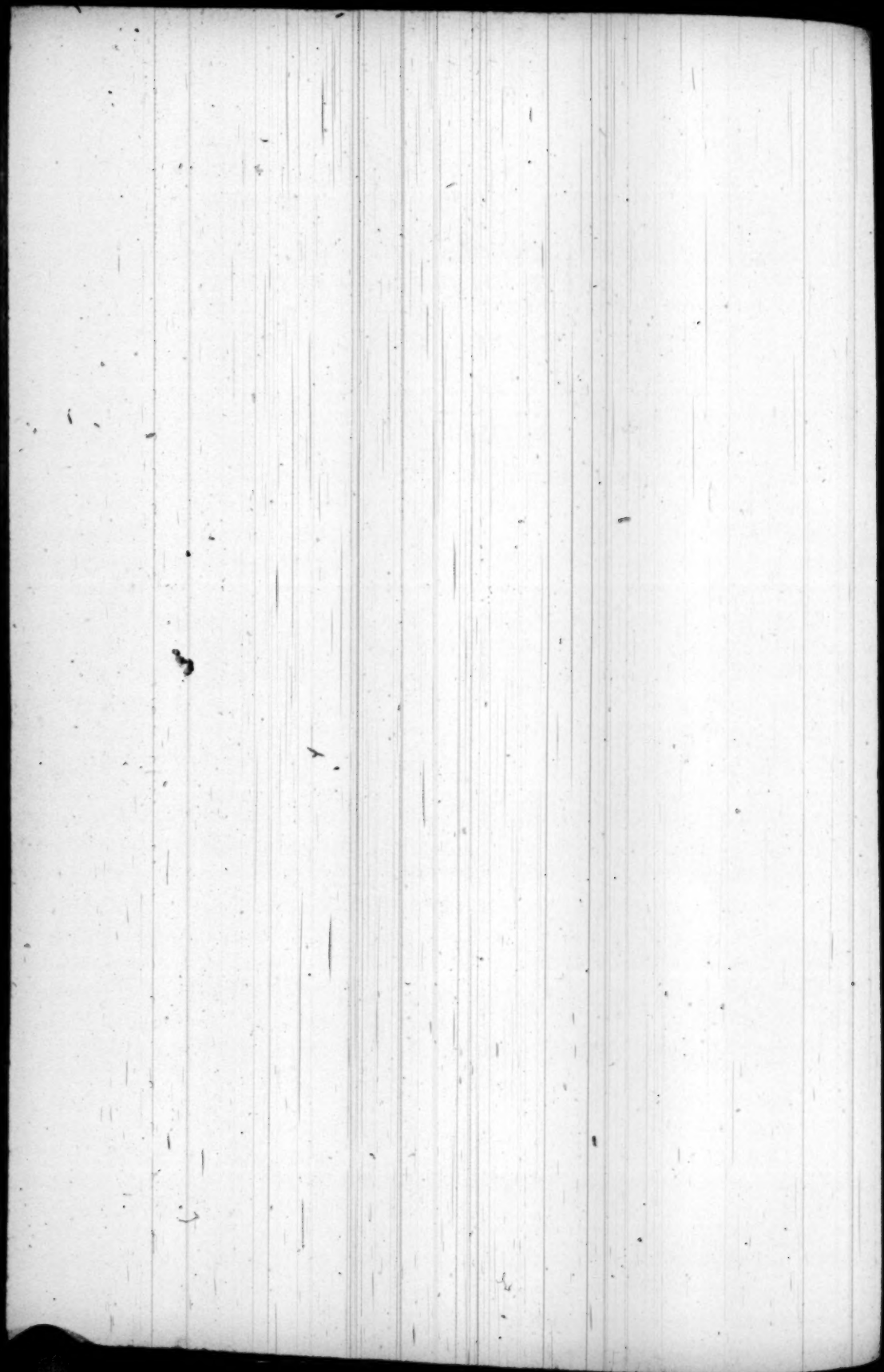
*Où tandis nous trouvons des formes si diverses  
De nageurs, qu'il nous semble en l'eau voir l'Univers ;  
Les Cieux, la Terre, l'Air, n'ont d'hostes plus divers,  
Que la mer de poissons fendans les ondes perses.*

*Quittans l'humide bord nous arrivons en terre,  
Parmy les hauts Clochers & les Palais des Roys ;  
Où d'aise esmerveillez, nous prenons quelquefois,  
Le banquet sans manger, & sans boire le verre.*

*Nous escartans plus loin, il nous fait voir encore,  
Al'ombre des forests, les Satyres cornus,  
Les Faunes, les Sylvains, & les Pans qui barbus,  
Dacent d'un piè gaillard pour saluer l'Aurore.*

Traversans par les prez, au desjoug des Abeilles,  
Nous trouvons la Bergere & son troupeau mignon,  
Puis Ceres & Bacchus, Silene & son Asnon,  
Qui nous traittent d'espics, de raisins & de fueilles.

C'est ainsi qu'enresvant un jour apres la feste,  
I'ay basty ce discours estant encor couché :  
Si je plais ou desplais, j'en suis si peu touché,  
Que pour suivre ma piste à chanter je m'appreste.







D V

## V I N.

**B** Acçhus, bien que l'honneur d'une plante sacrée  
 Te couronne le front, cōme au Roy des beuveurs,  
 Si dois-tu trouver bon, en faveur des souffleurs,  
 Que Sylene en mes Vers precede ton entrée.

Car comme un chacun doit, s'il n'est du tout stupide,  
 Preferer à la nuit, le moins luisant brandon,  
 Par qui nous discernons la Rose du chardon,  
 Pour nous servir du choix, où l'œil nous sert de guide :

Ainsi ton precepteur t'ayant seul fait connoître,  
 La Grappe, à qui tout fruit cede pour sa bonté,  
 A fait t'illuminant, que ma Muse a chanté  
 La gloire de ses feux, pour mieux dire ton être.

Z

Et

Et d'autant plus aussi, que sa fueille étant bonne,  
 A telle sympathie avecque les bons Vins,  
 Qu'à peine des deux gousts, au milieu des festins,  
 Pent-on bien discerner auquel moins on s'adonne.

Si diray-je pourtant, qu'entre toutes les plantes,  
 Que Dieu crea pour l'homme en formant l'Univers,  
 La tiennne porte un fruit dont les effets divers  
 Surpassent en vertu les liqueurs plus plaisantes.

Le Vin pris par raison, la joye au cœur attire,  
 Resveille les esprits, esgaye le cerveau,  
 Il ouvre l'appetit, digere le morceau,  
 Qui fait que le Vieillard si souvent le desire.

Il repurge les reins, descharge la vessie,  
 Les conduits des opile, allège le tourment,  
 Il rend l'œil penetrant, subtil l'entendement,  
 La couleur il redonne à la face transe.

Il modere le flegme, adoucit la colere,  
 R'allume la chaleur, chasse les excrements,  
 Aux membres il depart les justes aliments,  
 Et raffine le sang quand le sang degenerate.

Il enhardit le cœur, la main il rend artiste,  
 Le bras rude au combat, le pié prompt à courir,  
 Il preserve nos corps, les gardant d'encourir,  
 Le danger de cent morts auxquelles il resiste.

Heureux,

Heureux, & plus qu'heureux, seroit donc l'homme sage,  
Qui pourroit de ton fruit mesnager la bonté,  
Et tous jours le prenant par mediocrité,  
Corriger le degast qu'on en fait en cet âge !

Car depuis qu'autrefois à Thebes fut usée.  
Par excez, ta liqueur autour de tes autels,  
Le mal-heur a voulu que de tous les mortels,  
Nous estrivions plus qu'autre, à la voir abusée.  
Pleust donc à l'Eternel, que tes vaines Orgies,  
Complices du peché de nos premiers parens,  
Eussent pris fin dès lors parmy ces ignorans,  
Sans en voir entre nous les traces eslargies.

Le haut son esclatant du fredon des Trompettes,  
Le toquement de mains, les musettes, la voix,  
Les sifres, les clairons, la harpe & les hauts-bois,  
Ne nous auroient appris à celebrer tes festes :

Où j'ay veu l'Artisan, d'une humeur mecanique,  
Negliger au besoin sa regle & son marteau ;  
Sa plume le Greffier, le Nocher son bateau,  
Son livre le Facteur, le Maachand sa boutique.

On y void le Syndique à la barbe fleurie,  
Profaner ta boisson, plus elle est à son gré ;  
L'ESCHEVIN-pretendu démentir son degré,  
Le Docte son sçavoir, le Soldat sa furie.



On y void l'Advocat & son client rustique,  
En traittant du procez, boire jusqu'à crever;  
Le Conseiller severe aux bons coups estriver,  
Tandis qu'un moins friand empiete sa pratique.

Le Juge embeguiné, pour n'encourir reproche,  
D'un gosier enroüé condamne les excez;  
Mais en vain, car son nez appellant du procez,  
Il flambe en plain midy, plus rouge qu'une torche.

Là mesme, le Baron, pour monstrier sa noblesse,  
Courbe le genouil bas, en beuvant les santez;  
Voire le bon Prelat, avec ses deputez,  
S'y trouve quelquefois, sans qu'aucun le redresse.

Car c'est la verité, que depuis le plus digne  
qui hante ces festins, jusqu'au moindre fripon;  
A peine s'en void un, soit le Vin pur ou non,  
Qui se lasse du goust, tant on chérit la Vigne.

Licurgue fut repris, d'avoir en ses boucades,  
Fait un degast des Seps, à cause de l'abus;  
De sorte qu'on luy dit, que pour punir Bacchus,  
Le moyen eust esté d'y mesler des Nayades.

Si donc chacun de nous, sans destruire la plante,  
Vouloit de temps en temps ce conseil observer,  
Qui seroit d'avant boire, ou bien que d'estriver,  
D'abatre du Vin fort la vapeur plus picquante.

Sobres nous ne verrions en plein jour les yvrongnes  
Chanceler par la rue avec leur pieds crottez :  
Ny dessus les carreaux tant de gens bebattez  
Estaler de leurs corps les ronflantes charongnes.

Nous n'orriens l'Hydropique en la fleur de son âge,  
Lamentar sa douleur, ses tourments le Goutteux,  
Son pus le Desbauché, ses yeux le Caterreux,  
L'Yvrongne son beau nez, le Begue son langage.

En Sparte la fameuse, autrefois par coustume,  
On en yvroit l'Esclave au milieu du banquet ;  
Afin que la Jeunesse aprist par son caquet,  
A detester l'excez du Vin qui nous consume.

Mais les fils de Iaphet, decheus de leur sagesse,  
Font bien tout au rebours en ce siecle brutal ;  
Quand mesme les Vieillards redoutant leur esgal,  
Le quittent aux bons coups pour perdre la Jeunesse.

Semblables au Buzard qui lache de courage,  
Ne s'adresse en chassant, pour paistre de l'Oyseau,  
Au Plongeon fort de bec, au Vautour, au Cerceau,  
Mais au moindre gibier qui hante le rivage.

Ainsi des Enchanteurs la ruse charmeresse,  
Esqui've le Serpent redouté pour ses yeux ;  
Attaquant cestuy-là qui du chant curieux,  
Ne prevoit le danger des appas qu'on luy dresse.

Estrange changement, que l'homme où souloit luire  
L'exemple d'amitié, de respect, & d'honneur,  
En vueille dans le Vin, pour plaire à son humeur,  
A tel qui mal-apris n'oseroit l'esconduire !

Dieu doint que de Noé le decret Prophetique,  
Denoncé contre Cam pour un moindre meffect,  
Ne leur face sentir, comme aux siens en effect,  
Des châtimens predicts la peine encor publique.

Dans ces sales excez, j'apperçoy que les femmes,  
Au lieu de corriger la force des bons Vins,

Y meslent tant d'appas, pour les rendre mutins,  
Que le moindre apres l'œuf, se peut dire les flames

Non que je parle icy de celles qui foiblettes,  
Ou pour d'autre raison s'en servent au repas ;  
Ny des autres pour tout, qui d'un modeste pas ;  
Vont avec le mary trousser les pintelettes.

Mais bien de celles-là qui d'une humeur yvresse,  
L'ensucrent l'avallant comme un poisson fait l'eau,  
Et qui dans sa liqueur, legeres de cerveau,  
Rendent leurs noms suspects au deshonneur du sexe.

Pour en avoir trouvé cent fois, je le puis dire,  
Autour des Cabarets, au plus luisant du jour,  
Qui d'un pas desvoyé chanceloient au retour,  
Plus fort qu'en pleine mer jamais ne fit Navire.

D'autres



D'autres m'ayant induit à voir dans nos bricoles,  
Du pluisant Hymenee & la joye & le fruit;  
Firent apres le Vin, qu'en paisible minuiet,  
Ierougis de les voir si libres en paroles.

Car c'est-là, mes amis, qu'en vuidant nos querelles,  
La Matrone & sa suite estrivant pour le pris,  
Les font si bien valoir, qu'au verger de Cypris,  
Entre les Amoureux ne s'en dit de plus belles.

Salé desvoyement ! qu'avec tant de franchise,  
On les void dans l'humeur perdre le jugement !  
Ven que telle les oit à son commencement,  
Qui peut s'apprivoisant de venir mal-aprise.

Je sçay qu'elles diront que les Dames Romaines,  
Autrefois pour leur âge, ou tel autre respect,  
Obtenoient du Senat prudent & circumspèct,  
La liberté des Vins, deffendue aux plus saines :

Et qu'il ne fut jamais, tant soit Bacchus blâmable,  
Qu'ès travaux de Lucine, apres l'enfantement,  
L'on ne se rejoüit, assurens mesmement  
Que le Vin au besoin rend la peine agreable.

Cela leur est permis aussi bien comme à l'homme,  
Quand sa bonne liqueur peut apporter secours :  
Mais non pas les excez qui retrenchent nos jours :  
Le trop gaste le corps, & sa force consume.

Il perd l'entendement, l'homme en beste il transforme,  
Si que le bon Vieillard qui deust le controoler,  
On void rire, gaudir, sauter, caprioler,  
Comme un Singe coiffé, tant il le rend difforme.

On en void à fleur d'ans, sans respect, sans vergongne,  
Sales sur le plancher comme Pourceaux venez,  
Qui vomissans des yeux de la bouche & du nez,  
Veutrent des corps infects la puante charongne.

Autre mal preparez dans sa liqueur amere.,  
A force d'empirer de viennent des Lyons,  
Traittant des naturez leurs meilleurs Champions,  
Comme Clyte jadis fut d'un Prince en colere.

Erreur, mais non erreur, ains rage insatiable !  
Que sur le moindre mot si tost apres le Vin,  
L'amy soit oublié, voire tel qui peu fin  
Dir a mesme le mal dont il se sent coupable.

Car le Vin a cela, qu'au bavard il fait dire  
Ce qu'autrement à jeun un chacun deust celor ;  
Le Vin rend le vanteur insolent à parler  
Du mal qui de couvert fait que sa faute empire.

C'est pourquoy tant d'Auteurs blamant l'Ivrongnerie,  
Ont dit qu'elle est un Diable ennemy des humains,  
Un Monstre de Nature, une Espece a deux mains,  
Qui fait d'un des trenchans ce que l'autre descrie.

Quelle

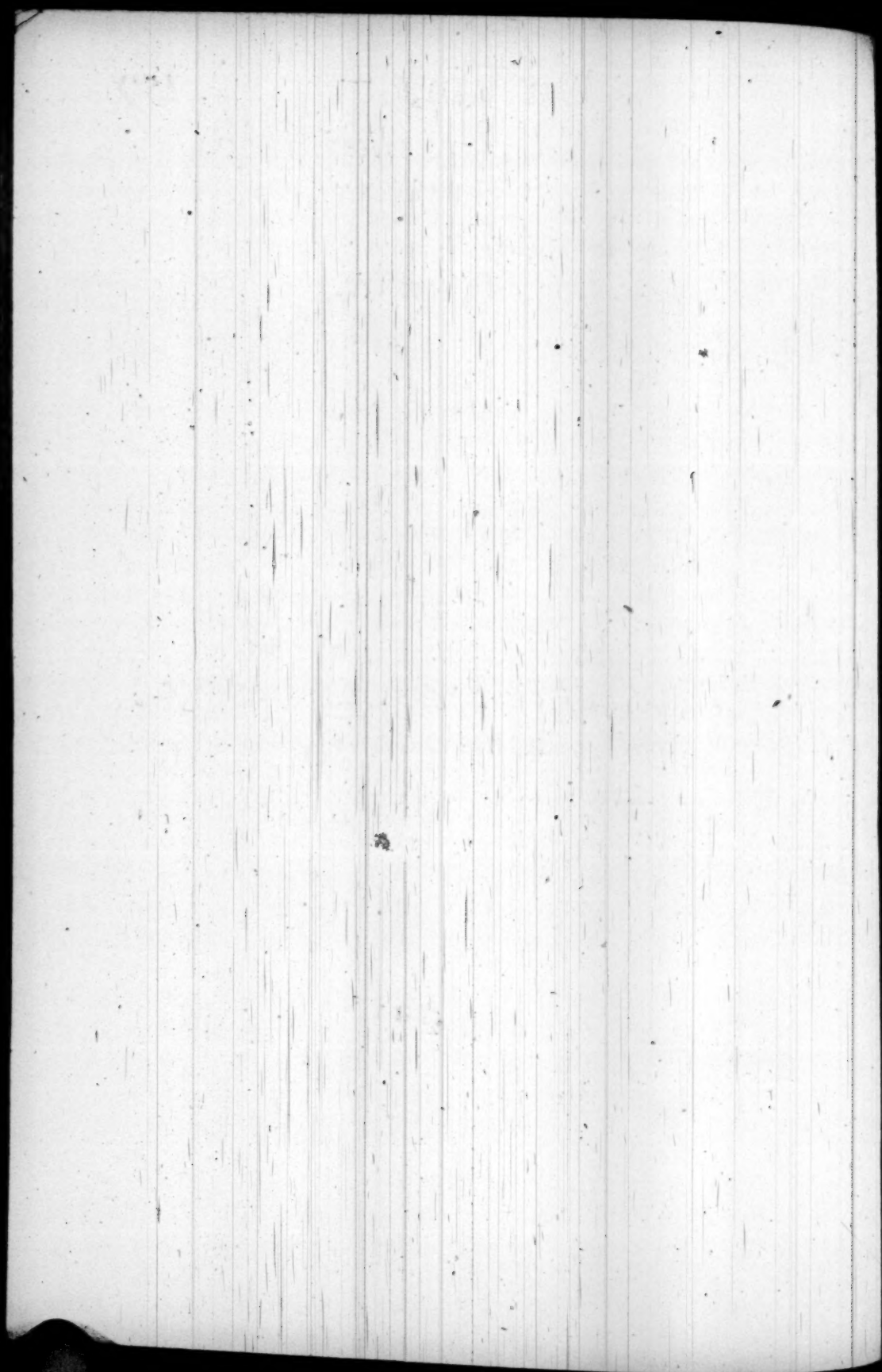
Quelle est de tous pechez la nourrice & la mere,  
Rendant le moins paillard d'adultere bouquin,  
Cruel le violent, avare le taquin,  
Effronté le menteur, dangereux le colere.

Quelle fait gouvernant, submerger la Nacelle,  
Verser le chariot, la beste culbuter,  
Mutiner une Armee, un Conseil esventer,  
Fondre, perdre, embrazer tout ce qui meut par elle.

Bref que Satan ne peut, quoy que Megere invente,  
Par l'aide des Demons & des charmes trompeurs,  
Souffler hors de son puits plus d'infames vapeurs,  
Que fait pour nous gaster Bacchus & sa tourmente.

Dieu donc, pour nous sauver du bruit de cet orage,  
Vueille en nous pardonnant nos excez du passé,  
Si bien nous en servir, que l'homme moins sensé  
Puisse dire l'oyant, Seigneur c'est ton ouvrage.







LA SAVCE  
DV  
MELON.

**A** Plus doux mois de l'an que Flore est reconue,  
Par les divers objects de ses vives couleurs,  
Entrant en mon Iardin pour esgayer ma vue,  
Sur l'esmail blandissant de mille & mille fleurs;  
Je vi soudre untendron du milieu d'un parterre,  
Qu'à peine l'œil du Ciel avoit bien apperceu;  
Je me courbe deux fois pour emotter la terre,  
Qui sembloit repousser son verd encor moussu.

Ce germe me plaisoit le voyant mieux paroistre,  
 Me promettant qu'un jour j'en gousterois le fruit;  
 Phœbus de ses rayons pour le haster de croistre,  
 Le cherissoit de jour & la Lune de nuit.

Si bien qu'en peu de temps je vi sa fleur esclose,  
 Plus belle que l'Aurore au lever du Soleil;  
 Et l'Avette quitter l'incarnat de la Rose,  
 Pour succer de son teint le lustre nompareil.

Les Graces, les Amours, & les Beutez riantes,  
 Ne se lassoient jamais de luy faire la cour;  
 Les jeunes Cupidons de leur fleches poignantes,  
 Les navroient aussi tost qu'elles perchoient au tour.

Mainte jeune Bergere espiait ses ombrages,  
 Et maint plaisant Satyre, y prenoient le banquet,  
 Où la Fee des champs & le Pan des bôcages,  
 S'assembloient pour les voir disputer le bouquet.

Par l'un des plus beaux jours que l'on festine Flore,  
 Au tin-tin de l'airain & du gay chalumeau,  
 Les Nymphes, les Sylvains, conduits par un Centaure,  
 Vindrent pour la revoir peinte en mon arbrisseau.

Mais ne la trouvant plus, cette brigade active,  
 Me dit, en se fachant, Pour Dieu monstre la nous;  
 Ayant donc jetté l'œil où je la vi si vive,  
 J'avise au lieu de fleur un Melon des plus doux.



Des plus doux, il est vray, tant que les sœurs fatales,  
Pour m'en ravir l'honneur, d'un depit enragé,  
Logerent au dedans un Ver qui des plus sales,  
M'en fit payer l'escot apres l'avoir rongé.

Escot, he ! qu'ay-je dit ? ce mot sent sa Taverne,  
On appelle un escot ce qu'on a despendu :  
Mais moy je voy mon fruit tel que l'œil le discerne,  
Sans qu'il me reste espoir du goust tant attendu.

Depuis ce triste aspect, je n'ay pû me resoudre,  
Que ce Ver n'ait apris sa ruse des Gascons,  
Non, ny trouver repos apres ce coup de foudre,  
Qu'en composant ces Vers en faveur des Melons.

Que jamais le taquin qui n'aime que sa bourse,  
Ne touche ce beau fruit de ses doigts ravisseurs ;  
Que jamais le mutin qui pour rien se courouce,  
Ne sçache de quel goust on trouve ses douceurs.

Que jamais l'exacteur qui l'estale en boutique,  
Tant soit-il en estime, attristant l'affligé,  
N'en confise la peau, pour d'un trait mecanique  
La sur vendre aux amis, le bon étant mangé.

Que jamais l'indiscret qui s'oublant oublie  
Les bien-fais qu'on luy rend afin de les couvrir ;  
Ne flaire son odeur, si ce n'est sur la lie,  
Lors que son pûs infect saute au nez sans l'ouvrir.

Bref que jamais celuy qui n'invite à sa table  
Les gens, que pour paroistre au milieu de ses biens,  
Ne le trouve en son plat, tant soit-il venerable,  
Avant que d'appaiser la plume que je tiens.

Ce discours achevé, ma Muse en sa furie,  
Me dit, il le faut voir, & de plus m'en pressoit :  
Je l'œillade trois fois, mais sa couleur perie,  
Plus je la contemplois, moins elle me plaisoit.

De sorte que je di, l'escartant de ma table,  
Que vivre d'esperance est se paistre de vent,  
Que trop croire un ingrat est bastir sur le sable,  
Et que comme est un fruit, tel est l'homme souvent.



SVR LE LVXE  
DES  
FEMMES.

**D**AMES, je vous en veux je veux d'un trait de  
plume,  
Fendre vos cœurs d'Acier, tant dure en soit la  
peau :

Je dis vous qui causez, contraire à la coustume,  
Que je coiffe mes Vers d'un si triste chapeau.

Je



Je vous avois deduit l'angoisse que nos peres  
 Souffroient pour nous sauver du joug des cruautéz :  
 Je vous avois depeint l'estat de nos miseres,  
 Pensant vous divertir de vos mondanitez.

Mais vous n'avez point d'yeux, point de nez, moins  
 Pour pouvoir d'iscerner ce qui deust esmourvoir; (d'oreilles,  
 Vos sens perdent le sens, quand nos pleurs & nos veilles,  
 Vous monstrent que le Ciel se fait ramentevoir.

Or redoublez cent fois l'Orient de vos tresses,  
 Pour cent fois agraver les maux que j'ay cottez ;  
 Et cent fois monstrez nous que vous estes maistresses,  
 Par dessus le mary serf de vos volontez.

Si-est-ce que ce corps, cette posture hommasse,  
 Qui se pare d'atours en haine de mes Vers,  
 Vn jour sera reduite en sa premiere masse,  
 Pour servir de curee à l'engeance des vers.

Car le terme est prochain, si mon jugement n'erre,  
 Que vos membres vieilliss, perclus & tourmentez,  
 En se disant à Dieu, perdront leurs facultez,  
 Et qu'un chetif Curé les couvrira de terre :

Bien qu'à avant le trespas, vous sentirez la peine  
 Des tourments à venir, par un eschantillon:  
 Le corps s'affligera, lors que l'ame mal-saine  
 Ne pourra de la mort repousser l'aiguillon.

*Vous direz en douleur au maris de vos filles ;  
L'abus de ces excez, pour les en divertir ;  
Voire vous leur peindrez aux yeux de vos familles,  
Ce qu'en vaut le tourment, par un tard repentir.*

*Dieu demande nos pleurs, sa voix se fait entendre,  
Par les coups redoublez qui nous font reculer,  
Dieu veut que nous prenions le linceul & la cendre,  
Pour affliger ce corps & non pas l'emperler.*

*He ! quoy ? pourroit-on voir sous la rigueur des armes,  
Tant d'autels desmolis, sans se voiler de dueil ?  
Quoy pourroit-on nombrer dans nos tristes vacarmes  
Tant d'ames sous la croix, sans arroser son œil ?*

*Non, Dames, il est temps que tout cœur s'humilie,  
Et de crier, Seigneur appaise ton courroux :  
Il est temps de quitter le monde & sa folie,  
Pour destourner le bras qui s'arme contre nous.*

*Mais vous y penserez ; je veux perçant ces toiles,  
Voir celles que le Ciel pare bien d'autre honneur ;  
Et qui pour aucun vent qui soufflast dans leur Voiles,  
Entrente ans n'ont changé de façon ny d'humeur.*

*L'aïse me le fait dire, ô Dames courageuses,  
Quand je voy sous vos pieds ce vice surmonté :  
Voire je suis ravi de vous voir Vertueuses  
En place avec les Saints pleurer l'adversité.*

168 Sur le Luxe des Femmes.

Mon ame tu le sçais, la preuve est en l'exemple,  
Je l'ay dit & le dis exempt de passions;  
Tu sçais combien de fois en la face du Temple,  
Je me suis éjouï de leurs contritions.

En faveur de ces dons, puissent doncques les restes  
De ces coups haut-tonnans qui menacent ce lieu,  
E esclater loin de vous qui graves & modestes,  
Avez acquis ce los en la maison de Dieu.

Que vos sages enfans & leur tige seconde,  
Croissent comme Lauriers, pour y joindre vos rangs;  
Afin qu'ayant parfait vos courses en ce monde,  
Eux & vous dans le Ciel portiez des habits blancs.

DE LA





DE LA  
FLATTERIE  
ET DE LA  
CALOMNIE.

**E**n veux, c'est à ce coup, abandonner l'enclume,  
La lime, les burins, la touche & le metal,  
Pour donter ce Pedant qui d'un projet fatal,  
En troublant le repos, a reveillé ma plume.

Bb 2

Me

Me trouvant depuis peu chez un chetif Libraire,  
 Qui relioit un Livre appelle' *l'ateur*,  
 J'avise à la preface, A Monsieur Monseigneur  
 Le Duc, qui sans rougir vid deux Roys au suaire.

De ce stile nouveau l'inepte Flatterie,  
 Me saisit si soudain d'un triste estonnement,  
 Que je devins muet, tant que confusément,  
 Pour en trouver le sens, en ces mots je m'escrie ;

Astres, secourez moy, puis que sans la lumiere,  
 Je ne peux démesler ce Chaos embrouillé,  
 Afin que du revers de mon fer desrouillé,  
 Je terrasse Python au fons de sa taniere.

Ha ! mes petis outils, Compagnons de service,  
 Quoy, voulez-vous icy contester mon dessein ?  
 Non, l'ennemy mourra, j'ay le glaive en la main,  
 La Verité pour guide, & pour droict la Justice.

Tournant donc le fueillet, ce torrent d'Eloquence  
 Enfile ce discours, Grand Duc, puis que le Roy,  
 Le salut des François, l'Auriflan de la Foy,  
 Se reposent sur vous & sur vostre prudence ;

Sus, retournez au Louvre, où la Cour vous appelle,  
 Pour seul monstrier au Roy par vos secrets desseins,  
 Le plan qu'avez dressé, pour sans venir aux mains,  
 Reduire le Bearn, Guienne & la Rochelle.

Nous sommes en un siecle, où l'estat de la France,  
Doit reprendre par vous sa premiere splendeur:  
Dieu le veut, c'est sa voix, hastez-vous Monseigneur;  
Vous en aurez le los, le Roy la jouissance.

Et de là le flattant, cotte que les machines,  
Dont il s'estoit servi pour se voir redouté,  
Paroissent dans le Ciel comme un Astre indonté,  
A travers l'espeisseur du bris de nos ruynes.

Voila comment Satan par eux est peint en Ange,  
En Ioseph un Tarquin, en Trajan un Neron,  
En Lucrece Thays, en Feal un Sinon,  
Bref en tiltre d'honneur une vergongne estrange.

Vous donc, Rois, qui prestez & l'oreille & la table  
Aces monstres d'enfer, à ces fins seducteurs;  
Gardez-vous du cousteau: car comme ils sont flatteurs,  
Aussi sont-ils des grands la perte inevitable.

Et vous à qui Themis, en depit de la Louve,  
A fait ratifier tant de fois nos Edits,  
Bannissez ces Lutins, ces espions maudits,  
Si loin du bord Gaulois, que pas un ne s'y trouve.

Que ce project fatal qui menace la France,  
D'un autre embrasement, par eux & leurs amis,  
Esclate sur l'Espagne, & qu'il nous soit permis  
D'y marcher les premiers, comme gens d'assurance.



Car malgré les desseins du plus abominable  
Qui fut jamais au monde, un perfide enragé ;  
Castille aura son tour, afin que l'afflige  
Soit vengé dans le sang d'un Marrane execrable..

Le Chef, pardonne moy si je quitte ce Parthe,  
Qui nous frappe en fuyant la risqué du combat,  
Pour redoubler mes coups contre un gros qui nous bat,  
D'un foudre si puissant qu'il faut que je l'escarte.

Tentens parler icy des autres ses complices,  
Qui d'un stile Romain au sang accoustumé,  
En flatant nos haineux, m'ont si bien animé,  
Que je ne puis assez t'exprimer leurs malices.

Ainsi vos lâches tours, ô Consciences molles,  
Paroissent en public au son de vos escrits ;  
Ainsi vous dementez, ô ployables esprits,  
Des Registres sacrez les divines paroles.

Car comment pourriez-vous, engeance Loyolite,  
Sans contrister le Ciel, prêcher la cruauté ?  
Comment resoudriez vous un point de Verité,  
Vous qui donnez au meurtre un tiltre de merite.

Les monts plus sourcilleux ont au lieu de Verdure,  
La neige sur le dos ; l'impression de l'air  
Les coiffe d'un chapeau qui les fait admirer ;  
Mais l'Aspic au dessous espanche son ordure.

*De mesme vos Cayers, aux yeux des plus faciles,  
Bien que remply de mots pleins d'humaine raison,  
Cachent maint Serpenteau qui dardant le poison,  
Fait voir de vos labeurs les peines inutiles.*

*En vain vous exaltez du grand Dieu les loüanges,  
Puis qu'au son de sa voix vous roidissez vos cœurs ;  
En vain vous surpassez en sçavoir tous docteurs,  
Quand vos vocables d'art s'embourbent dans les fanges.*

*En vain du Tout-puissant vous deduisez l'ouvrage,  
Puis que Cameleons vous vous paisez de Vent ;  
Vos requestes en vain percent l'air qui sou vent  
Vous dit que de Canan vous changez le langage.*

*Ces mains que vous joignez au Ciel en reverence,  
Ces yeux que de vers Dieu si souvent vous fichez,  
Et ces genoux ployez voire en terre attachez,  
Ne vous pourront sauver au jour de la vengeance.*

*Mais je romps ce discours, c'est trop suivre sa veine,  
C'est trop, veu que déjà j'oy par mes confidens,  
Qu'on censure mes Vers, qu'on les dit trop picquans  
Sans me nommer l'autheur, bien que j'en sois en peine.*

*Or quoy que j'ayme mieux plaire à tous que desplaire,  
Souffrir que de reprendre, ouïr que rapporter ;  
Si est-ce qu'un tel bruit, deussai-je l'irriter,  
M'oblige à repartir, tant je suis en colere.*

Car je ne crain pour tout le revers d'aucun blame,  
Pour chose qui soit dite en mes escrits divers :  
Non, le Dieu qui m'inspire à composer mes Vers,  
A doüé mon esprit d'une plus douce flame.

C'est pourquoy si quelcun difforme de Visage,  
Suppose en les lisant d'y voir son laid pourtraict ;  
Qu'il efface laride & corrige le traict,  
Plus loin je n'ay songé de peindre son image.

Où si c'est un Zoile en vieux de Nature,  
Qui ne peut voir le jour sans en estre offensé,  
Je veux qu'il sçache icy, deussai-je estre tancé,  
Que je ne puis souffrir d'un tel homme l'injure.

Momes, c'est donc à vous, esprits insupportables,  
Que s'adresse le son de mes Vers irritez ;  
Je dis vous qui cherchez comme gens affectez,  
Le vice en mes escrits dont vous estes coupables.

Car voicy vos discours, Amis qu'il vous souviene,  
Qu'un tel pour s'exalter, parle en mal du prochain ;  
Qu'un tel en se vantant, a deduit à dessein,  
Les mauvaiſties d'autruy pour mieux couvrir la sienne.

Vous avez ajouté d'une sentence austere,  
Que le Iuge suspect sera jugé de Dieu,  
Que celui qui reprend s'assure en temps & lieu,  
D'estre repris de mesme au jour de la colere.



Je sçay que vous direz, pour nous fermer la bouche,  
Que la voix, Voix d'en haut, cotee a tel pouvoir,  
Qu'elle perce les cœurs, qu'elle fait esmourir  
Le moindre du troupeau lors qu'il sent qu'on le touche :

Et qu'il vous est donné non seulement puissance,  
Par l'aide du sçavoir, en dictant vos escrits,  
De picquer jus qu'au vif, les stupides esprits,  
Mais aussi d'apliquer le remede à l'offence.

Cela vous est permis de mesme qu'aux Ministres ;  
Tout homme qui craint Dieu doit censurer le mal :  
Mais non pas d'en taxer comme Juge inegal,  
L'innocent qui le void noircir dans vos ESPISTRES.

Ainsi l'injuste Hebrieu condamne en sa furie,  
Tamar, pour le pechè qui procedoit de luy :  
Ainsi jadis David pensant juger autrui,  
Dicta son propre arrest pour le meurtre d'Urie.

Censeurs vous ressemblez la giroüete folle,  
Qui virevoute en l'air au gré du premier Vent ;  
Ou bien à ces Docteurs que j'ay mis en avant,  
Qui font du droict divin le jouet d'une Escole.

Ha ! que vos passions fussent ensevelies  
Dans l'eternel oubly des crimes effacez !  
Vos mots licentieux de haine entrelacez,  
N'auroient produit au jour vos vaines Calomnies.

*Vous n'eussiez d'un mesme œil, veu dessous vostre  
Celuy qui suit le Texte, & l'autre qui me dit : (Enseigne,  
Vous eussiez discerné celuy qui contredit,*

*La Voix du Tout-puissant de l'autre qui l'enseigne.*

*Si c'est pour m'exalter, ou pour vanter ma vie,  
Que j'ay blamant le mal, blâmé les plus pervers ;  
Jugez moy mes amis qui fueilletez mes Vers,  
Je m'en rapporte à vous en depit de l'envie.*

*Et vous mes Compagnons, qui parmi les traverses,  
Veillez encor sur ceux qui vous sont imposez,  
Ne m'espargnez non plus, si jamais vous lisez  
Chose dans mes escrits qui tache nos promesses.*

*Nous promettons à Dieu, tous en face du Temple,  
De conduire son peuple où nous conduit sa Voix ;  
D'admonester ceux-là qui negligant ses Loix,  
Pourroient s'endurcissans donner mauvaise exemple.*

*Nous promettons de plus aux yeux du moins sensible,  
Par une bonne vie & par instructions,  
Que nous procurerons, vuides de passions,  
Le salut du troupeau, tant qu'en nous est possible.*

*Si j'ay fait autrement que mon Antagoniste,  
Quoy que fin escrimeur, ne m'espargne au combat ;  
Je sçay bien repartir, il est fort s'il m'abat,  
Car il faut que je meure, où qu'il quitte sa piste,*

PLAINTE



# PLAINTE

S V R

LINGRATITUDE  
DES HOMMES.

STANCES.

**V**N jour me promenant le long d'une chaussée,  
Travaillé des ennuis dont mon ame est blessée,  
Pensant vaincre l'aigreur de mon juste courroux,  
Le fleuve en rebrossant se plaignoit que l'orage  
Le depeuploit d'amis & du beau Navigage  
Qui souloit le cherir sous un calme plus doux.



Le luy di par deux fois, le mal où je m'enfonce,  
Le priant ardemment de me donner responce,  
Mais son cours impiteux emportoit mes propos :  
A la fin je m'escrie, O toy pere des Ondes,  
Où n'aguères flottoient les Nymphes vagabondes,  
Qui d'un œil plus courtois cherissoient mon repos :

Si jamais tu vis homme, ou d'un homme l'image,  
Plus dolent que je suis, plus décheu de courage,  
De grace di le moy, pour en chercher les pas :  
Je faux, he ! qu'ay-je dit ? ce mot me semble austere,  
Pourroit-on rencontrer dessous nostre Hemisphere,  
Un dueil pareil au mien ? non, je ne le croy pas.

Mon jour le plus luisant n'est qu'une nuit obscure,  
Ma santé la plus douce une playe sans cure,  
Et mes plus beaux objets l'aspect de mes ennuis :  
Si bien que plus je songe au sort de mon martyre,  
Plus je me sens confus ; ce qui me plaist m'empire,  
Et ce qui me desplaist est de voir qui je suis.

Ce fleuve me disoit, l'ay veu l'ingratitude  
Dont tu te plains, navré dedans ta solitude,  
Par des gens qui grossiers font gloire de tes maux ;  
J'en porte les soupirs sur ma dolente course,  
J'en reserve les pleurs pour en monstrier la source,  
A ceux qui les voyans maudiront ces Rustaux.

*Ainsi sous les Pharons, autrefois en Egypte,  
Fut par un peuple ingrat traitté l'Israelite,  
Qui vid fendre les flots pour venger sa douleur ;  
Ainsi par des enfans au sortir d'un passage,  
L'autre qui fut vengé par les Ours d'un bôcage,  
Et qui vid le lourdain dissoudre en sa faveur.*

*Attend donc du secours la faveur qui delivre,  
Comme aussi fut celui qui se lassant de vivre,  
Vid mesme ses amis bandez pour l'affliger ;  
Et t'assure de plus, tant grande soit ta peine,  
Que le mal est public, chacun en sent la gesne ;  
Le n'en suis pas exempt ; non, ny hors du danger.*

*Ma douleur t'en fait foy, tristement figuree  
En moy qui de mes flots sens la course empiree,  
Aussi tost que le Ciel me cache son bel œil :  
Tel, las ! me cherissoit, avant que cét orage  
Eust obscurci les bords de mon vaste rivage,  
Qui me voyant souffrir fait gloire de mon dueil.*

*Ce discours me touchant, je reparts en colere,  
Tu dépeins mon mal-heur, dépeignant ta misere ;  
Toutesfois leurs effets se monstrent differens ;  
Ton tourment se dissout au moment de la veüe,  
Le mien n'a point de fin, la cause continuë ;  
Le tien suit la saison, le mien choque en tout temps.*

*Car comme le torrent de la pluye s'amasse  
Aux rayons du Soleil, qui la forme & la chasse  
Dans l'épaisseur de l'air qui luy donne son cours ;  
Mes pleurs se font aussi dans l'ardente detresse  
Des douleurs que mon cœur reçoit de ma tristesse,  
Les conduisant à l'œil qui les rend tous les jours.*

*Les Poètes ont feint qu'au dessus de la nuë,  
Le destin tient un Voile admirable à la vueë,  
Où par l'ordre des Dieux, la prudente Palas  
Pourtrait d'un vif pinceau les formes de ce monde,  
Et tout ce qui se fait sur la terre & sur l'onde,  
Pour monstrier à Themis comme on vit icy bas.*

*Mais il se sont trompez, bien qu'avec artifice :  
Dieu veut que sa Themis rende au moindre justice,  
Et comme elle est au Ciel chapitrant ces faux-dieux,  
Qu'elle soit icy bas, pour dans ma solitude,  
Chastiant les meffaiets, punir l'Ingratitude :  
Ce qu'elle ne fait pas, car ce mal fuit ses yeux.*

*Ces Retordeurs de fil, ces Tisseurs de sornettes,  
A qui rien tant ne plaist que le son des Navettes,  
Ou d'un Asne les os d'où jamais ne vint miel ;  
Pour leur avoir chanté chose plus magnifique,  
Et moins forte à trouver, cette bande rustique  
M'a fait de ses affronts reconnoistre le fiel.*

*Comme*



Comme j'eû dit ces mots, le Ciel lance l'orage,  
L'air reprend son serain, son teint verd le rivage,  
Le tranquille Alcyon niche dessus les flots ;  
Le foudre qui grondoit s'escarte avec la nuë,  
Les Vents sont accoisez, la Barque se remue,  
On ne void plus que Masts, que Naux, que Matelots.

Le Fleuve esmerveillé, d'un œil riant m'appelle,  
Disant, Vois-tu l'effeet d'une joye nouvelle,  
Et comme l'on cherit ceux qui sont en faveur ?  
Sous eux ployent les grands, chacun leur fait hommage,  
Le mutin se soubmet, le Marchand devient sage,  
Si que maint Doüanier s'enfle sous ce bon-heur.

Pren donc t'a part du temps, tire toy du mal-aïse,  
Et sans plus t'attrister, voy comment tout s'appaise,  
Et comme mes Tritons pour toy tendent les bras ;  
Car j'ay fait choix d'un lieu peu distant de la Ville,  
Qui n'est moins à l'escart qu'agreable & tranquille,  
Pour t'y voir beberger en depit des Ingrats.

Là sautent les Dauphins que la faueur y porte,  
Là pesche des Nageurs se fait devant ta porte,  
Où de nuit t'insuira le chant de mille oyseaux ;  
Au matin tu verras les doux presens de Flore,  
Courtiser par les Champs la blandissante Aurore,  
Et les jeunes Bergers en tout temps leur troupeaux.

Daphné,

Daphné de ton Verger jamais les murs ne quitte,  
 C'est en vain qu'Apollon ses amours sollicite,  
 Les Roses & les Lys gardent sa chasteté;  
 Phœbus de ses rayons emperle sa rosee,  
 Pomone de ses fruits couvre sa reposee,  
 Et tous jours le Printemps couronne sa beauté.

Veux-tu ficher les yeux du costé de la rue?  
 Là tu verras Progné, sans escarter la veüe,  
 Rebastir son Palais pour y passer l'Esté:  
 Veux-tu que tes voisins amis de la marine,  
 Promenent tes soucis sur ma flottante eschine?  
 C'est l'un des passe-temps où le peuple est porté.

Parvenu donc au port, par l'aide de ce Fleuve,  
 Où l'Art & la Nature ont fait ces coups d'esprouve,  
 Pour monstrier droit-on, des lieux le mieux décrit;  
 J'admire son abord, sa treille, ses portiques,  
 Ses dedales, ses plans, ses grotes, ses fabriques,  
 Et mil' autre beutez qui charmoient mon esprit.

Tant qu'en fin la Vesper des ombres la Fourriere,  
 Pour y loger la nuit, redoublant sa carriere,  
 Eclipsa tout à coup l'aspect de mon Soleil;  
 De sorte que des lors, sans autre résistance,  
 Assisté du repos & du morne Silence,  
 Je noiy tous mes maux dans les flots du sommeil.

CONTRE



# CONTRE LA SOLITUDE. STANCES.



Eluy qui n'eut jamais dans le contentement,  
 Subjet de s'attrister pour aucun changement  
 Qu'ésant et les chagrins d'une douleur cruelle;  
 Se pourroit dire heureux dans la posterité,  
 S'il pourroit ajouter à sa félicité,  
 Le moindre des plaisirs de ma joye nouvelle.



A peine encor du jour l'Astre qui nous conduit,  
 Avoit fait escarter les ombres de la nuit,  
 Que me trouvant aux champs pour faire escouler l'heure,  
 Je rencontre un Paysan d'assez gaillard deumeur,  
 A qui je demanday courtois sa faveur,  
 Des Muses du pais la plaisante demeure.

Cerustique me dit, Tâche à gagner le bois  
 Où j'ay pris ce matin le gibier que tu vois,  
 Au dessous des buissons qui t'enseignent l'entree :  
 Là tu t'acoisteras d'un homme de ma part,  
 Qui peut je m'en fais fort, par l'aide de son art,  
 Te monstrier des neuf sœurs la montagne sacrée.

Trouvant donc ce Docteur, je le vi préparé,  
 Consacrant un miroir par la main d'un Curé,  
 Où l'esprit de Python parut espouvantable ;  
 Je luy tourne le dos, mais cét homme distrait  
 Me r'attrappe, & me dit, Quoy crains-tu le pourtrait  
 D'un qui n'est moins fameux, qu'aux amis secourable ?

Lors pensant m'affronter dans l'obscur de ce bois,  
 Il fait virevouter un bassin par neuf fois,  
 Plein de sorts, plein de mots & de vains caracteres ;  
 Disant, Si de mon art tu goustes les douceurs,  
 Je te feray paroistre Apollon & ses sœurs,  
 Pour t'enseigner des Vers les regles salutaires.

Je quitte ce resveur, sans pourtant me fâcher,  
 Nym'empescher apres d'aller sous un rocher,  
 Où le bon-beur voulut que je trouve un Hermite,  
 Reverant mal-instruit une difforme croix,  
 Le chappelet en main que mille & mille fois  
 Il comptoit, marmotant en son geste hypocrite :

A qui je m'adressay ; mais il me tint ces mots,  
 He ! Dieu qui t'a conduit dans ces sombres cachots,  
 Pour voir où m'a réduit le trop de solitude. ?  
 Ne me traverse point, je pleure mes pechez  
 Au pié de cette image où j'ay les yeux fichez  
 L'invoquant jour & nuit avec incertitude.

Tel qu'un Cameleon, changeant à tout objet,  
 De vœux comme le sort m'en donne le sujet,  
 Je prie ore la Vierge, ore un constant Martyre,  
 Au besoin tous les Saints, peut-estre les damnez,  
 Soit pour ceux qui sont morts & qui sont condamnez,  
 Ou soit pour des vivans desquels je suis le pire.

Si l'avient que le temps me flatte de loisir,  
 C'est, las ! dans mes ennuis, vaincu de desplaisir,  
 Pour consoler mon ame aux Manes asservie :  
 Si pour mirer mes pleurs, j'approche d'un ruisseau,  
 Je trouve que le Cerf qui brame au bruit de l'eau  
 En contemplant son ombre, y figure ma voie.

*Veux-je aller par ces bois respirer un autre air ?  
 Jupiter de son foudre, ou d'un Titan l'esclair,  
 Conspirent contre moy, pour baster ma misere ;  
 De sorte que si l'Est deffueille nos Ormeaux,  
 Ou si l'un des Zephirs chatoïlle les Rameaux,  
 Rien n'allege mon mal, tant mon dueil est severe.*

*Partant, qui que tu sois, si tu prens mon conseil,  
 Tu cercheras ailleurs sous un autre Soleil,  
 Les Vierges d'Helicon & leurs fameuses Lyres :  
 Icy les plus doux chants sont le cry du Hibou,  
 Le siffler du Serpent, le burlement du loup,  
 De l'Ourse, du Lyon, ou d'autres bestes pires.*

*Je n'ay, las ! pour voisins, à l'entour de ce creux,  
 Que les noirs Loup-garoux, les Fantosmes affreux,  
 Le Hydre, le Lutin, le Python, la Sorciere,  
 Qui des lors que le jour quitte cét Horison,  
 S'ameutent impiteux au bas de ma prison,  
 Pour dans l'estonnement me reduire en poussiere.*

*Ce discours m'attristant, je ne pû m'empescher,  
 De luy dire, Vieillard, ton dueil feroit pecher,  
 Sur tout le desespoir que ton ame redoute:  
 Je sçay que chacun doit gemir pour ses pechez,  
 Mais non pas comme toy qui tiens les yeux fichez  
 Sur un peint marmouset, supposant qu'il t'escoute.*

*l'Agneau*



L'Agneau qui vint du Ciel pour essuyer nos pleurs,  
L'Agneau qui sur le bois endura nos douleurs,  
Seul sauve des Enfers où te conduit l'Idole :  
Parquoy des maintenant, pour donner gloire à Dieu,  
Abandonne Babel, desloge de ce lieu,  
Et cherche au sang de Christ la grace qui console.

Le voyant mieux touché, je luy tendis la main,  
Nous quittâmes le bois au plus beau du serain,  
Luy detestant l'erreur, moy l'esprit qui desvoie :  
Il loüe mes propos, j'approuve sa raison ;  
Il discourt de ses maux, moy de sa guérison ;  
Bref il depart en paix, & moy comblé de joye.

Traversant par les prez, libre comme devant,  
L'avise en mon chemin, du costé du Levant,  
Vn Pasteur & sa troupe au haut d'une coline :  
Je l'accoste & luy di, Bien te soit mon Berger,  
Pourroy-je, di le moy, t'exprimer sans danger,  
Le pensément divers que mon esprit rumine ?

Ce Berger me respond, Tu peux je m'en fais fort,  
Dire icy ton secret, sans craindre le rapport ;  
L'Echo le mieux parlant n'oseroit me déplaire.  
Lors je luy demanday, le jugeant de bon sens,  
Quel soulas trouves-tu dans ces champs innocens,  
Où tu passes tes jours, sans doute solitaire ?

Je voy le ver, dit-il, & coucher quand je veux,  
 Les rayons du Soleil, je rends au soir les vœux  
 Que je fais à mon Dieu, quand je suis par la plaine :  
 Puis loin du soin public, ou l'homme ambitieux  
 Couvre d'un Baston verd ses traits injurieux,  
 Je reprends mon travail sans sur vendre ma peine.

Je fuyle gens de chasse autant comme je puis,  
 J'esquive des flatteurs les desseins mal-conduits,  
 Deplorant le destin de tout ame servile :  
 Je suis franc de procez & du bruit des Pedans,  
 Je suis loin du danger quit alonne les grands,  
 Et des fascheux rapports qu'on sème par la Ville.

Non, depuis que lupin, d'un tonnerre vengeux,  
 Lançoit un jour ses darts sur le monstre impiteux,  
 Qui troubloit en chassant nos mignardes Franchises :  
 Jamais l'œil du Veneur, ny la gueule du Loup,  
 N'estonna moins mes parcs, s'asseurans qu'un bon coup,  
 Doit esclater pour eux au grand jour des Assises,

Aussi diray-je icy, qu'observant par le cours  
 Des celestes brandons, le changement des jours,  
 Je les promene à l'aise où l'herbe est la plus drue :  
 Et si cela me faut, comme tous jours les Cieux  
 Ne se descouvrent pas tels qu'ils sont à nos yeux,  
 A cause du broüillas qui fait grossir la nuë.

J'ay pour aide un moyen qui jamais ne me ment,  
Et que chaque Berger doit suivre exactement,  
S'il veut que son troupeau soit franc de tous desastres :  
Qui est que quand l'oyseau change son vol divers,  
Razant ore la terre, ore trenchant les airs,  
Par cela je pre voy l'influence des Astres.

Car ainsi que l'aspect de l'object terminè,  
Se parfait dedans l'œil par l'air illuminé,  
De la clarté du jour dont l'image est formée ;  
De mesme pour mes parcs, dans mes yeux le Printemps,  
L'insupportable Esté, l'Automne & l'aspre temps,  
Forment tous jours l'aspect de la chose animée.

De sorte qu'aujourd'huy je conduis mon bercail,  
Comme tu le peux voir, sans peine & sans travail,  
Par les destours fleuris du plus gras de la plaine :  
Sous l'Astre des bessons, je courbe les rozeaux,  
Pour l'ayant veu baigner, avecques les Ciseaux.  
Le faire de charger de ses floquons de laine.

Aux chaleurs de l'Esté, sur le poinct que Ceres  
Void jaunir les espics de nos riches guerets,  
Je le tire des champs pour le mettre en prairie :  
Puis quand le Laboureur engrange sa moisson,  
Je me fournis de grains, pour d'une autre façon,  
Le nourrir en Hyver dedans la bergerie.



En fin je t'ay conté, pour te voir satisfait,  
Les plaisirs, le travail & la joye en effect,  
Du Berger qui se void à l'abri de l'injure :  
Di moy donc maintenant, pour m'oster de soucy,  
Quels sont tes passetemps & qui t'ameine icy,  
Amirer nos esbats : ma troupe t'en conjure.

Mé sentant obligé, je luy di, Mon Berger,  
Tu m'as si bien dépeint l'estat & le danger  
Du mal que j'ay souffert, que j'en suis plus tranquille ;  
Car c'est la verité, que des gens mal instruits,  
S'estans ruez sur moy, m'ont donné tant d'ennuis,  
Qu'ils m'ont presque forcé d'abandonner la Ville.

Tout joignant le rivage, où s'esleve à nos yeux  
Vne Tour qui superbe a voisine les Cieux,  
Et qui sert de Phanal aux habitans de l'onde ;  
J'ay fait choix d'un logis pour y passer l'Esté,  
Que je puis sans vanter, dire pour sa beauté,  
Estre le plus complet des autres à la ronde.

Doncques s'il te plaisoit, à tes jours de loisir,  
M'y donner la visite & juger du plaisir,  
Nous boirons de bon Vin, ma cave s'en fait forte ;  
Nous entrepartirons, si tu m'en fais l'honneur,  
La trenche de Levrauc pris aux yeux du Veneur,  
Et du plus frais Saulmon qui se pesche à ma porte.

*Cela fait nous irons cueillir dans mon Verger,  
Des fruiets si gracieux, & si bons au manger,  
Que le moindre en douceur sera la prune aigrette :  
Bref durant le festin, tu verras animé  
Le gentil Perroquet, combien que déplumé,  
Respondre à nos discours, pour veu que je le traite.*

*Ce Berger me repart, L'aspect de ton séjour,  
Et tes mots obligeans, me feront prendre un jour,  
Pour y mener ma troupe au plus beau de l'ombrage :  
Le voyant engagé, je luy touche à la main;  
Il demande le temps, je respons, A demain ;  
Si bien qu'avec le mot je fini mon voyage.*

121





LA  
RENCONTRE

Inopinee de l'Autheur, avec un  
sien Amy, és plaines de Pothné.

STANCES.

En forme de Dialogue.

**C** Ombië que jusque icy je n'ay pû voir Parnasse  
Où sejourne Apollon, ny boire à pleine tasse,  
De ce suc immortel que les Grecs ont chanté,  
Pour cõtëter ceux-là qui d'une bumeur hardie  
Preschent à leurs Cliens, qu'on ne peut, quoy qu'on die,  
Rendre un Carme parfait sans en avoir gousté:

E e 2

Si

Si ne veux-je pourtant, bercé de ce langage,  
 Tant grande en soit l'estude & penible l'ouvrage,  
 Relâcher du sujet de mon fil entrepris :  
 Rien n'est si bien dépeint, que quelcun n'en médise,  
 Ny rien si mal touché qu'un ignorant ne prise ;  
 Ce n'est pas bien courir, qui neglige le pris.

Sus doncques, ma Clion, sus ma chere Compagne,  
 Laissons crever l'Envie, allons par la campagne,  
 Visiter ce matin la richesse d'autrui,  
 Peindre d'un vif crayon les dons de la Nature,  
 La peine du Paysan, l'art de l'Agriculture,  
 Bref tout ce que l'objet produira ce jour d'huy.

Desja le Moissonneur courbé parmy la Pree,  
 Despoiiilloit de son verd la robe diapree,  
 Le Berger diligent rebaignoit sa toison,  
 Le penible Bouvier promenoit sa charette,  
 Pour la voir descharger au lieu de sa retraite,  
 Et le bon mesnager fournissoit sa maison,

Lors qu'en jettant les yeux autour de mon parterre,  
 Pour contempler les fruiçts que nous produit la terre,  
 J'ayise en mon chemin un homme bien dispos,  
 Bien couvret, bien adroit, hardi comme l'espee,  
 Qu'il portoit, à la voir, plus rude qu'occuspee,  
 Duquel je m'approchay pour luy dire ces mots ;

*Amy, qui que tu sois, bien qu'à voir ton alleure,  
 Tes gestes, ta façon, ton habit, ta posture,  
 Tu dois estre fougueux ; pourtant ne croy-je pas  
 Que tu sois vray Galcon, ny l'un de ces brayaches,  
 Qui censurent nos Vers en troussant leurs moustaches ;  
 Moins encor de ces gens qui causent nos debats.*

*Non, mon pais, dit-il, est placé sous l'estoile  
 Qu'on void proche du Pole & qui conduit la Voile,  
 En luisant sur un peuple ouvert à ses amis,  
 Bien que quand on l'offence, il est d'un tel courage,  
 Qu'il sçait bien se venger, repartant à l'outrage,  
 Sur les plus redoutez de tous ses ennemis.*

*Il fait braver ses Naux sur la fougue des ondes,  
 Trembler les Dieux marins dans leurs grottes profondes,  
 Accoise les Autans, brise le sel des eaux,  
 Choquant ore l'Enfer du revers de ses Voiles,  
 Ore du Firmament les brillantes Estoiles,  
 Et tantost des mutins foudroyant les vaisseaux.*

*Le voyant animé, je commence à luy dire,  
 Tu dépeints la Valeur d'un peuple qui respire  
 Sous un Astre de vray qui n'a pas son esgal,  
 Servant aux Nautonniers lors qu'ils sont en voyage,  
 Par l'aide du Compas, que sa vertu partage,  
 Estant de leurs vaisseaux le guide & le Phanal.*



*Mais ce peuple, di-moy, si tu m'en juges digne,  
Est-il point de ceux-la, qui sans passer la Ligne,  
Pillent les gens de bien en chassant l'ennemy?*

*Non, non, tu te m'esprends, c'est à faire aux sauvages,  
Qui negligent, dit-il, le gibier des bôcages,  
Pour paistre du voisin lors qu'il est endormi:*

*Où bien à tes bouquins qu'on void par ces campagnes,  
Chasser à double queue, en quittant leur Compagnes,  
Les Nymphes d'alentour au mespris de l'honneur:  
Et pour t'en asseurer (puis que je dois respondre  
Au soupçon odieux où ton discours m'enfondre)  
Je te diray son estre en disant son humeur.*

*Scache donc qu'autrefois, cette gent divisee,  
(Ainsi la depeignoient les autres en risee,  
Lors que d'un vil reproche on la vouloit coiffer)  
N'estoit, il est certain, que le mespris des hommes,  
Au pris de ce qu'elle est és siecles où nous sommes,  
Quoy que pour la destruire ait pû faire le fer.*

*Car comme nos ayeuls en l'enfance du monde,  
Peuplerent les pais, d'une banche feconde,  
D'hommes bien composez, forts & laborieux:  
De mesmes de ses reins sortirent des familles,  
Qui peuplent maintenant, sans depeupler ses Isles,  
Presque tout l'Univers d'hommes industrieux;*

Et qui sans les flatter ny taire aussi leur peines,  
En couvrant de Vaisseaux les mers les plus lointaines,  
Pour augmentant leurs biens, accroistre leurs honneurs,  
Assistent à l'amy quand l'amy les en prie,  
Attaquans le Tyrان dans sa propre Patrie,  
D'un foudre si puissant qu'ils s'en rendent vainqueurs.

Nagueres, pres des bords où Hercule à sa gloire,  
Erigea deux pilliers d'eternelle memoire,  
Oyans que l'ennemy bravoit leurs Matelots,  
Ainsi qu'il fit l'Anglois sous le regne paisible  
De celle qui vainquit son Armee invincible,  
Et qui vid Albion la couvrir de ses flots ;

Ils firent une Flotte, au plus fort de leur guerre,  
Qui fut voir ces Heros sous qui trembloit la terre,  
Al'abry d'un Azile, où nagoient leurs Vaisseaux ;  
Leur Canon les debrixe, enfonce les Galeres,  
Les Nefs flambent en l'air, en mer vont les Forçaires,  
Tout saut, tout fuit, tout fond, bref tout vole en morceaux.

Le Marrane estonné fait sortir pour escorte  
Aux fuyards vagabons, de Naux bien d'autre sorte,  
Armez de feux, de fers, d'espieux, de Matelots :  
La tempeste redouble, on ne void plus que flames,  
Les mats coulent en bas, en haut volent les ames,  
Et les corps basanez roulent dessus les flots.

De cét étonnement, la Nymphé esmerveillee,  
 Frappe l'humide bord, affreuse eschevelee,  
 Disant, D'ou vient ce bruit? qui sont ces gens de fer  
 Qui bravent ainsi l'onde? allez, race guerriere,  
 En sanglante le dos de la terre meurtriere;  
 Sans souiller nos sablons: c'est par trop triompher.

Ayans loüé le Ciel pour ce coup de victoire,  
 L'un des chefs du pais dont je te dis l'histoire,  
 S'embarque & sçait si bien espier la saison,  
 Qu'il fait voler ses Naux sur la rive du More,  
 Emporte la toison que la Castille adore,  
 Et qui fut autrefois conquise par Iason.

De sorte que depuis on ne void dans nos Isles,  
 Fourmiller que Thresors, Or, Argent Cochenilles,  
 Ambre-gris, Diamans, & Rubis de valeur;  
 Si que le plus chetif, qui n'a voit à la risque,  
 Que la part du denier qui vient de la boutique,  
 Trenchant or du Marchand, controolle le Facteur.

Ce discours m'étonnant, je luy di, Les victoires  
 Dont tu m'as fait recit, pour les rendre noires,  
 A la honte de ceux qui sont tes ennemis,  
 M'obligent à sçavoir d'ou vient donc qu'une Ville  
 Fait trembler ces Vaisseaux sous qui trembloit Castille,  
 En volant ta Patrie aux yeux de tes Commis.



Tu peses, me dit-il, ce mal à la légère,  
Pour n'avoir son pareil dessous nostre Hemisphere,  
Ne quit'enlaidit plus en pensant m'en noircir :  
Car si tu me sommois par la regle commune,  
De te dire d'où vient l'eclipse de la Lune,  
T'ayant monstté la cause, on te verroit rougir.

Tu m'as payé, luy dis-je, en me fermant la bouche,  
Pour ne m'estre avisé que la chose me touche,  
Aussi bien comme à toy : mais rompons ce discours,  
Et me dis, s'il te plaist, sans user de surprise,  
Ny sortir du sujet, comme chose mal-prise  
Entre les moins sensés, s'ils ne sont du tout sourds ;  
De quel zele envers Dieu, le peuple de tes Isles  
Est porté maintenant ; si tous les Evangiles  
Luy sont leus pour doctrine & leurs poincts exposez :  
On y void, ce dit-il, luire de Temple en Temple,  
Des Autels tous divers & des gens sans exemple  
Qui s'y trouvent souvent, tant soient ils divisez.

Mais je te jure icy, par la bonté suprême  
De celuy qui ma fait & qui m'escoute mesme,  
Que je ne puis juger de leurs opinions :  
Non, je les laisse à ceux qui sont nos interpretes,  
Et qui n'ont moins, dit-on, escouté les Prophetes,  
Qu'Orthodoxe qui soit entre les Nations,

Si tu voulois sçavoir d'où-viennent les tempestes,  
Le Comete sanglant qui flambe sur nos testes,  
Le flux & le reflux des plus profondes mers ;  
D'où procede l'esclair, les foudres, le tonnerre,  
La froide exalaison, les tremblements de terre ;  
T'en resoudrois plustost, que de leurs poinets divers.

Vne chose je sçay, que le Ciel en colere,  
Pour nous faire sentir ce qu'en vaut la misere,  
Vn jour laissa glisser parmy nos Conducteurs,  
Vn Démon incarné tenant sous sa mandille,  
Vn Sceptre à fleurons d'Or, qu'il offre puis babille  
Tant en fin qu'il en tente un de nos Senateurs :

Qui peu de temps apres, pour mutiner nos Villes,  
Fit tomber la discorde entre les plus faciles,  
Par le moyen d'un Schisme encore trop permis,  
Decelant qui plus est le secret domestique,  
A l'ennemy juré de nostre republique ;  
Mais le Ciel favorable en avertit Themis,

Qui l'ayant autrefois admis dessus son siege,  
L'espie, le pour suit, l'environne, l'assiege,  
Si bien que l'ayant pris & le fait debatü,  
On luy fait son procez, on le mene au supplice,  
Où convaincu de crime, il cede à la Justice,  
Qui de son triste corps void le chef abatu.

Ab!

*Ab ! luy dis-je, ce coup doit bien faire où qu'il aille,  
Trembler ce Revolté qui pour une Médaille,  
Vendit nos Gedeons en vendant son credit :  
Veu mesme que c'est luy, pour en vanter l'image,  
Qui la fist esclater au retour du voyage,  
Devant ceux, j'en suis seur, qui l'ont pourtant maudit :  
Le voulois insister, mais le voyant tout triste,  
Je quitte le discours, luy pour suivre sa piste,  
Prend la route des champs, moy le chemin des bois :  
Puis en se destournant, il me tint ce langage,  
A Dieu mon cher Normand, benit soit ton Village ;  
Et moy, Dieu soit ta guide, A Dieu brave Hollandois.*



July 1st - 1871

Left for the mountains

and arrived at the

mountain at 10 o'clock

and found the

mountain very

beautiful and

very interesting

and very much

interested in the

mountain and the

mountain and the





L A

## R E N C O N T R E

de l'Autheur avec deux Penitenciers,  
& leurs sensibles contritions.

S T A N C E S.

De la mesme estoffe des precedentes.

**M**A Muse, tout nous rid : Voy-tu comme la flame  
De l'astre enfante-jours, fait renaistre en mon ame  
Un desir tout nouveau d'aller voir les moissons ?  
D'oüir par lestailis, courbè sous la ramee,  
Des chantres vagabons la brigade emplumee,  
Pour accorder ma voix à l'air de ses chansons ?

Ff3

Dapbnis

Daphnis est par les prez, le bien-aisé rustique  
 Bat des ja les seillons : voy, voy comme il applique  
 Ses gens, pour despoüiller l'honneur de nos guerets ;  
 Les uns à la javelle, autres pour l'assemblage,  
 L'un à dismer son champ, l'autre d'un beau courage,  
 Pour offrir avec luy, des espics à Ceres.

Si tant de beaux objets dont la campagne est pleine,  
 Le chant de mille oyseaux, les thresors de la plaine,  
 Ne peuvent t'esmouvoir à quitter mon Verger ;  
 J'ay descouvert un bois, au coin de mon parterre,  
 Qui n'est moins à l'escart, qu'esloigné du tonnerre,  
 Où si tu te refouds, nous nous irons loger.

Là les Nymphes d'autour, que la frescheur atire,  
 Dancent sans redouter l'embuche du Satyre,  
 La Dryade s'y jouë à l'ombre des Ormeaux,  
 On y void une source où chante la Nayade,  
 En faveur des Amans, mainte plaisante ambade,  
 Tandis qu'Endimion ronfle sous les rameaux,

Bref si tu veux marcher sans bazarder la bourse,  
 (D'autant qu'il court un bruit, qu'au bas de cette source,  
 Se trouvent de ces Clercs qui n'ont rien à donner)  
 Nous nous irons cacher sous le verd d'un vieux chesne,  
 Où le Somme & Bacchus mirent, dit-on, Sylene,  
 Pour lors faire des Vers, sans plus t'abandonner.



Ce discours la picquant, mon desir elle ottroye,  
Je la prens à son mot, Phœbus d'un œil de joye  
Nous conduit dans ce bois, où nous ayans quittez,  
Je trouve un air espais, un soupçonneux silence,  
Un froid tristement sombre, une maligne engeance  
D'Asspics, qui de dépit crachoient de tous costez.

L'Orfraye & le Hibou, le Corbeau solitaire,  
Perchent autour de nous, la beste sanguinaire  
Hurle, gronde, bondit, l'Echo double sa voix;  
Tant à la fin je di, Quelle augure funeste,  
(En parlant à ma Muse) ou danger manifeste,  
Est-ce qui nous poursuit? mon cœur quittons ce bois.

Il est bien temps, dit-elle, on void ta frenesie:  
He! Dieu, qui sont ces gens dont la peur m'a saisie:  
Sont-ce pas de ces Clercs desquels tu m'as parlé?  
Non, non, je luy responds, ce sont esprits malades,  
Si mon sens ne s'abuse, & qui par leurs boucades,  
Ont fait que de nos yeux Phœbus s'est reculé.

Je veux les aborder, je veux, c'est trop se taire,  
Sçavoir d'eux qui les meine en ce lieu solitaire;  
Et d'ou vient que leur souffle obscurcit ce beau jour:  
Parlant donc au premier, je luy tins ce langage,  
D'où viens-tu? qui t'induit à frayer ce bôcage?  
Mais plus je le preschois, plus il faisoit le sourd,

*Penfonce*

*J'enfonce mon discours, disant, Si la détresse  
 Qui blesse tes esprits, sujet de ta tristesse,  
 Empesche ta parole, au moins fay, si tu peux,  
 Quelque signe evident, qui me puisse deduire  
 Ton affaire en ce bois, si c'est pour te destruire,  
 Ou pour ta penitence, ou pour payer tes vœux.*

*Ha ! dit-il, que ton œil void clair dans mes traverses,  
 Supposant que l'excez du cours de mes tristesses,  
 Pourroit las ! m'empescher de te les deceler !  
 Aussi quand je voudrois m'efforcer à les dire,  
 Le temps nous manqueroit, plustost que mon martyre ;  
 Partant oblige moy de ne m'en plus parler.*

*Non, je suis resolu, tu me diras de grace,  
 D'où vient, dis-je, l'ennuy qui ride ainsi ta face,  
 Et ce poil qui desment tes beaux jours à venir ?  
 Alors il me repart, Tu presses cette affaire,  
 Plus qu'il ne te convient, mais pour te satisfaire,  
 En voicy du sujet le triste souvenir.*

*A peine avoi-je encor ouï la voix des Sages,  
 Que les sœurs d'Apollon me montrant leurs images,  
 A travers le Cristal de leurs doctes Escrits,  
 M'incitent, m'animant dedans ma solitude,  
 A visiter l'Escole, à courtiser l'Estude,  
 Pour un jour prendre place entre les beaux Esprits.*

*Depuis*

Depuis ce triste jour, triste pour ma folie,  
 Quand je songe à l'estat de la melancholie  
 Qui tallonne mes pas & de pres & de loin,  
 Cinq lustres ont roulé pour envieillir Nature,  
 Où sans perdre un moment de la nuit moins obscure,  
 J'ay suivi ce conseil, le Ciel m'en soit tesmoin.

Je dis non seulement es lieux de ma Patrie,  
 Où j'ay succé le laiët dont l'Eglise est nourrie,  
 Entre les plus sçavans des Vniversitez;  
 Mais en Hollande mesme, où mon esprit volage,  
 Apres s'estre repû d'un celeste langage,  
 S'est presque desvoyé sur des poinëts refutez.

Voire je diray plus, laissant là ces bricoles,  
 Qu'en cette Isle fameuse où les mœurs sont Escoles,  
 J'ay d'un soin assidu chery les beaux esprits;  
 Les uns pour leur prudence, autres pour leur doctrine,  
 Divers pour leur beaux mots, maint pour la medecine;  
 Bref tous, pour profiter, en lisant leurs escrits.

Non content de cela, je me transporte à Rome,  
 Pour voir l'arbre qui porte & la fleur & la pomme  
 Du sçavoir que le Ciel deteste avec horreur;  
 Que je goustay pourtant, tant ce fruit importune,  
 Mais ce fut sans mentir, au luisant de la Lune,  
 Crainte qu'un plus grand jour n'apperceust mon erreur.



De là, je me resouds d'aller voir la Phocide,  
 Presumant que son air, en le prenant à vuide,  
 Pourroit en moins d'un rien rendre un esprit parfait,  
 Que je bus à longs traits, dedans la mesme coupe  
 Où les doctes l'ont pris, & sur la mesme croupe  
 Où le boit Apollon, sans en sentir l'effect.

Lassé de ce travail, je re viens à moy-mesme,  
 Resvant sur cét affront qui rend mon dueil extrême,  
 Et qui me fait encor blamer l'Italien.  
 Pour m'avoir dit que l'air qui voisine Parnasse,  
 Pourroit mesme en dormant, étant pris sur la place,  
 Faire du moindre Clerc un fameux Galien.

De sorte que dès lors, sans user de remise,  
 Je combats cette erreur, j'estri ve, je maistrise  
 Si bien mes passions, que m'en rendant vainqueur,  
 J'abandonne Phocide & sa croupe jumelle;  
 Je costoye la mer, je frette une Nacelle,  
 Qui me changeant de port me mit la mort au cœur.

Car à peine j'estoy rentré dedans la Classe,  
 Où j'avois autrefois pris la premiere place  
 Entre mes compagnons, sans me voir traversé;  
 Que je les trou ve tous, mais traitans, je le jure,  
 Sur des poinets si divers & de telle nature,  
 Que je de vins plus froid que n'est un trespasé.



Des volumes sacrez les enigmes entieres,  
 N'estoient en leurs discours que choses familiares;  
 Sçavans, ils divisoient les courses du Soleil,  
 Des Astres ils sçavoient la distincte cadence,  
 Si c'est un Ange ou non, qui mesure leur dance,  
 Et si l'Air fait l'Esclair tel que le void nostre œil:

Si les quatre saisons qui divisent l'Annee,  
 Sont filles du Soleil; de quelle masse est nee  
 L'estoile au crin sanglant; de quels poulmons confus  
 Sont enfantez les Vents; qui supporte le foudre;  
 Qui fait que l'Ocean gronde sans se dissoudre,  
 Obeissant Vassal à la sœur de Phœbus.

Ils sçavoient pourquoy c'est qu'on peint la terre ronde,  
 L'arpenter à son poinct, & les formes du monde;  
 Dire de chaque fleur les utiles beautez;  
 Décrire chaque fruit, chaque plante & sa graine,  
 Depuis l'Hysope au Cedre; & d'une docte veine,  
 Distinguer chaque espee avec ses qualitez.

Bref ils sçavoient les tons, les nombres, les mesures,  
 Les gestes & les mœurs de toutes creatures,  
 De l'Homme à la Fourmi, la moindre qu'on peut voir,  
 Post-posant en tout cas la froide Theorique,  
 Aux solides raisons de l'utile pratique,  
 Pour monstrier que ses fruits font preuve du sçavoir.

Tant que je souhaitois, oyant ces hauts mysteres,  
 D'avoir esté pour lors un donneur de Clisteres,  
 Qui n'eust risqué son coup sans un bon fondement;  
 Où bien quelque avorton, qui n'ayant veu Parnasse,  
 N'eust veu de ses desseins la honteuse disgrâce,  
 Ny son credit perdu sur le moindre argument.

Protestant de vant tous, au despens de la peine,  
 D'obeir au destin qui traversoit ma veine,  
 Pour chercher le Laurier dans bien d'autres hazards;  
 Car trouvant au sortir, un parti plein d'allarmes,  
 Je l'aide, le cheris, je fais poser les armes  
 A plus de cent Guerriers qui bloquoient ses ramparts.

La paix intervenant, telle qu'on nous la donne,  
 Quand pour nous desarmer l'on deguise Bellonne,  
 Je cerchay ma fortune en pais estrange,  
 Où trouvant à l'abord un Champ reduit en friche,  
 J'en demande le Bail au Rentier qui peu chiche  
 Me le fait, mais à vie, afin de m'affliger:

Que j'accepte pourtant dedans ma solitude,  
 Croyant qu'en peu de temps, par l'aide de l'estude,  
 Qui m'avoit enseigné ce penible labeur,  
 Je le rendrois fecond; mais l'année s'écoule,  
 Trois la suiuent apres, & la prochaine roule,  
 Sans voir de mon travail la moins utile fleur.

Voyons

*Voyant donc redoubler l'excez de mon martyre,  
Et les Astres bandez, sous lesquels je respire,  
A captiver ma vie & par Monts & par Vaux,  
Je neglige ce Champ, negligeant la charuë,  
Deux ans comptant les jours, la chose est bien Connuë,  
Sans me voir allegé du moindre de mes maux.*

*A la fin m'avisant que la seule promesse,  
Laquelle j'ay faussee aux Vierges de Permesse,  
Pouvoit les provoquer à punir mon peché;  
Je me jette en ce bois, touché de repentance,  
Pensant les appaiser par une penitence,  
Qui fait, las ! tant s'en faut que Phœbus s'est caché.*

*Le voyant sans confort, sa peine m'importune,  
Il redouble ses pleurs, je plains son infortune,  
L'assurant que j'irois s'il estoit patient,  
Requerir Apollon, tant soit Phocide ingrate,  
De l'instruire si bien, qu'en dépit d'Hypocrate,  
Il seroit Medecin, & moy son Patient.*

1





# S U I T E

## D E S

### PENITENCIERS.



Comme je m'efforçois de sortir du lien,  
 Où m'avoit engagé ce nouveau Galien,  
 Quis' estoit fait prier à dire sa folie;  
 Arrive son suivant qui me tint ce propos,  
 De grace, oy les ennuis qui troublent mon repos,  
 Pour recevoir confort en ma melancholie.

Chose

Chose qui me plaisoit pour le voir plus discret,  
 Que n'estoit ce Resveur qui cacheoit son secret,  
 En cachant le chagrin qui causoit ses boutades :  
 L'asseurant pour cela, quel que fust son tourment,  
 Qu'il en seroit refait d'autant plus aisément,  
 Et que c'estoit mon but d'assister aux malades.

Alors il me disoit, Je n'avois point vingt ans,  
 Age où sont discernés les fruits de nos Printemps,  
 Qu'Amour ce faux garçon, cét Archer indontable,  
 Vn jour, pour enflamer mes yeux de passion,  
 Me monstre une Beauté, pour sa perfection,  
 Qui n'avoit sans mentir au monde sa semblable.

Non content de cela, ce Paphien vainqueur  
 L'imprime à cloux d'aymant si ferme dans mon cœur,  
 Que sans prendre conseil, bandé contre moy-mesme,  
 Je me rendis dès l'heure, esclave en la prison  
 Où luisoit mon Soleil, faignant d'autre raison,  
 Tant celle de l'Amour rendoit ma flame extrême.

Si bien que tost apres, supposant qu'elle alloit  
 Visiter son lardin, ainsi qu'elle souloit,  
 Je fus la rencontrer, ne pouvant m'en dedire ;  
 Où tandis que sa main assortissoit des fleurs,  
 Pour se faire un bouquet, je blâmois les couleurs,  
 Pour la faisant parler luy concer mon martyre.

Mais plus je les blamois, moins elle s'offensoit ;  
Plus je la courtoisois, moins son feu paroissoit,  
Tant qu'en fin je luy di, Quoy, ma chere parente,  
Voy-tu pas ces Tarins, qui s'enyvrent d'amour,  
Enseignent aux amans ce qu'ils font nuit & jour,  
Et que je veux loüer, tant ce jeu me contente ?

Que vous estes heureux, dis-je lors, Oyfillons !  
Et vous gentils couplets, Mouches & Papillons,  
Qui vous entre-baisez sans qu'aucun s'en offence !  
L'Homme seul icy bas, sans las ! sçavoir pourquoy,  
S'exclud de ce plaisir, en pressant une Loy,  
Dont l'Edict tant s'en faut, luy peut donner licence.

Ce discours la touchant, elle baisse les yeux,  
Disant, Partons d'icy, vos mots sont ennuyeux,  
Clorinde les entend, si l'Echo ne m'abuse ;  
Oyez ce qu'elle en dit, puis en se sous-riant,  
Elle quitte la place, & moy peu prevoiant,  
Je la laisse sortir sans soupçonner la ruse.

Quatre ans passent ainsi, sans mesme rencontrer  
La moindre occasion, où pouvoir luy monstrier  
le but de mes desseins, afin d'y satisfaire :  
Non, sa gentille bumeur à repartir mes coups,  
Ses gestes, sa façon & son petit courroux,  
Quand je l'importunois, traversoient mon affaire.

Hh

Lasse

Lassé de ce tourment, j'eue recours à l'Autel,  
Où par l'aide d'en haut, je me vîs rendu tel,  
Que dès le mesme soir, je la mis sur la touche:  
Mais au lieu de ceder, pour aiser mes douleurs,  
Ses yeux firent saillir un tel torrent de pleurs,  
Que je me repentois d'avoir ouvert la bouche.

Elle m'alloit disant, Helas ! mon cher parent,  
Je ne sçay qui vous porte à ce vice apparent,  
Car sans doute vos vœux sont indignes du Temple:  
Je sçay que vous direz, pensant vous excuser,  
Que vous n'estes pas seul, si c'est en abuser,  
Et qu'en mainte famille on en peut voir l'exemple.

Cela ne suffit, pas, un mal mis en oubly,  
Ne vous doit pas bander contre l'ordre estably,  
Es lieux mesme où le jour nous depart sa lumiere:  
Partant priez le Ciel, de si bien vous changer,  
Que vous vous deportiez pour jamais d'y songer;  
A cela je joindray mon cœur & ma priere.

La voyant si contraire à mes ardens desirs,  
Et l'heure si propice à cherir mes soupirs,  
Triste je prens le liét, où plus froid qu'une souche;  
Par l'aide du sommeil, en paisible minuiet,  
Cypris dessus son Char, qu'un Pigeon blanc conduit,  
Telle qu'elle est au Ciel, m'apparut sur ma couche.



Le luy tins ce propos, O belle de qui l'œil  
 Peut juger des Amours, de la cause & du dueil  
 Qu'enreçoit un Amant, sous un douteux pretexte !  
 Di moy s'il est permis en ces terrestres lieux,  
 D'espouser sa Germaine, ou si parmy les Dieux,  
 On tient, comme l'on dit, ce liē pour inceste.

Veu que s'il est ainsi, ton fils ce darde-fiel,  
 Ma déguise le mal en le couvrant de miel,  
 Qui peut tenter les Dieux à punir mon offence :  
 Car jusqu'icy Deesse, à qui rien n'est caché,  
 Tu sçais ma procedure, & que si j'ay peché,  
 Ce n'est pas en aimant, mais en la consequence.

Mon dueil ainsi deduit je la vi remonter,  
 Et tenir ce discours, parlant à Iupiter,  
 Vn Amant est là bas, qui crainte de desplaire,  
 Demande nos avis, sçavoir s'il peut ou non,  
 Fiancer une Vierge, au regard du Canon,  
 Issüe, nous dit-il, de la sœur de sa mere.

Iupin pour en resoudre, assembla promptement  
 Le grand conseil des Dieux, sous qui d'estonnement  
 Tout l'Olympe trembla, redoutant une esmeute :  
 Mais les voyant d'accord, son grand voile se fent,  
 D'où Mercure me dit, Touchant ton different,  
 Voicy l'avis d'en haut, quoy que l'homme dispute.

Sçache qu'au premier siecle, avant que l'Immortel  
Eust fait aucun Edict pour regler son Autel,  
Alors ton Mariage eust passé sous silence :

Mais pour plusieurs raisons que Dieu reserve à soy,  
Son Esprit a voulu publier une Loy,

Quitte fait bien sçavoir ce qu'en vaut la deffence,

Car bien qu'il soit certain, qu'entre tant de degrez  
Deffendus à Iacob, és Registres Sacrez,

Il n'y soit pas compris sous le mot de Germaine ;

Si-est-ce que nul homme ayant tout balancé,

Fust-il plus Sainct que Iob, & cent fois plus sensé,

Ne l'en peut dire exclus sous le mot de Prochaine.

Quoy, pourroit on trouver, sans palier l'erreur,

De parente plus proche, apres la propre sœur,

Que la Germaine issue ou de sœur ou de frere ?

Non, non, c'est un abus, quitte tes passions,

Et prie le Seigneur, qu'en ses compassions,

Tu ne sçaches jamais ce qu'en vaut la misere.

A ces mots je tressautes, luy d'aise esmerveillé,

Revole dans le Ciel ; lors je dis esveillé,

Quel langage ai-je ouï ? cen'est point un mensonge ;

Non, l'Oracle dit bien : puis ayant ouvert l'œil,

Je desdis, mon propos, je blame ce conseil,

Disant, Voyla comment nous peut tromper un songe.

Mais

Mais quittons ce sujet, pour r'entrer au discours,  
D'où m'avoit emporté l'excez de mes amours :  
C'est qu'apres mon lever, passant devant la place,  
Où dormoit ma parente, ainsi que je pensois,  
Je l'entens sousspirer & dire par deux fois,  
Je resvois, qu'ay-je dit ? c'est trop, ce jeu me lasse.

C'est trop, mon cher Germain, ta constante amitié  
Vers celle dont le cœur desvoyoit la pitié,  
Luy fait bien las ! sentir ce qu'en vaut le martyre :  
Persiste hardiment, j'ay vaincu mon aigreur,  
Et t'assure de plus, tant j'aime cette erreur,  
Que jamais nul que toy ne m'en fera dedire.

De cet amour nouveau l'extreme passion,  
Ne m'eust encor refouds de son affection,  
Tant son dernier avis m'avoit chargé de blame :  
Mais peu de temps apres, comme on void une fleur,  
Par faute d'aliment, dechoir de sa vigueur,  
Je l'observois changer au declin de ma flame.

De sorte que dès lors, sans plus la courtiſer,  
Je m'adresse à la mere, afin d'en aviser,  
Qui d'aise en fit recit, pour avancer l'affaire,  
Au pere qui repart, L'homme est tant à mon gré,  
Que s'il n'estoit parent de si proche degré,  
Je ne crois pas, mon cœur, que nous peussions mieux faire.



Ce poinct fut confuté, l'Oracle fait le sourd ;  
 La Nopce se celebre, un chacun en discours ;  
 Quinze ans roulent ainsi, le Ciel de main ouverte  
 Nous comble de ses biens, tout nous vient à planté :  
 Si que j'alloy disant dans la prosperité,  
 Voila bien de ces Dieux la fable decouverte.

Maïs las ! je me trompois en mes pensers charnels,  
 Pour ne m'estre avisé que les biens temporels  
 Comblent esgallement & le fol & le sage :  
 Si que le mesme bras qui flattoit mon repos,  
 Voulut le jour d'apres que j'euy dit ces propos,  
 M'apprendre sous le joug un bien autre langage.

Battu dessus mon liét, par un mal qui cruel  
 Abandonne mon corps au hazard du duel,  
 La Mort, l'horrible mort, en ma douleur extrême,  
 Sortant hors des tombeaux, un grand dart à la main,  
 L'assiste, me poursuit, mais d'un coup si soudain,  
 Qu'à peine eüs-je loisir de songer à moy-mesme,

Non, ce conflit fut tel, qu'apres le baillement,  
 La foiblesse, l'horreur, la toux, le tremblement,  
 Le battement du poulx & la douleur de teste ;  
 Arrivent au grand pas les ardeses chaleurs,  
 La soif, les resvemens, la tristesse & les pleurs,  
 Qui de mon corps mi-mort disputoient la conqueste.

Tant



Tant que je vins à dire, O toy qui d'un clin d'œil,  
Peux mesme r'appeller les hommes du cercueil,  
Donne à ta creature, avec la patience,  
L'aide, pour empescher que ce monstre inhumain  
Ne redouble ses coups, & que dessous ta main,  
Le puisse en l'esquivant, aiser ma conscience.

Car las ! laissant à part mes douteuses amours,  
Mes crimes sont si grands, que sans un prompt secours,  
Ie m'en vay sous le joug de la mort eternelle :  
Haste toy donc, Seigneur, monstre moy, gracieux,  
Celle qui peut encor, par l'aide de tes yeux,  
Meremettre au chemin d'une vie nouvelle.

Comme j'euy dit ces mots, la pauvrete en sursaut,  
Sort d'un triste manoir, disant, Quel coup d'en haut  
T'induit à m'esveiller ? he ! Dieu je suis ravie !  
Toy qui depuis vingt ans, je peux dire du moins,  
M'as tenue en des lieux, que j'appelle à tes moins,  
Plus sombres que les nuiets qui recelloient ta vie.

Mais sçache que le Ciel amy de ton salut,  
Voulut, bien que de luy jamais ne te chalut,  
Me la représenter, afin que l'ayant peinte,  
Tu pùsses la voyant touché d'affliction,  
Si bien la reformer, que sa compassion  
T'oblige à l'avenir, à vivre sous sa crainte.

Lors

Lors ouvrant d'une main, mes mal-plaisans rideaux,  
 Elle me la monstra dans trois divers tableaux,  
 Où l'Art avoit si bien imité la Nature,  
 Qu'au premier, me parut les vices de mon corps,  
 Si sales & si laids, que l'horreur de cent morts  
 N'en pourroit effacer la tache moins impure.

Quittant ce triste aspect, je remarque au prochain,  
 Avec l'injuste poids de mon injuste main,  
 Les perfides desseins de mon ame seduite ;  
 Qui faisant esclater une bruyante voix,  
 Du costé d'Occident, me dit jusqu'à cinq fois,  
 Homme pense à l'estat auquel je suis reduite.

De ces cris redoublez, ne pouvant que juger,  
 Mes sens perdent le sens, à force d'y songer,  
 Tant qu'en fin me sembloit voir sous un joug extreme,  
 Vn peuple desolé, qui comme le corps mort,  
 Monstroit, monstrant son sang, que je luy faisois tort ;  
 Reproche qui choquoit plus que ma douleur mesme.

Mais comme l'heur voulut, arrive de bazar d,  
 Le Medecin du corps, qui sçavant en son Art,  
 Me dit, R'assure-toy, ce ne sont que Chimeres,  
 Roües d'un Ixion, Fantosmes incertains,  
 Que ton cerveau conçoit sur des spectacles vains :  
 Partant jette les yeux sur d'autres caracteres.

Au tiers estoit depeint le changement predict  
De ma Religion, par moy tant contredit,  
D'un crayon si divers, que les mesmes paroles  
Que je di, l'abjurant au grand Temple d'erreur,  
S'y lisoient mot pour mot, mes gestes, mon humeur,  
Bref la honte & la fin de toutes mes bricoles.

Ce fut assez, c'est-la, que m'ayant donne lieu,  
Je luy tins ce discours, Ah! je voy bien que Dieu  
Sçait du plus noir Sinon descouvrir l'artifice:  
Partant, comme il t'a pleu de me voir tourmenté,  
Di moy par quel moyen recouvrant la santé,  
Je pourray desormais appaiser sa Iustice.

A ces mots, comme on void disparoistre un esclair,  
Tous mes tristes objets s'en volerent en l'air,  
De sorte qu'allegé, ma pauvre Conscience  
Rentrant sur son propos, me dit, Leve les yeux,  
Et voy comme desja les Anges glorieux  
S'apprestent esjoüis, pour voir ta repentance.

Car quand bien de tes traits les tragiques desseins  
Seroient plus cramoisés que l'art ne les a peints,  
Dieu peut en sa pitié les blanchir comme neige;  
Doncques pour devancer le cours de sa fureur,  
Quitte tes Penssions, abandonne l'erreur,  
Et tous ceux que la Louve establit sur son siege.



*Que ce bras qui frapoit, defende l'outragé  
Ces mains qui ravissoient, benissent l'affligé ;  
Et ne t'en lasse point, quoy que le monde trame :  
Fay du bien à chacun, sur tout à ceux que Dieu  
Establit sur son Temple, & qui bannis du lieu,  
Pourront es jours de dueil desaffliger ton ame.*

*Ainsi jadis Rabab, pour n'avoir que caché  
Les Messagers de Dieu, quel que fust son peché,  
S'affranchit & les siens, du glaive Israelite :  
Dieu peut au chant du Coq, si grande est sa douceur,  
Nous tirer de l'enfer, voire d'un oppresseur,  
Faire lors qu'il luy plaist, un instrument d'eslite.*

*Ce discours me pressant, j'approuve son dessein,  
Elle d'aïse aussi tost s'enferma dans mon sein,  
Si close que depuis jamais plus ne me laisse :  
Suis-je dedans un Temple accablé de douleurs ?  
Elle s'y trouve aussi pour essuyer mes pleurs,  
Et pour (si je m'oublie) excuser ma foiblesse.*

*Suis-je à voir mes trespors en temps & lieurequis ?  
Là par elle je sens qu'un Talent bien acquis  
Vaut mieux que tous les biens que l'inique possède :  
Suis-je par la campagne, ou bien parmy les bois,  
Pour faire Penitence ainsi que tu m'y vois ?  
Elle me suit par tout, tant sa faveur excède.*



Bref c'est par son avis que je t'ay decelé  
 Ce Discours, qui de soy, pour l'avoir trop meslé,  
 pourroit te divertir de m'estre salutaire :  
 Mais comme en l'exprimant, tu m'as veu de bon œil,  
 Aussi je me promets que plus grande est mon dueil,  
 Et plus à l'amoindrir tu seras volontaire.

Ce propos m'obligeant, je luy dis, Il est vray  
 Que je m'estois fait fort, quand je te rencontray,  
 D'estre le Medecin pour aiser ton martyre :  
 Mais les dignes conseils qui t'ont esté donnez,  
 Sont si saincts, si divers & si bien ordonnez,  
 Qu'à peine ont ils laissé chose qui soit à dire.

Je ne sçache plus rien qui puisse t'alléger,  
 Tant grands soient tes ennuis & proche le danger,  
 Qu'il ne t'aye esté dit, si ce n'est la Priere :  
 Par elle Dieu reçoit nos ardesntes clameurs,  
 Par elle sa pitié crie paix en nos cœurs,  
 Et par elle son œil nous fournit de lumiere.

C'est l'agreable encens qui transperçant les Cieux,  
 Nous donne libre accez au throne glorieux,  
 Où Dieu par son Esprit nos ames sanctifie :  
 C'est l'unique parfum qui moderant la Loy,  
 Assure le pecheur, & fait que par la Foy,  
 Il trouve au sang de Christ l'œuvre qui justifie.

*Que ce bras qui frapoit, defende l'outrage  
Ces mains qui ravissoient, benissent l'affligé ;  
Et ne t'en lasse point, quoy que le monde trame :  
Fay du bien à chacun, sur tout à ceux que Dieu  
Establit sur son Temple, & qui bannis du lieu,  
Pourront es jours de dueil desaffliger ton ame.*

*Ainsi jadis Rabab, pour n'avoir que caché  
Les Messagers de Dieu, quel que fust son peché,  
S'affranchit & les siens, du glaive Israelite :  
Dieu peut au chant du Coq, si grande est sa douceur,  
Nous tirer de l'enfer, voire d'un oppresseur,  
Faire lors qu'il luy plaist, un instrument d'eslite.*

*Ce discours me pressant, j'approuve son dessein,  
Elle d'aïse aussitost s'enferma dans mon sein,  
Si close que depuis jamais plus ne me laisse :  
Suis-je dedans un Temple accablé de douleurs ?  
Elle s'y trouve aussi pour essuyer mes pleurs,  
Et pour (si je m'oublie) excuser ma foiblesse.*

*Suis-je à voir mes trespors en temps & lieu requis ?  
Là par elle je sens qu'un Talent bien acquis  
Vaut mieux que tous les biens que l'inique possède :  
Suis-je par la campagne, ou bien parmy les bois,  
Pour faire Penitence ainsi que tu m'y vois ?  
Elle me suit par tout, tant sa faveur excède.*

Bref c'est par son avis que je t'ay decelé  
 Ce Discours, qui de soy, pour l'avoir trop messé,  
 pourroit te divertir de m'estre salutaire :  
 Mais comme en l'exprimant, tu m'as veu de bon œil,  
 Aussi je me promets que plus grande est mon dueil,  
 Et plus à l'amoindrir tu seras volontaire.

Ce propos m'obligeant, je luy dis, Il est vray  
 Que je m'estois fait fort, quand je te rencontray,  
 D'estre le Medecin pour aiser ton martyre :  
 Mais les dignes conseils qui t'ont esté donnez,  
 Sont si saincts, si divers & si bien ordonnez,  
 Qu'à peine ont ils laissé chose qui soit à dire.

Je ne sçache plus rien qui puisse t'alléger,  
 Tant grands soient tes ennuis & proche le danger,  
 Qu'il ne t'aye esté dit, si ce n'est la Priere :  
 Par elle Dieu reçoit nos ardentes clameurs,  
 Par elle sa pitié crie paix en nos cœurs,  
 Et par elle son œil nous fournit de lumiere.

C'est l'agreable encens qui transperçant les Cieux,  
 Nous donne libre accez au throne glorieux,  
 Où Dieu par son Esprit nos ames sanctifie :  
 C'est l'unique parfum qui moderant la Loy,  
 Assure le pecheur, & fait que par la Foy,  
 Il trouve au sang de Christ l'œuvre qui justifie.

Le voyant sans repliche & moy quitte de luy,  
Il depart de ce bois exempt de tout ennuy,  
Vn autre prend sa place, où ma Muse discrete  
Me dit, Fuyons ces gens, c'est trop les escouter :  
C'est trop, partons d'icy, le trop peut desgouter :  
Si bien qu'en les quittant nous fismes la retraite.

PLAINTE





# PLAINTE

SVR LA MAVVAISTIE'  
DES HOMMES.

STANCES.

**B** On Dieu qu'il est heureux, qui peut en lieu tran-  
quille,  
Vivre esloigné du bruit qu'on sème par la Ville,  
Bornant tous ses desirs dans le contentement  
Des douces libertez dont jouit le Village,  
Sans taxer le Seigneur à qui l'on doit hommage,  
Ny parler en mespris de son comportement !

Au contraire, ceux-là qui consomment les heures,  
 A diffamer un grand, à conter ses froissures  
 Pour le rendre blâmable aux yeux du moins sensé ;  
 S'ils goûtent le repos, c'est comme le Forçaire,  
 Asservy sous le joug dedans une Galere,  
 Qui n'attend que les coups dont il est menacé.

Lecteur, pour voir ces gens, c'est au dessous des voutes,  
 Où l'ombre des Dormans est tous jours aux escoutes,  
 Ou bien quelque Hybou, pour d'un piteux accent  
 Redire leurs clameurs aux mornes Pyramides,  
 Soupçonner nos Trajans, diffamer nos Alcides,  
 Sans mesmes espargner le bras qui les deffend.

Je veux qu'il soit permis, lors qu'un mal-heur menace  
 La liberté publique, & les gens & la place,  
 D'en plaindre la douleur à quelque amy discret ;  
 Mais non pas d'enivrer son esprit de mensonges,  
 Qui peut sans y penser, les disant en ses songes,  
 Deceler en public, ce qu'il oit en secret.

Je diray donc icy, pour ces esprits malades,  
 Qu'on deust les esquivier, comme dans nos boutades,  
 Font nos forgeurs d'imposts la terreur des grands jours :  
 Veu que par leurs rapports l'insolence domine,  
 Le meschant se roidit, la haine s'achemine,  
 Et qui plus est, l'amy souvent perd le secours.

Si nostre ame, au sortir de cette masse impure,  
Comme divers ont dit, traittans de sa nature,  
Rentroit dedans le corps de quelque autre animal;  
Et que suivant le cours de sa vie mauvaïse,  
Lors qu'elle y presidoit, abusant de son aïse,  
Elle y fist sa demeure en s'egayant du mal:

On verroit le Senat amy des debonnaires,  
Ordonner qu'on chassast les bestes sanguinaires,  
Qui suivroient nos trespas plus viste que le coup:  
Car c'est la verité qu'une moitié des hommes,  
(Laisant l'estat à part) dans le siecle où nous sommes,  
Est pire à son pareil, que le loup n'est au loup.

Tellas ! pense estre seur dans l'amitié voïee  
D'un homme duquel l'ame à la sienne est noïee,  
Croyant que sa nature incline à ses desirs;  
Dont la mauvaïse humeur, qui luy tramoit l'offence,  
En fin se détachant d'avec son innocence,  
Luy fait du changement sentir les desplaisirs.

On en void parminous, que le Ciel a fait naistre  
Hors du pire excrement d'où Python prist son estre,  
Pour apres les placer en lieu de dignité,  
Qui s'enflent tellement, qu'à peine dans un Temple,  
Peut-on leur remonstrant, proposer une exemple  
Qui les puisse se vrer de la brutalité.

D'autres

D'autres plus rafinez, comme gens Satyriques,  
 Debitent des tissus, pour fournir les boutiques,  
 Si lâches, si mal-faits & si remplis de fard,  
 Que je les tiens de ceux qui furent ma vie,  
 Sont cause maintenant qu'en dépit de l'envie,  
 Je compose ces Vers par les champs à l'escart.

Or le chef qui poussa dans sa haine muette,  
 Ces gens à m'en vouloir, est pourtant un Poète  
 Sçavant & bien coiffé, mais de mauvaise humeur ;  
 Pour les avoir imbus, où Bacchus suit sa piste,  
 D'un fait qui n'est moins faux, qu'il se monstre hypocrite,  
 Et dont je crains que Dieu n'en venge la rumeur.

Car si lors que nostre œil ayant percé la nue,  
 Void au plus haut de l'air où nous porte la vue,  
 Vne Comete ardente au crin prodigieux,  
 Nous apprehendons tous, par l'augure infailible,  
 De nos soudains mal-heurs l'evenement terrible,  
 A cause des effets qu'on en void en tous lieux :

Pourray-je sans fremir, voir au travers d'un Voile,  
 Eclipser à mes yeux une brillante estoile,  
 Qui souloit au besoin me monstrier sa clarté ?  
 Non, j'ay dit, & je crains que le Ciel en colere,  
 D'un bras juste vengeur & d'une verge austere,  
 Ne frappe en l'accablant, ceux qui l'ont escouté.



Les playes en font foy, quand Dieu par sa Justice,  
 Pour punir autrefois, d'un Hacan l'avarice,  
 Abandonna son peuple à la mercy des coups;  
 De mesmes en David, la preuve est manifeste,  
 Lors que pour ses meffaiets, il vid tomber la peste,  
 Parmi les Escadrons, comme gresle en courroux.

Mais sans viser plus loin; que n'a fait en cét âge,  
 Le bras de l'Eternel, à son propre heritage,  
 Tant en France, qu'ailleurs? tesmoin le Palatin,  
 Où je ne doute point, qu'avecques les coupables,  
 Maint juste n'ait souffert pour des crimes semblables,  
 Qu'a fait en m'offensant, ce Reverend mutin.

Si ce n'estoit l'honneur que je dois à la cendre  
 Des antiques Romains, dont il se dit descendre,  
 J'adjousterois comment il signa sous le muy,  
 La descharge d'un fait aut ant honteux & sale,  
 Qu'il s'est monstré malin, d'avoir par sa Cabale,  
 Taché d'en accuser un plus juste que luy.

Ce discours achevé, rentrant en mon parterre,  
 Je vi que l'œil du Ciel s'e sloignoit de la terre,  
 Et que l'aspre saison avoit tué mes fleurs:  
 Lors je dis à ma Muse, Il est temps, ma mignonne,  
 D'abandonner les champs; voy comme l'Hyver donne,  
 Et comme l'air changé noye tout de ses pleurs.

Car quoy que m'ayent fait mes plus fins adversaires,  
 Si faut-il toutes fois, pour songer aux affaires,  
 Que nous allions en ville eschauffer ma maison;  
 D'où je te feray voir, malgré tous ces bravaches,  
 Mes plus proches voisins frizonnans leurs pennaches,  
 Et du costé du Nord, plus de cent en prison.

Nous verrons un Vulcan, avec son noir Cyclope,  
 Manier les marteaux mieux qu'aucuns de l'Europe,  
 Pour empenner des dards qui font teste au Soleil:  
 Puis en nous destournant par certaines ruelles,  
 Nous irons à Saint Paul, demander des nouvelles,  
 A ceux-là qui les font, lors qu'ils sont en conseil.

Delà, nous nous rendrons à la place Royale,  
 Pour voir si les Marchans traittent à la loyale,  
 Et justement au coin le bon Ange Michel,  
 Qui terraçant Pluton, avec sa longue espee,  
 Nous dira si sa main n'est par trop occupee,  
 Comme on traitte aux Enfers, Ravailiac & Chastel.

Lors sans plus varier, ny chercher d'autre bande,  
 Nous irons à l'Autel, redoubler nostre offrande,  
 Et chanter au Seigneur un Cantique nouveau:  
 Où nous rencontrerons, quoy qu'aye fait le blame,  
 Maint grave personnage & mainte illustre Dame,  
 Qui n'ont jamais mesfait du moindre du troupeau.

Bref

Bref retournant chez nous, où tu seras mon Ange,  
Nous ferons des escrits, si ma fougue ne change,  
Dignes de tes faveurs & d'un nouveau projet :  
Car pour faire des Vers aux yeux de la lumiere,  
Qui facent teste aux ans, nous lairrons la matiere  
De ce siecle importun, pour un plus haut sujet.







# L'ENFER

## ET SES

### TOURMENS.

**D** Army les visions où nostre esprit se plonge,  
 Quand de slië du corps, se trouvant tout à soy,  
 Il discourt avec Dieu, des choses que le songe  
 Luy fait apprehender par les yeux de la Foy;  
 Au dessous du plancher où roule l'œil du monde,  
 M'apparut deux rochers de flame en vironnez :  
 Au milieu de ses deux, une fosse profonde,  
 Pleine d'ire, de feux, de nuit & de Damnez.

Kk 3

He!

He ! qui me donnera la faculté premiere,  
 Pour porter sur mes Vers, l'horreur de ces bas lieux ?  
 Ce sera toy, mon Dieu, ce sera ta lumiere  
 Qui servira de Phare & de guide à mes yeux.

Ce sera ton Esprit, au son de la parole,  
 Qui favorisera la plume que je tiens ;  
 Et par qui je verray sous l'un & l'autre Pole,  
 Tout ce que fait l'Enfer, Lucifer & les siens.

Là, cét Ange de Dieu, pour sa faute premiere,  
 Precipita du Ciel dans ce lieu tenebreux,  
 Fait la ronde, grondant au tour de sa taniere,  
 Tel qu'il prit forme alors & qui le rend affreux.

Ses cheveux berissez sur sa teste difforme,  
 En Serpents tortilleux, son front bardé de fer,  
 Ses yeux noirs enfoncez & sa grande bouche enorme,  
 Luy font porter le nom du Monarque d'Enfer.

Mesmes de son laid corps la marque reconnue,  
 Portant l'aile & la peau d'un Dragon Afriquain,  
 Fait qu'on le depeint tel que le Serpent qui tue  
 Les hommes de son œil, tant son coup est soudain.

Filles du noir Pluton, Compagnes de misere,  
 Qui conjurez l'Enfer, pour animer le bruit,  
 Faites monter Charon, Belzebub & Cerbere,  
 Avec tous les Lutins qui regnent sur la nuit.

Et ne me cachez rien qui puisse par vos charmes,  
Donner forme ou couleur à vos enchantemens;  
Bruyez, courez, errez, fendez l'air de vacarmes,  
Depuis le haut du Ciel, jusqu'aux bas Elemens.

Je suis bien préparé, je ne crains plus vos rages,  
Ny de vos chars roulans les tonnerres affreux;  
Je ne crain plus l'esclair, qu'enfantent vos orages,  
Ny de vos ponts branlans les passages ombreux.

Mon courage est de feu, de feu le pur Genie,  
Qui servira de corte à ma sainte fureur:  
De feu sont mes desseins, & de feu l'Vranie,  
Qui me fournit de mots, de matiere & d'humeur.

Doncques, le front tourné vers le penchant du gouffre,  
D'un coté le Cocyte apparut à mes yeux,  
De l'autre l'Acheron & le Stix plein de souffre,  
D'où Satan fit voler un Tan pernicieux;

Qui de son aiguillon par l'aide de Cerbere,  
Fit sourdre de l'Averne où commande Pluton,  
Par force Tisiphone, Aleeton & Megere,  
Et les plus noirs esprits qui soient au Phlegeton.

De sorte qu'au sortir pour chastier le crime,  
Les uns rampent à mont de ces rochers souffreux,  
Trainans les condannez, pour du haut de la cime,  
Les faire culbuter dans ce lieu tenebreux.

Autres

*Autres d'un bras cruel vont tournant une roue  
 Petillante de feu, si feu se peut nommer :  
 Où les plus endurcis d'aban font une mouë,  
 Dans l'ardeur des tourments, qu'on ne peut exprimer.*

*Les moindres, en volant, de leur pattes fourchues,  
 S'agraffent à la chair des corps ressuscitez :  
 Pour de là les percher sur les pointes aiguës  
 De l'acier qui du sang rougit de tous costez.*

*Par eux, les uns sont mis sur les grilles ardentes,  
 Jettans des cris piteux qui font fendre l'enfer :  
 Autres sur le trenchant des lames violentes,  
 Et les nouveaux venus dessus des lits de fer.*

*Ayans fini leur terme en ces lieux deplorables,  
 On les transporte apres dans des cachots si noirs,  
 Que leurs premiers tourmens estoient plus supportables,  
 Que ne leur est à tous l'horreur de ces manoirs.*

*Châque Male en entrant les perce de reproches,  
 Pour leur faire sentir les crimes qu'ils ont faits ;  
 Châque Démon s'appreste au bruit de leurs approches,  
 Pour les tenir dontez sous la rigueur des ceps.*

*A la fin, quand Satan veut aggraver leurs peines,  
 Apres avoir souffert tout ce que peut le fer,  
 Il les tire de là, chargez de mille chaines,  
 Pour les precipiter au plus bas de l'Enfer.*



Où tombans dans un lac qui petille de flammes,  
Parmi l'amas confus des autres criminels,  
Ils brament apres l'eau, pour rafraîchir leurs ames ;  
Mais en vain, rien ne sert, ces feux sont eternels.

Icy je veux sortir des souffrances publiques,  
Pour peindre en ce tableau d'un crayon tout divers,  
Ceux que le Tout-puissant, es livres Canoniques,  
Nous dit avoir jugez comme du tout pervers.

On void proche des bords de ce gouffre effroyable,  
Les Cains, les Pharons & les Achitophels,  
Suivis d'un gros de Roys & d'un peuple execrable,  
Qui du sang des Martyrs arrousoient les autels.

Là ces sages mondains, qui d'un sçavoir frivole,  
Preferoient insensé le Cuirre à l'Or plus fin,  
Pleurent d'avoir quitté le Ciel & sa parole,  
Pour exalter l'erreur qui les paye à la fin.

Ie les voyt tallonnez des autres Philosophes,  
Qui dépeignoient un Dieu, mais du tout inconnu,  
Pensans avoir compris dans leurs veines étoffes,  
Celuy qui se cachoit pour de nous estre veu.

Or le pire de tous & des sçavans la honte,  
Est ce Diagoras qui disoit effronté,  
Qu'il ny à point de Dieu, quel homme, quoy qu'on conte,  
Peut faire bien ou mal, selon qu'il est porté.

Ha ! Démon incarné, peste, mais affectée,  
Si ton germe maudit eust pris fin avec toy,  
Heureux nous ne verrions fleurir avec l'Athee,  
Tant de maux icy bas au mespris de la Foy !

Nous verrions le Senat repurgé de chicanes,  
Le throne souverain d'un amas de flatteurs,  
Nos Villes de mutins, l'Eglise de prophanes,  
Les plaines de Guerriers & nos bois de Voleurs.

Iere viens donc à toy, creature meschante,  
Sçavoir, lors que ta langue enfiloit ce discours,  
Si tu ne craignois point que la terre beante  
T'engloutist demi-vif delassé de secours.

Ou bien, craignois-tu point que le Dieu lance-foudre,  
Quand tu le reniois aux yeux de l'univers,  
D'un coup juste vengeur, ne mist ton corps en poudre,  
Pour envoyer ton ame au plus noir des Enfers.

Mais pour r'entrer en lice, & deduire par ordre  
L'histoire, dont l'horreur espouvante mes sens ;  
Je dois parler de ceux, qui sans mesme en demordre,  
Ont depuis l'an de Christ seduit tant d'innocens :

Desquels sont les Rabins & les Mahumetistes,  
Qui d'un Talmud frivole & d'un vain Alcoran,  
Conduisent les humains, imitans les Sophistes,  
Dans l'eternelle nuit du regne de Satan.

Là sousspirent en vain les testus Heretiques,  
Maugreant les Démons qui furent leurs pas ;  
Pour avoir de tout temps, par des chemins obliques,  
Mêlé parmi le Ciel les choses d'icy bas.

Après cet esquadron, j'apperceoy les Deistes,  
Et cent Seêtes encor pires qu'eux mille fois,  
Dont les plus dangereux sont ces Anabaptistes,  
Qu'un Munster a produits d'une inconstante voix.

He ! Dieu qui sont ceux-cy, qui d'une humeur hagarde,  
Les suivent au grand pas pour la punition ?  
Si je ne suis trompé, sont ceux que la Paillarde  
Enyvroit de son Vin de Fornication.

Ce les sont, je le voy, la marque sont les tiltres  
Qu'ils portent & l'habit, les clefs la fausse croix,  
La banniere d'orgueil, la chappe, l'or, les mitres,  
Et la pantoufle mesme au mépris de nos Roys.

Aussi les vrais atours dont l'Eglise est parée,  
Tandis qu'elle est au monde à la mercy des loups,  
Sont le rozeau, l'espine & la Verge asseurée,  
Qu'elle souffre en tout temps pour suivre son Espoux.

Parmil'amas confus de ces seêtes diverses,  
Cent legions d'esprits s'y trouvent aux abois,  
Tant pour avoir gousté leurs doctrines perverses,  
Que pour n'avoir compris du Tout-puissant les Loix.



Aceux-la sont adjoints tous ceux qui par le vice,  
 Se sont privez du jour, pour vivre dans la nuit;  
 I'en voy les uns marquez pour l'heure du supplice,  
 Les autres attendans le Démon qui les suit;  
 Crians espouvantez aux rochers de l'abisme,  
 Que font vos monts souffreux? rochers, crevez sur nous,  
 Crevez & nous cachez du dueil qui suit le crime,  
 Dans cet antre infernal où regne le courroux.

Mais en vain sont vos cris, en vain, race bastarde;  
 Dieu ne change jamais, non, son decret est tel,  
 Que l'ayant prononcé contre vous, quoy qu'il tarde,  
 Il est irrevocable & du tout hors d'appel.

Vous avez dit, brutaux, que la vie de l'homme  
 N'est qu'un sort incertain, une fleur, un sommeil,  
 Un songe qui se passe, un vent qui se consomme,  
 Plus viste qu'un broüillas aux rayons du Soleil.

De sorte qu'abusans du temps & de la grace  
 Que Dieu vous départoit, pour discerner l'erreur,  
 Vous vous estes bandez, un chacun en sa face,  
 A provoquer le bras de sa juste fureur.

Mais vous le sentirez, engeance de Viperes,  
 Dans l'averne où Satan vous prepare ses coups;  
 Mesme vous le direz au fort de vos miseres,  
 Lors que l'embrasement redoublera sur vous



Et vous, peuple abusé par les Sages du monde,  
Qui reveriez l'Idole en vos devotions,  
Vous vous plaindrez aussi dans la fosse profonde,  
De l'extrême rigueur de vos punitions.

Vous direz l'un à l'autre, accompagnez des Diables,  
Que valent du peché les justes chastimens :  
Voire vous maudirez ces Peres venerables,  
Qui vous ont endurcis en flattant ces tourmens.

L'Enfer est un abisme où regne le carnage,  
L'ennuy, le desespoir, la crainte & la douleur ;  
Un antre tenebreux, où sejourne la rage  
Du Ver qui des meschans ronge l'ame & le cœur.

C'est un triste Arsenac plein d'infernales lames,  
Où vous vivrez mourans d'une mort sans recours :  
Un lac rouge de sang, du sang rouge de flames,  
Qui brusle sans brusler & si flambe tous jours.

Partant n'esperez pas fin à vostre souffrance.,  
Ny d'en pouvoir sortir à force de hurler :  
Jamais dans ces bas lieux, l'aube de l'esperance,  
Pour soulager aucun, ne darde son esclair.

En ce lieu de tourment, où la frayeur habite,  
Ayant dépeint Satan & son regne impiteux ;  
Le fors du grand manoir, pour voir sous sa Marmite,  
De Momes de ce temps le supplice honteux.





# L'ARREST DV CIEL.

Sur les Médisans de ce Siecle, asservis  
maintenant sous la Marmite du  
fameux Lucifer.



*E premier qui paroist, à voir sa bouche enorme,  
Son front chauve-pointu, ses yeux noirs de  
travers,  
Doit estre à sa façon, ce Gigantin difforme,  
Qui pensoit me noircir du foudre de ses Vers.*

*Je*

Je le voy sous le joug, aux yeux de sa Dalide,  
 Puni pour les larcins dont il m'avoit taxé,  
 Et de là m'œilladant, jur. r comme un perfide,  
 Que son coup portera, bien qu'on l'ait traversé.

Mais va, bravache infect, va, mol Sardanapale,  
 Tordre ailleurs ton fuseau, le mensonge est connu;  
 Et l'innocent vengé par ceux qui dans ta sale,  
 Disputoient le Laurier dont tu fus prévenu.

Al'abord des cachots où loge Proserpine,  
 Dispute encor son plat ce caduc Marmiton,  
 Qui pour sauver sa bourse & paistre de rapine,  
 Rongeoit ès Cabarets le pire os du mouton.

Je le voy tout crasseux, tout moisi, plein de gouttes,  
 Maussade, mal-plaisant, decheu, de tout confort;  
 Les yeux fichez en terre & l'oreille aux escoutes,  
 Pour s'enyvrer du bruit qu'enfante un faux rapport:

Et de là mutiné, quitter tout en sarage,  
 Pour d'un gosier venteux l'esparpiller en l'air,  
 Semblable à Iupiter qui d'un bruyant orage,  
 Iré fait retentir le foudre avec l'esclair.

L'implacable Démon, à qui tu rendras conte  
 Du moindre de tes traits, s'il sçait comme entre nous,  
 Tu courtisois la Vefve & la Vierge à ta honte,  
 Changeant à tous objets, il te perdra de coups.

Rentrons



Rentrons sur le sujet, serf de la grand Escole,  
Où mille & mille fois l'on ta dit ton mestier,  
Sçavoir si tu pouvois, sans faire une bricole,  
Escouter l'accuseur n'estant de ton cartier.

Non, non, apprens icy ce qu'un chacun doit faire,  
Pour l'acquit de sa charge & que j'ay fait pour toy,  
Quand pour un fils ingrat tu forçois une affaire,  
Sur le pere affligé qui s'en plaignoit à moy.

Je deffendois le droict, sans jamais te le dire,  
Desavouant pourtant ta rude austerité;  
J'empeschay la clameur lors qu'on vouloit l'escrire,  
Contre toy qui malin m'as ainsi maltraitté.

Si le tendre respect du Senat que j'honore,  
N'eust diverty le cours de mes premiers desseins,  
Je t'eusse fait sentir & le ferois encore,  
Des plus severes Loix les Arrests plus soudains.

Là ce Caton Belgique, à qui la grand Minerve  
Aprit dès le berceau la fabrique des Vers,  
Se plaint d'avoir taxé les Muses en sa verve,  
Pour mieux vanter ses dons sur des points tous divers.

Aussi diray-je icy (laissant là son envie)  
L'avoir veu discourant, satissure en la main,  
faire esclatter si haut sa bonne preud'homme,  
Que j'ay rougi pour luy, tant il se monstroît vain.

Pres de la grand' Marmite, on void tournant la broche,  
 L'autre qui sur l'outil resveilloit l'endormy,  
 Et qui d'un nez flamblant, en r'allumant s'atorche,  
 Iazoit és Cabarets de son plus cher amy.

Plus bas sousspire en vain, ce Cyclope effroyable,  
 Que Bacchus animoit à donner du marteau ;  
 Car c'est luy qui forgeoit les bourdes à sa table,  
 Pour lesquelles Vulcan l'exclut de son fourneau.

Son prochain est celuy qui prit la coiffe d'Asne,  
 La façon d' l'humeur d'un Midas curieux,  
 Et qui cajole encor dans cét antre propheane,  
 Plus haut qu'un Raze-poil, des rapports ocieux.

Je le voyt allonné d'un qui bravant l'en vie,  
 Fut cinq lustres entiers à chasser un gibier :  
 Je descrirois ses mœurs, mais ayant peint sa vie,  
 Je les laisse au Démon qui charmoit le poulcier.

Mais qui est cestuy-là qu'on void avec sa Muse,  
 Mener les Asnes boire au fleuve d'Acheron ?  
 Vrayement à son marcher, si mon œil ne s'abuse,  
 C'est ce jeune Avocat qui frisoit l'esperon.

C'est luy mesme, au discours qu'il plaide en sa requête,  
 Pour induire à pitié le monarque d'enfer ;  
 Et luy, par le bonnet qui coiffe encor sa teste,  
 Et qui fait que Minos le livre à Lucifer.

*Je me plaindrois icy de son ingratitude,  
Pour l'avoir fait paroistre à tous ceux du Parquet;  
Mais quoy? l'estat honteux de sa grand' servitude,  
Me fait de sa chicane oublier le caquet.*

*L'autre est ce Cadmean, ce grand fils d'Aristee,  
Qui prit au son du cor, l'esprit d'un Veau testu;  
Car c'est luy qui courroit d'une fable esventee,  
Le chevron de son œil, pour chercher le festu.*

*Tesmoins ces grands tisons qu'on void sous la police,  
Flamber de toutes parts pour rostir son mestier;  
Et mille arrests encor donnez par la Justice,  
Pour regler le Paysan qui chasse à tout gibier.*

*Si diray-je pour luy, fust-il plus noir qu'un More,  
L'avoir veu quelque fois hanter l'Astre & les lieux,  
Lesquels je cherissois & cherirois encore,  
Si son pié ne les eust eclipsé de mes yeux.*

*Pres de l'autre où Pluton établit son empire,  
Gemit un Baladin decheu de tout credit,  
Tant pour avoir tiltré deux fois en sa Satyre,  
Mes Carmes Huguenots, que pour me l'avoir dit.*

*Car comme en la Gasconne, en dépit du proverbe,  
On foïette les brigands, au fredon de l'airain;  
Ainsi ce beau Dancier, ce Saladin superbe,  
Endure au son du porc les fruïts de son dessein.*



*De ces tristes esprits ayant veu les supplices,  
 Je m'esveille en sursaut, fâché que les Luitons  
 Triomphent des derniers, deplorant les malices,  
 Pour lesquelles l'Enfer en fait ses Marmitons.*

*Car je ne pense pas que deffous nostre Sphere,  
 (En ce siecle où Satan berce l'homme en vieux)  
 Se trouve un mal pareil, quoy que trame Megere,  
 A celuy qu'ils m'ont fait, ny de plus ennuyeux.*

*Et je ne le dis pas, pour couvrir la rapine  
 Que j'ay peinte au Melon, non, il y va du mien;  
 Aussi mes pleurs se font pour un tas de vermine,  
 Qui me rongeoit l'honneur, comme l'autre le bien:*

*Protestant devant Dieu qui connoist mon martyre,  
 Et qui m'assiste mesme à dicter ce propos,  
 Que je ne puis songer, quoy qu'on me puisse dire,  
 D'où leur vient cette humeur d'envier mon repos.*

*Je les cherissois tous, comme dans les franchises,  
 L'amy cherit l'amy, parmi les gens de bien:  
 Voire je supportois quelquefois leurs sottises,  
 Et des propos grossiers, sans leur en dire rien.*

*Entre les mieux nourris, j'exerçois ma memoire,  
 Pour les entretenir sur des points serieux,  
 Traittant ore du zele & tantost de l'histoire,  
 M'accommodant à tous, sans leur estre ennuyeux.*



*Si bien que plus je songe à leur baine conceüe,  
Sujet des faux rapports que l'on tenoit de moy,  
Plus je me sens confus, ma peine est apperceüe,  
De ce que je ne puis m'imaginer pour quoy.*

*Mais comme l'Araignée, en filant son ordure,  
Fait une rets en l'air qu'un vent perce au travers;  
Ainsi de leurs desseins la lâche procedure,  
S'en ira par morceaux au seul son de mes Vers.*

*Je voulois insister, quand la Muse celeste  
Me dit, Sois satisfait, j'ay moderé le bruit  
De tous les envieux, la chose est manifeste,  
Qui deſturboient ta paix en paisible minuiet.*

*Scache aussi que l'Enfer, où par mes prevoyances,  
Tu les vis asser vis, n'est pas le mesme lieu  
Où souffrent les damnez, mais bien leurs consciences,  
Qui leur font voir à tous, les jugemens de Dieu.*

*Vray-est que si le Ciel ne leur est favorable.,  
En les convertissant par un saint repentir,  
Ils suivront les meschans dans ce gouffre effroyable,  
Où regne la douleur, pour jamais n'en sortir.*

*En fin, assure toy que le trait de l'Envie,  
Ne peut ternir l'esclat dont je t'ay revestu;  
Non, poursuy tes desseins & couronne ta vie:  
Le chemin de l'honneur est la seule Vertu.*





# LA IERVSALEM CELESTE.

**Q** V suis-je transporté? je ne suis plus en terre,  
 Pour voir du mal public l'estat calamiteux,  
 Je ne suis plus en l'air où gronde le tonnerre,  
 Moins es lieux où Satan void son regne impiteux.

Ces broüillas noirçissans du bruit de nos tempestes,  
 Ces gouffres où mes Vers craignoient de m'engager,  
 Bien que le coup fatal roule encor sur nos testes,  
 Ne peuvent m'engloutir, quel qu'en soit le danger.

La

La plume que je tiens, d'une trenche plus vive,  
 Par un chemin tout neuf, prend son vol bien plus haut :  
 Mes desseins sont desja passez outre la rive  
 Du Tibre où l'ennemy nous machinoit l'assaut.

Que mon discours les suive au son de la parole,  
 J'ay de jour le Pilier qui guide mon esprit,  
 Et de nuict tous les feux qui sont autour du Pole,  
 Conduit par le brandon qui nous adresse à Cbrist.

Le voyce que je veux, je voy du Ciel les portes,  
 Par la Foy qui m'asiste, ou vertes à mes yeux;  
 Et l'Agneau de Sion sui vy de ces cohortes,  
 Etablir au milieu son regne glorieux.

C'est la Cité du Ciel, la Ville permanente,  
 Que ma plume décrit, & son pavillon blanc;  
 C'est la Ierusalem, l'Esglise triomphante,  
 Que Christ fait homme-Dieu, racheta de son sang.

O combien sont plaisans, Sion, tes tabernacles,  
 Et pleins d'heur tes autels où sejourment les Saints !  
 Combien sont beaux, Salem, tes somptueux pinacles,  
 D'avoir pour fondement, le Sauveur des humains !

Tes ruës d'or massif, tes grands tours spacieuses,  
 Tes murs entre-taillez de Rubis de valeur,  
 Et tes portaux garnis de Perles precieuses,  
 Me font blamant Adam, exalter mon Sauveur.

Voire



*Voire je diray plus, que ton guet par les Anges,  
 Tenant tes huis ouvers en faveur des esleux,  
 Assure mon esprit que l'impur de nos fanges  
 N'en approche jamais & qu'il en est exclus.*

*De sorte que ravvy par la seule memoire  
 Des beautez de Sion, où je suis parvenu,  
 Ore je me promets d'y voir le Roy de gloire,  
 Et tantoſt je conclus, Dieu ne peut estre veu.*

*Non, Muse, c'est à nous, c'est à nous, ma compagne,  
 Pour le bien contempler, de le voir és Escripts  
 De ceux qui nous l'ont peint au haut d'une montagne,  
 Ou tel que Dieu parut ailleurs à leurs esprits.*

*Ainsi ce grand Hebrieu, qui frappa de son Sceptre,  
 La pierre du rocher d'où saillirent les eaux,  
 L'apperceut en passant tel qu'il voulut paroistre,  
 Lors qu'il dict a ses Loix en deux divers tableaux.*

*Tout tel le contempla dans l'ardeur de son zele,  
 Ce Sainct Proto-Martyr lapidé des Hebrieux:  
 Et tel ce grand Apostre, en la gloire eternelle,  
 Qui fut ravvy vivant dans le pourpris des Cieux:*

*Bref tel qu'il est de peint au trait:é du Symbole,  
 Où nostre ame le void par les yeux de la Foy;  
 Où bien és autres lieux compris en sa parole,  
 Soit autour d'un buisson, ou contre une paroy.*

*Je diray donc icy, sans m'escarter du Texte,  
Que le trois fois tres-Sainct, Dieu plein de Majesté,  
Est monté sur un Thrône, en sa grand' Cour celeste,  
Où reluit la splendeur de son Eternité.*

*Que luy, qui pour monstrier sa divine puissance,  
Fit naistre du Chaos ce vaste bastiment,  
Est le seul Souverain, qui par sa providence,  
Le regle & le maintient sans aucun changement.*

*Qu'à son poinct il conduit des Astres la lumiere,  
Encercles divisez, ou moindres ou plus grands:  
Que toute plante, fleur, graine, fruit, pepiniere,  
Il fait croistre, perir, & renaistre en leur temps.*

*Que Dieu est tout-esprit, tout-parfait, immuable,  
Tres-simple, tres-puissant, incompris, eternal,  
Non fait comme est un corps, de piece dissemblable,  
Sujet aux accidents qui le rendent mortel.*

*Il est vray que son Fils s'estant fait chair au monde,  
Se void tel avec luy sur son Thrône exalté;  
Et que le Sainct Esprit où sa puissance abonde,  
Les joint pour d'un seul Dieu faire une Trinité.*

*A l'entour de ce Thrône, on void agenouïlles  
Les saintes Legions, des Seraphins ardents,  
Presentant au Seigneur, les ames depouïlles  
Des corps martyrisés par la main des tyrans.*

*Au dedans du portail, par où sans resistance,  
Entrent ces beaux esprits, au sortir des douleurs,  
Onoit la Pieté, la Foy, la Patience,  
Ramentevoir à Dieu leurs ardentés clameurs.*

*A ces cris de pitié se joint la voix des Anges,  
Pour les accompagner d'un chant harmonieux,  
Et les Orbestournans au son de leurs loüanges,  
Avec tous les accords que resonnent les Cieux.*

*Là s'endendent aussi, des ames bien-heurees  
Les Hymnes redoublez, de leurs cris triomphans,  
Disans, Quand verrons nous, des routes Etherees,  
Venger, ô Tout-puissant, le sang de tes enfans ?*

*A l'air de ces chansons, vaincu de la memoire,  
Je croy que tout fidelle y doit joindre sa voix,  
Et dire craignant Dieu, pour avancer sa gloire,  
Ce que je m'en vay dire & diray mille fois ;*

*Seigneur, que fait ta main à chastier tardive,  
Ces chiens qui sans remords abayent contre toy ?  
Que fait ton juste bras, oyant la voix plaintive  
De tant de vrais martyrs qui souffrent pour ta Loy ?*

*Darde donc, Eternel, tes vengeances celestes,  
Sur le chef des Tyrans qui r'allument ces feux ;  
Souffle sur ces Nerons, tes devorantes pestes,  
Comme au temps de David, tu fis sur tes baineux.*



Pleuve l'air dessus eux, les esclairs & les souffres,  
Qui brulerent jadis Sodome & ses bas lieux :  
Englouty-les vivans dans l'enfer de tes gouffres,  
Où furent abismez trois rebelles Hebrieux.

Que s'il en reste aucuns d'escartez par le monde,  
Qui massacrent les tiens, comme on fait parmy nous,  
Fay débonder sur eux tous les flots de ton onde,  
Comme autrefois tu fis sur la terre en courroux.

Mais ma Muse où vas-tu ? quoy ? faut-il que ces lar-  
Pervertissent le cours de nos premiers desseins ? (mes  
Non, mon cœur, c'est assez : Sus donc posons les armes,  
Et voyons de nouveau la demeure des Saints.

Dans ceste Cité Sainte abondante en loüanges,  
Sont divers logemens diversément descrits :  
Le premier domicile où sejourneront les Anges,  
Et le Ciel Empiree où Dieu reçoit nos cris.

Mille brillans esclairs, mille feux, mille flames,  
Rayonnent au travers de son tour spacieux,  
Si que le moindre esclat qu'en reçoivent nos ames,  
Leur ravit d'icy bas les pensers ocieux.

Plus bas, deux Pavillons au dessus de la nuë,  
S'elevent à nos yeux, où dans l'un sont placez  
Tous ceux qui nous ont dit, d'une grace preveuë,  
Et nos biens & nos maux, à venir ou passez.



En l'autre sont assis les quatre Secretaires  
Du Messie arrivé qui nous unit à Dieu,  
Et tout joygnans ceux-là qui pleins de saints mysteres,  
Sont par l'Apostolat parvenus en ce lieu.

Iustement au dessous, paroist un grand estage,  
Qui n'est moins en splendeur que les deux precedents ;  
Où sont sanctifiez tous ceux qui d'âge en âge,  
Ont souffert sous la Croix les maux plus violens.

Au mesme sont compris les quatre fois dix mille,  
Et quatre joincts avec, des Tribus d'Israel,  
Que l'Ange au paravant avoit de Ville en Ville,  
Marquez pour les sauver du mal universel.

Au prochain sont rangez, de chaque Monarchie  
Les nombres infinis de chaque nation,  
Portans chacun sa palme & la robe blanchie  
Dans le Sang de l'Agneau qui triomphe en Sion ;

Crians devant le thrône, accompagnez des Anges,  
Et des plus Anciens, Saint, Saint, est l'Eternel,  
Saint est le Fils de Dieu & digne de loüanges,  
Qui respandit son Sang pour nous dessus l'Autel.

Icy je veux sortir des tentes agreables  
Des parvis de Sion, pour porter sur mes Vers,  
Du Firmament nouveau, les voutes delectables,  
Et comment on y voit sous un change divers.

Là jamais ce Soleil qui nous sert de lumiere,  
 Ny darde de ses feux les esclairs radieux ;  
 Ny jamais la Vesper, d'une sombre carriere,  
 N'y r'a conduit la nuit, ny le somme ocieux.

Iamais du morne Hyver la perruque frilleuse,  
 De ses poignans glaçons n'atrista ses Palais ;  
 Ny jamais l'Air venteux d'une gresle impiteuse,  
 Ny lança de ses coups les petillans boulets.

Iamais du brigandau l'embuscade secrette,  
 N'y donne l'effroyante au moindre passager ;  
 Ny jamais du Guerrier l'allarmeuse trompette,  
 N'y resveille en sur saut aucun dans le danger.

Iamais l'ardente soif, ny la faim allourdie,  
 N'y donnent à nos corps l'assaut moins rigoureux ;  
 Nous sommes sustentez du mesme suc de vie,  
 Qui sert de nourriture aux Anges bien-heureux.

Les Sceptres, les Bandeaux, les Biens la Renommee,  
 Quel Homme poursuit tant en ces terrestres lieux, (mee,  
 Ne sont qu'Ennuis, que Dueils, que Chaume & que Fu-  
 Au pris du moindre estat que l'Ame trouve aux Cieux.

Nul ne monte trop haut, son degre le contente ;  
 Nul ne descend trop bas, son rang est limité :  
 Aussi la moindre place à l'Ame est si luisante,  
 Qu'elle brille en rayons de l'Immortalité.

Et c'est pourquoy cét œil, du monde la lumière,  
 Ny penestre jamais, car l'Astre de ce lieu  
 Est cette grand' clarté qui crea la premiere,  
 Et qui fut dite Iour, par la bouche de Dieu.

Voire l'amour humain n'est qu'une haine extrême,  
 Au regard des Amours de la sainte Cité;  
 L'Eternel nous aymant, & nous l'aymant de mesme,  
 Est la perfection de toute Charité.

Si que les bien-heureux, sans varier de place,  
 S'entre-connoistront mesme, ainsi qu'au mont Tabor,  
 Pierre conut Elie & l'autre dont la face  
 Reluisoit icy bas plus claire que fin or.

Et cela se fera par la seule lumiere,  
 De cét Amour Divin qui fait honte au Soleil,  
 Comme Adam reconut nostre mere premiere,  
 Esclairé de la sorte apres un doux sommeil.

Bref la felicité de ce repos est telle,  
 Qu'on n'y conçoit jamais le moindre desplaisir,  
 Moins encore l'esperoir d'une joye nouvelle:  
 L'Ame y void son Sauveur, n'ayant autre desir.

Puisse donc mon esprit, ô Dieu, pour voir ta face,  
 Despoüillé de ce corps desja tout languissant,  
 Si bien trouver accez à ce Thrône de grace,  
 Qu'il puisse dire aussi, Sainct est le Tout-puissant:

Sainct

Sainct est l'Agneau de Dieu qui descendit au monde,  
Pour racheter les siens du tourment meritè,  
Et Saincte la Cité qui bien-heureuse abonde  
En plaisirs eternels, joye & felicité.

Carlas ! je ne puis plus entrer dans ces merveilles,  
Pour en pou voir loüer la moindre comme il faut :  
Eternel tu le sçais, tu sçais qu'yeux, ny oreilles,  
N'ont jamais sçeu comprendre un mystere si haut.

Mes yeux sont esbloüis, ma bouche est sans parole,  
Mes sens perdent le sens, au son de ce propos ;  
Tout faut, Salem me laisse, & mon esprit s'en vole,  
Pour extaticq la voir plus belle en son repos.

12 SE 51

F I N.



*Le Lecteur sera adverty de corriger ainsi les fautes.*

**A** V Sonnet sur le Triomphe de Charité, ligne 2. lisez ton. page 6. lig. 19.  
lis Hypocrisie. p. 11. lig. 7. lis. le p. 13. lig. 12. lis change p. 20. lig. 4. lis. 16.  
p. 74. lig. 16. lis. on receut. p. 76. lig. 1. lis. au. p. 87. lig. 24. lis. Aurelle. p. 114. lig.  
3. lis. aucuns p. 120. lig. 18. lis. oubliant. p. 132. lig. 7. lis. sort. p. 133. lig. 4. lis.  
verra. p. 146. lig. 6. apres la crainte, ajoutez &. p. 146. lig. 23. lis. parta-  
gent. p. 153. lig. 20. lis. Marchand. p. 167. lig. 24. lis. l'adversité. p. 183.  
lig. 4. lis. prosperité. p. 185. lig. 18. lis. les. p. 205. lig. 10. lis. qu'à, p. 231.  
lig. 6. lis. es. p. 238. lig. 16. lis. Est.

*Quand vous rencontrerez leur, lisez leurs, là où il sera requis.*